

LE ROMAN CANADIEN

LE CAPITAINE ARAMÈLE



ROMAN
CANADIEN
INÉDIT

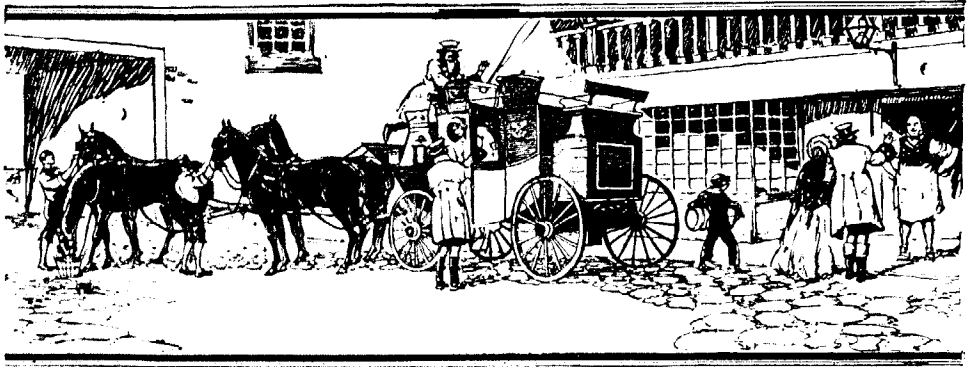
PAR

JEAN FÉRON

25¢



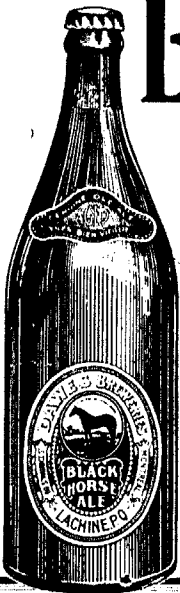
EDITIONS
EDOUARD GARAND
MONTREAL



DAWES

BLACK HORSE

Ale et Porter



*La même qu'autrefois
Bière naturelle très bien vieillie avec
plus de cent ans d'expérience —*

Le Capitaine Aramèle

Roman canadien inédit

PAR

JEAN FÉRON

Illustrations d'Albert Fournier



"LE ROMAN CANADIEN"

Editions Edouard Garand

1423, 1425, 1427, rue Ste-Elisabeth
Montréal

DU MÊME AUTEUR

ROMANS :

La Métisse. Editions de luxe, format 7½ par 5½	I vol. 75c
L'Aveugle de St-Eustache (deuxième édition)	I vol. 25c
Le Philtre Bleu.	I vol. 15c
Fierté de Race.	I vol. 25c
La Femme d'Or.	I vol. 15c
La Revanche d'une Race.	I vol. 25c
La Besace d'Amour.	I vol. 25c
Les Cachots d'Haldimand.	I vol. 25c
La Taverne du Diable.	I vol. 25c
Le Patriote.	I vol. 25c
Le Manchot de Frontenac.	I vol. 25c
La Besace de Haine.	I vol. 25c
Le Siège de Québec.	I vol. 25c
Le drapeau Blanc.	I vol. 25c
Les trois Grenadiers.	I vol. 25c
Le Capitaine Aramèle. Roman.	

Théâtre

La Secousse : pièce dramatique en trois actes. . .	I vol. 25c
--	------------

9

13
28

Tous droits de publication, de traduction, reproduction,
adaption au théâtre et au cinéma réservés par
Edouard Garand

1928

Copyright by Edouard Garand, 1928

De cet ouvrage il a été tiré 15 exemplaires sur papier spécial;
chacun de ces exemplaires est numéroté en rouge à la presse.

LE CAPITAINE ARAMÈLE

PAR JEAN FÉRON

ILLUSTRATIONS D'ALBERT FOURNIER



Première partie

I

LE DRAPEAU INCONNU

BRITISH COLONY . . .

Cette subite et brutale épithète qu'on accolait à la terre de la Nouvelle-France avait fait bouillonner — comme un torrent impétueux rugissant au fond d'une gorge — le fier sang français du capitaine Aramèle.

Sombre et mélancolique sous un ciel gris et bas du mois de mai 1764, Québec, au sommet de son cap, ressemblait à un séculaire mausolée dont le granit bruni conserve une empreinte de désolation et d'oubli

qu'en passant sculpte petit à petit le ciseau des âges. Sur ce mausolée, au pied duquel roulait en mugissant le flot noir du fleuve, claquait lugubrement dans la brise de l'ouest — tel un crêpe que secoue le vent au fronton d'un bloc de pierre — un drapeau inconnu à l'air hautain et tyrannique!

Jacques Aramèle, venu de France en 1748, était l'unique survivant d'un tabellion de l'infanterie française qui avait fait partie de l'armée commandée par le brave Chevalier de Lévis au printemps de 1760. Le capitaine Aramèle avait été de toutes les batailles qui avaient précédé et suivi le siège de Québec en 1759: d'Oswégo et Carillon jusqu'à la bataille dite "seconde bataille des Plaines d'Abraham", à laquelle

il avait été blessé, il avait montré une bravoure digne des plus grands éloges.

Alors était venue la capitulation de la glorieuse cité canadienne, lorsqu'on tendait vers la France indifférente des mains suppliantes, lorsqu'on jetait par delà les mers un suprême appel de secours! La France n'avait pas vu... La France n'avait pas entendu... et l'Anglais était entré dans la citadelle de la Nouvelle-France comme un maître arbitraire et redoutable!

Aramèle avait presque pleuré.

Et venues encore cette lamentable retraite en l'île Sainte-Hélène et la capitulation de Montréal... puis venu ce malheureux traité de 1763, alors qu'on avait conservé en dépit de tout le grand et cher espoir que la belle France recouvrerait sa colonie qui, pour longtemps, pour des siècles peut-être, sinon pour toujours, était abandonnée aux Anglais. Ce traité donnait à l'Angleterre un superbe domaine conquis par le sublime dévouement d'enfants de la France, et défendu pendant deux siècles au prix d'innombrables sacrifices contre une nuée d'envahisseurs issus des profondeurs de la barbarie; et ce domaine était si vaste qu'il eût pu contenir toute l'Europe!

Aussi tous ces malheurs accumulés avaient-ils porté un coup terrible au cœur de ces enfants qui, par milliers, avaient repassé la mer pour rentrer dans la patrie lointaine, tant ils avaient redouté la tyrannie et l'esclavage. Québec, en pleurant, avait vu tous ces preux, tous ces vaillants, tous ces nobles chevaliers sortir de ses murs blessés et sanglants et s'en aller vers la France.

Quoi! n'allait-il plus rester de Français sur cette terre de France?...

Aramèle, à cette pensée, avait frémi longuement.

Vieux soldat et vieux célibataire, le capitaine avait voué ses cinquante années d'existence au service et à la gloire de la France; aussi ne put-il rester indifférent en entendant résonner sur ce sol, qui avait coûté si cher à la grande patrie, le pas de fer des régiments anglais.

—Ah! France... si tu savais seulement ce que tu perds!

Dans ce murmure Aramèle avait laissé jaillir toute l'amertume de son âme. Quelle douleur et quel désespoir avaient tissé ces paroles tombées des lèvres tremblantes du soldat! Le vaillant capitaine, ce noble

fils de la France avait alors senti peser sur ses belles épaules le fardeau écrasant, abject, avilissant, douloureux de la main étrangère qui commande désormais et qui dirige!

Et que de Français étaient partis... que de Canadiens même, incapables qu'ils se sentaient de souffrir ce supplice! Leur nombre avait paru si grand, il avait été si effrayant qu'Aramèle s'était demandé avec angoisse:

—Ne va-t-il pas rester de Français sur cette terre de France?

Il avait de suite froncé ses épais sourcils, il avait grincé des dents, frappé rudement la poignée de son épée et répliqué avec une résolution farouche:

—Il faut au moins que reste un Français!... S'ils partent tous, je reste, moi... je reste quand même! Car il faudra bien, un jour, que le drapeau de la France revienne déployer ses plis glorieux au-dessus de ce domaine qui a coûté tant de sang et de sueurs!

Aramèle était resté...

Mais ce qu'il avait souffert depuis, ce qu'il avait vieilli, ce qu'il avait espéré et désespéré tour à tour!

Ce matin de mai, son oeil gris, rêveur et triste, abrité sous leurs sourcils touffus qui se contractaient terriblement, lorgnait avec une sourde colère ce drapeau étranger. Et le profil romain de sa figure glabre et sévère présentait un mystérieux mélange de haine et d'amour: la haine du présent, l'amour du passé!

Puis il reportait son regard, ou plutôt il le plongeait avec une sorte d'ardeur furieuse dans les eaux sombres du fleuve qui se déroulait, de l'est à l'ouest, comme un funèbre linceul. Il entendait le gémissement des vagues monter dans l'espace comme de sourdes malédictions au drapeau qui les dominait. Et, au loin, l'écho qui redisait ces plaintes ressemblait à un chant mortuaire qui martelait le cœur plus assombri du capitaine.

En relevant les yeux, il découvrait un pays immense d'un pittoresque remarquable et d'une beauté séduisante! Et que de fois il était demeuré contemplatif devant cette nature dont l'aspect sauvage évoquait encore la terre lointaine, inconnue, et si mystérieusement captivante qu'elle avait suscité chez des peuples très éloignés l'attrait et l'éblouissement! D'abord, sous ses yeux, une voie fluviale à nulle autre pareille, bordées de vallées onduleuses, de collines et

de coteaux verdoyants, de plaines magiquement fleuries, unissait l'intérieur du pays aux mers immenses; et dans ces plaines, ces vallées, sur ces coteaux et ces collines croissait un peuple fort et vigoureux... un autre peuple français! Ensuite, les regards d'Aramèle se reposaient sur la cime légèrement embrumée de monts sereins et majestueux. ses regards sondaient des forêts dont les bois pouvaient être inépuisables, ils scrutaient l'infinie richesse du sol, ils s'extasiaient devant la vision sublime d'un paradis terrestre! Et penser devant la vision sublime d'un paradis terrestre! Et penser et se dire que la France venait d'abandonner à l'Angleterre un si précieux domaine!...

Non... ce n'était pas possible que la France ne revint pas un jour réclamer sa propriété qui demeurait toute imprégnée de son souffle et de sa vie!

Elle reviendrait... oui, elle reviendrait!

Le capitaine Aramèle essayait de se persuader de cette vérité, et il demandait à l'avenir d'écarter pour un moment le voile de ses mystères, afin qu'il y pût voir la réalisation, fût-elle même lointaine, de ses souhaits et de ses espoirs.

Sa méditation fut troublée par le passage de deux officiers des régiments anglais.

Ceux-ci, à la vue du capitaine dont ils connaissaient la volonté réfractaire et la haine du régime nouveau, s'arrêtèrent. L'un d'eux, portant les galons d'un major, prononça sur un ton orgueilleux et péremptoire:

—Salut au drapeau d'Albion!

—Ce drapeau, répliqua Aramèle sans se départir de son calme et encore à demi rêveur, je ne le connais pas.

—Il te domine!

—Je ne le regarde pas!

—Il te commande!

—Je ne le sers pas!

—Il te condamne!

—Je suis libre comme cette épée!

Et Aramèle jeta un regard ardent à la rapière pendue à son côté.

—Cette épée, reprit le major anglais avec plus de sévérité, tu n'as pas le droit de la porter!

—J'en suis pourtant bien le seul maître! rétorqua froidement Aramèle.

—On te la prendra!

Aramèle fit claquer sa main fine et nerveuse sur la poignée luisante d'usure.

—Qu'on y touche! répéta-t-il.

Et, très fier, il tourna le dos aux deux officiers anglais et poursuivit sa marche que, tous les matins à même heure, il aimait faire par les rues désertes de la cité.

Le major avait lancé au capitaine un regard chargé de haine, et il avait demandé à son compagnon:

—Eh bien! Sir Georges, comprenez-vous enfin qu'il est intraitable?

—Et irréductible?... sourit dédaigneusement l'autre. Bah! Whittle, nous en viendrons bien à bout un jour ou l'autre!

Ces paroles dédaigneuses cachaient une menace terrible contre Aramèle qui ne les entendit pas, et qui ne vit pas les regards haineux peser sur lui. Mais eût-il entendu et vu qu'il ne se fût pas troublé le moins du monde. Il y était habitué.

Depuis trois ans on désarmait ceux qui ne voulaient pas servir sous le drapeau anglais, et depuis trois mois le général Murray, gouverneur du Canada, ordonnait à ceux qui refusaient de prêter le serment d'allégeance de sortir de la ville, de quitter le pays, de s'en aller en France. Plusieurs étaient partis, c'est-à-dire tous ceux à qui il avait répugné de prêter serment et de jurer soumission et obéissance. Aramèle avait refusé de partir, ou plutôt il n'était pas parti tout en refusant le serment exigé. On l'avait menacé vingt fois, peut-être cent fois, il s'était obstiné.

—Je suis français, disait-il avec son grand calme de soldat aguerri, je ne peux être anglais!

—Oui... mais l'Angleterre est à présent maîtresse ici, ce pays lui appartient par droit de conquête!

—Elle a pu conquérir le pays, répliquait froidement Aramèle, mais non pas les habitants: je ne suis pas conquis, moi, je suis français et libre!

—Il faut pourtant bien vous soumettre, de gré ou de force!

—On ne soumet pas de force, parce que la force d'un homme c'est sa pensée. Or, ma pensée est française, et elle résistera à la force, elle résistera à la mort!

Cette réplique épuisait les arguments.

Néanmoins il fallait vivre en attendant que la France revint... Aramèle n'était pas riche. Il n'avait pas touché sa solde de soldat du roi de France, il ne la toucherait jamais. Ou plutôt on l'avait à demi payé avec une sorte de monnaie de papier que des exploiters anglais achetaient pour une pincée de menue monnaie. Donc Aramèle

était pauvre. Il ne pouvait aspirer aux fonctions publiques ou à des charges quelconques sans reconnaître la loi du serment d'allégeance. A la rigueur il aurait pu s'adonner au commerce; mais depuis que les Français étaient partis, le commerce avait été accaparé par une masse de petits boutiquiers de Londres, par une lie et une crapule qui étaient entrées au pays à la remarque des régiments anglais. Les affaires étaient entre les mains de personnages véreux, d'individus crasseux dont s'était débarrassée avec allégresse la vieille et libre Angleterre. Les charges publiques avaient été dévolues à des gens de réputation douteuse et d'origine incertaine, à des "hors-la-loi" que la justice anglaise avait déversés sur le pays. Non... Aramèle ne saurait trouver son gagne-pain parmi tous ces appétits voraces et inhumains. Pourtant, il faudrait vivre pour faire vivre l'espoir! Eh bien! il vivrait quand même... il saurait bien vivre!

Un jour, Aramèle avait ouvert une classe pour y donner l'instruction aux enfants des quelques artisans français et canadiens demeurés dans la cité conquise.

Donc, Aramèle se ferait instituteur. En outre, hors des heures de classe, il deviendrait maîtres d'armes. Car Aramèle était très fort dans la science de l'escrime; ce n'était pas ce vulgaire bretteur des grands chemins, mais un maître de l'épée dans le plus grand sens du mot. Ah oui! il saurait bien vivre! Et puis, il lui fallait si peu : quelques leçons de çà ou de ça... allons donc!

Et, de fait, Aramèle trouva bientôt quelques ardents à l'art de l'épée : de jeunes Canadiens et de jeunes Anglais. Parmi les premiers se trouvait le fils d'un ancien fonctionnaire du régime français, M. DesSerres. Ce fonctionnaire avait acquis quelque fortune qu'il songeait à engager, un jour, en quelque négoce dans le but d'établir son fils, Léon. M. DesSerres était un ami du capitaine et il ne se passait pas de jour qu'il ne prêchât Aramèle de se soumettre à la loi anglaise.

Le capitaine s'entêtait.

Outre ces jeunes escrimeurs, le capitaine s'était entouré d'une dizaine d'enfants à qui il enseignait la langue de France, la géographie, l'histoire et les premiers éléments des mathématiques. Il s'était pris d'amitié pour deux adolescents, Etienne et Thérèse Lebrand, qu'il avait admis dans sa classe sans exiger de rémunération. C'é-

tait les enfants d'un pauvre batelier de la basse-ville, et M. DesSerres lui-même s'intéressait à ce batelier qu'il avait de temps à autre secouru.

Mais le batelier, Noël Lebrand, était canadien et il possédait une certaine fierté; aussi n'avait-il accepté les bienfaits et les secours de l'ancien fonctionnaire qu'avec l'espoir de lui être utile un jour. De même n'acceptait-il pas de trop bon gré de voir Aramèle instruire ses enfants sans qu'il ne lui payât un salaire.

Une fois qu'il était venu offrir au capitaine quelque menue monnaie pour le dédommager un peu de son travail, Aramèle lui dit :

—Non, non, mon ami, je ne peux accepter. Gardez votre argent. Vous avez une famille, et moi je suis seul au monde; je vous certifie que j'aurai toujours de quoi suffire à mon voyage en cet univers.

—Mais votre trouble, votre temps, vos peines?

—Ce n'est rien, répliqua avec un sourire candide le capitaine.

Il ajouta, plus sérieux :

—Si je n'avais pas vos deux enfants, je serais forcé de me croiser les bras et je m'ennuierais. Vous voyez que je suis déjà payé.

Et depuis plus de six mois Aramèle travaillait à conserver bien françaises de belles petites âmes canadiennes. Dans cette oeuvre il puisait une jouissance exquise... il se trouvait payé!

II

Etienne Lebrand avait 17 ans, Thérèse, sa soeur, en avait 16. Le batelier n'avait eu que ses deux enfants. C'étaient deux beaux adolescents aux cheveux blonds. Ceux de Thérèse étaient d'un blond un peu plus pâle que ceux d'Etienne; ils tombaient autour de sa tête en boudins dorés, et dans les rayons de soleil ces boudins ressemblaient à des lingots aux reflets magiques. Cette petite Thérèse était une très belle enfant que maints passants regardaient avec admiration, lorsqu'elle se rendait à la classe, ou quand elle allait aux provisions.

Thérèse était grande, élancée, d'une taille qui lui donnait déjà un air de jeune fille. Dans ses vêtements pauvres elle était encore gracieuse et presque élégante. Ajoutons que sous des dehors timides elle possédait une grande somme d'énergie et de courage.

Etienne, un peu plus grand que sa soeur,

devenait un vigoureux jeune homme qui promettait. Il était d'une grande souplesse, et son teint hâlé attestait qu'il faisait déjà son apprentissage du métier de marin. En effet, dès l'âge de dix ans il avait accompagné son père sur le petit navire qui faisait le transport de marchandises entre Québec et les villages et hameaux échelonnés sur les deux rives du fleuve. Seulement, durant l'hiver qui venait de s'écouler, comme durant tous les hivers d'ailleurs, il étudiait. Aramèle en voulait faire un marin distingué.

Comme tous les enfants canadiens de cette époque, Etienne et Thérèse avaient été élevés dans la crainte des Anglais. Mais non seulement dans la crainte, mais aussi dans la haine. Car les Canadiens de 1759 n'avaient pas oublié — et leurs descendants n'oublieraient jamais — les monstruosité commises sur les deux rives du fleuve par les régiments de Wolfe avant la prise de Québec. Les ruines et les deuils qu'ils y avaient semés demeureraient profonds dans le souvenir de la race. Aussi, lorsque plus tard nos pères racontaient à leurs enfants les cruautés commises par les Anglais dans les campagnes canadiennes, ils jetaient dans l'esprit de ces petits une terrible épouvante de ces barbares; et lorsque ces petits, plus tard devenus hommes, se rappelaient les scènes de carnage et de dévastation entreprises par les soudards étrangers, la haine faisait place à la crainte.

Etienne et Thérèse avaient été témoins de quelques gestes féroces des Anglais de 1759; mais Noël Lebrand, leur père, avait vu semer l'incendie et la mort dans les paroisses canadiennes, et il avait assisté plus particulièrement aux férociétés d'un certain Montgomery et de ses soldats à Saint-Joachim. Que de fois il avait narré à ses enfants, au coin du feu à la veillée, les horreurs auxquelles il avait assisté. Aussi, Etienne était-il devenu très craintif, et la seule vue d'un soldat anglais le faisait trembler.

Et son père, pour plaisanter, disait souvent lorsque le jeune homme allait sortir pour se rendre à la classe :

—Gare à toi, Etienne, il y a des Anglais par là!

Etienne refermait vivement la porte. Noël Lebrand partait de rire, car lui n'en avait pas peur des Anglais. Tout de même il fallait rudement rassurer l'adolescent pour le décider à sortir. Comme Thérèse

était plus brave, elle sortait la première, et sa petite bravoure enhardissait Etienne.

Toutefois, après quelques mois de classe chez le capitaine Aramèle, Etienne avait rapidement changé : maintenant il pouvait regarder un soldat anglais en pleine face.

Car Aramèle avait dit en parlant des soudards étrangers :

—Ils sont chez nous, ces gueux-là, il faut le leur faire sentir!

Quant à Thérèse, sa bravoure devant l'étranger lui venait d'elle-même, elle était dans sa nature, et elle n'avait jamais paru redouter beaucoup cette soldatesque hautaine. Il est vrai que sa beauté avait attiré et retenu des regards admiratifs et persistants, et elle s'était troublée naturellement. Mais elle avait fini par s'accoutumer aux regards, même aux regards un peu tenaces. Il était arrivé parfois qu'on lui avait décoché des sourires dont l'expression lui avait déplu, ou qu'on avait prononcé des paroles trop admiratives et quelque peu déplacées, alors le regard profond et sévère de Thérèse avait rapidement mis une barrière devant laquelle sourires et paroles avaient cru bon de retraiter au galop. Elle avait une telle façon de darder chez ceux qui lui avaient déplu un regard aigu! Contre ces étrangers qui affectaient d'être les maîtres absolus de ce pays qu'ils disaient avoir conquis, l'éclat des yeux bleus et sombres de Thérèse lui était une arme presque sûre : de cette arme elle se pouvait protéger contre toute attaque ou plaisanterie grossière.

Une fois, à la brume, en revenant de faire les provisions pour sa mère, Thérèse avait été croisée sur la rue déserte par un pochard anglais qui l'avait dévisagée pour s'écrier ensuite avec un sourire idiot et insultant :

—Dieu me damne!... la belle image pour orner mon logis! J'ai bien envie de la prendre!

Sans peur Thérèse s'était arrêtée devant l'homme grossier, et elle avait seulement laissé peser son regard sombre sur les yeux pochés de l'ivrogne. Cela avait suffi : les yeux de l'homme avaient papilloté, son visage rougi par le vin avait pâli, puis il s'était presque incliné en perdant son sourire brutal, il avait grommelé quelque chose ressemblant à une excuse, et il s'en était allé.

Sans la moindre émotion Thérèse, de son côté, avait poursuivi son chemin.

Et c'était un brave homme que le père de ces deux enfants. Travailleur, honnête,

généreux et, peut-être, le meilleur de la race. Noël Lebrand — mais non sans hésitations — s'était soumis aux lois nouvelles, à la domination étrangère, parce qu'il n'avait pas voulu encourir l'excommunication de l'évêque. Catholique, il croyait que son premier devoir était d'obéir à la voix des représentants de Dieu; et ce devoir envers Dieu était également, comme on le lui avait expliqué, un devoir envers son pays malheureux.

Il faut admettre, en effet, que la soumission était, à cette époque, le premier devoir qui incombait à nos pères; en refusant de reconnaître l'autorité anglaise, il était à redouter qu'ils ne fussent exposés à subir quelque terrible déportation. Ils savaient déjà trop ce qu'avaient souffert les Acadiens en 1755!... Ne disposant pas de la force armée pour reconquérir leur pays, les Canadiens eurent la sagesse de se résigner, et cette résignation était peut-être déjà un commencement de reconquête!...

Ils étaient pauvres, ces Canadiens, plus pauvres encore après les ruines accumulées par les hordes barbares. Ils ne possédaient pas encore cette puissance qu'est l'argent, puissance qui, déjà, rendait l'Angleterre presque souveraine dans le monde entier. Et ils manquaient de chefs militaires et de ces hommes instruits capables de manier la parole, la plume et la finance, de ces hommes qui, plus tard, pourraient ouvrir à la race une large voie vers la souveraineté. Tous les Canadiens de 1760 avaient donc compris la nécessité de se soumettre, hormis quelques têtes plus chaudes, quelques tempéraments plus impétueux et plus rancuniers qui n'admettaient pas de loi inexorable tant qu'un souffle de vie les animait. Parmi ceux-là, le capitaine Aramèle. Néanmoins, entre le capitaine Aramèle et quelques Canadiens récalcitrants qui avaient même la voix du clergé, il y avait une nuance, ou plus justement une différence. Ces Canadiens récalcitrants étaient demeurés inflexibles à cause d'un esprit trop fermé, l'ignorance écartait de leur cerveau les suggestions du plus simple bon sens, et ils ne pouvaient pas comprendre; mais Aramèle, lui, comprenait très clairement, mais la fierté du sang, l'orgueil de la race le faisaient se rébellier à la moindre idée de soumission aux vainqueurs. Par surcroît, il y avait en ce français cette haine séculaire qui le séparait et l'éloignait de l'Anglais, et chez lui la répulsion était plus forte que la

compréhension. Et pourtant Aramèle se serait soumis, mais à la condition que son acte de soumission ne fût pas celui d'un vaincu. Il était disposé à reconnaître aux Anglais un droit de maître sur le pays, mais un droit acquis plutôt par convention que par la force des armes. Lorsque le roi Louis XV avait abandonné à l'Angleterre le Canada, alors qu'il aurait pu par une juste diplomatie le conserver, Aramèle, le premier, s'était écrié :

— Soit! l'on peut vendre son pays, je suppose, comme l'on peut vendre son épée, parce qu'il est arrivé qu'on a perdu tout sentiment d'honneur; mais nous, ici, nous ne sommes ni vendus ni vaincus!

Et c'était si vrai que, après 1759, on aurait pu reprendre Québec aux Anglais et les chasser de la colonie. Le Chevalier de Lévis et ses lieutenants eussent accompli cette tâche sans les traîtres, les renégats et les indifférents qui semaient le découragement et la division dans les débris de l'armée française et coloniale. Et quels débris encore!... des débris qui eussent accompli des prodiges!

Aramèle était un exemple ou mieux une image de cette âme chevaleresque qui animait l'armée du roi de France après ses revers : elle avait été malheureuse, mais non vaincue!

Mais le Capitaine Aramèle, en refusant de reconnaître un droit de maître aux Anglais, n'était pas un danger pour la race française du pays, car son insoumission ne demeurait qu'une sorte de protestation contre l'acte du roi de France. Il ne demandait que de vivre avec ce rêve que la France était encore reine et maîtresse en ce pays pour la défense duquel il avait versé de son sang. Il était même si inoffensif que Murray allait le protéger contre les attaques féroces et les attentats meurtriers d'ennemis implacables.

Ainsi, on imagine bien les sentiments de patriotisme que développait et entretenait Aramèle dans les jeunes intelligences de ses élèves préférés, Etienne et Thérèse Lebrand.

La mère de Thérèse était une de ces femmes françaises comme il y en a tant, comme il n'y en aura jamais assez peut-être : tout pour la famille, pour Dieu, pour le pays! Cette trinité était tout son devoir. Avec joie elle accumulait pour elle-même tous les sacrifices et toutes les abnégations pour arriver à établir l'unique bonheur de ses enfants. C'était une femme vaillante

et douce, mais, hélas! malade. Et depuis 1759, cette année terrible en laquelle elle avait beaucoup souffert, lorsqu'elle entendait dire que les maîtres nouveaux du pays songeaient à s'allier par l'assimilation la jeune génération canadienne, elle se faisait bien du mauvais sang. C'était le pire danger que cette femme simple et de race redoutait pour ses enfants. Et pourquoi n'eût-elle pas appréhendé ce danger, elle si canadienne et si française? Des hautes sphères de la métropole anglaise partait cette rumeur insidieuse:

— Nous ferons aux Canadiens une grande et belle patrie nouvelle, et la génération d'aujourd'hui au Canada oubliera peu à peu son origine, et celle de demain sera anglaise, ou tout comme!

Mais c'était peut-être une bravade seulement! En tout cas elle fit du bien. Certes, il faut bien le reconnaître, depuis l'anglicisation a quelque peu entamé nos rangs, mais elle ne les a pas rompus! Ah! l'on peut bien avoir été battus çà et là, mais non vaincus! Vaincus! Jamais!

Il était huit heures du matin.

Noël Lebrand appareillait son petit navire pour partir dès la marée haute.

Etienne et Thérèse, le main dans la main, se dirigeaient vers le logis d'Aramèle pour l'heure de la classe.

Le capitaine habitait, à la ville basse, sur une petite ruelle débouchant sur les jetées du fleuve non loin de la Porte du Palais, et l'on avait appelé cette ruelle "La ruelle-des-cailloux". Pourquoi? Peut-être parce que sa chaussée était toute couverte de gros cailloux sur lesquels cahotaient rudement les charrettes qui passaient. Mais c'était l'une des ruelles les plus propres de la basse-ville, et il y vivait une population honnête d'ouvriers, de pêcheurs et de marinières. Quelques-uns paraissaient jouir d'une certaine aisance. Ses maisons de bois, plutôt basses, mais toutes neuves, offraient par les beaux jours d'été un certain air de coquetterie. Quelques habitants de la ruelle y avaient transporté de la terre meuble et avaient aménagé devant leurs maisonnettes un minuscule parterre suffisant pour permettre aux petits enfants de s'y délasser.

Le logis d'Aramèle n'était pas agrémenté d'un parterre, sa porte d'entrée donnait de plain-pied sur la chaussée, mais il offrait

par ses deux larges et hautes croisées de la façade un certain air de bourgeoisie qui plaisait à l'oeil. L'habitation était plus haute que celles qui l'avoisinaient. Il est vrai qu'elle n'avait qu'un rez-de-chaussée, mais sous sa toiture élevée Aramèle avait aménagé une chambre qu'éclairait une lucarne ouvrant sur la ruelle.

Le rez-de-chaussée se divisait en trois pièces: l'une, vaste et spacieuse, servait de salle d'armes. On y voyait des épées, des rapières, des fleurets, des masques, des plastrons, des gantelets. Une extrémité de la pièce était meublée de petites tables et de bancs et elle servait de classe aux enfants. À côté de cette pièce était la chambre à coucher d'Aramèle. Au fond était la cuisine, grande pièce également, qui servait en même temps de réfectoire. Dans un angle, des rideaux tendus masquaient un lit. C'était le lit de la cuisinière, une demoiselle Hortense, vieille fille venue de France en 1740 avec sa soeur mariée à un paysan de là-bas. Le paysan était venu s'établir à Saint-Augustin avec sa femme et sa belle-soeur. Après la conquête, Aramèle avait pris à son service comme cuisinière mademoiselle Hortense.

Cet intérieur était naturellement pauvre et son mobilier était plutôt rudimentaire. La décoration y était à peu près nulle. Seule la salle d'armes, comme on la pourrait appeler, offrait un certain coup d'oeil qui n'avait rien de trop misérable. Les murs avaient été lavés à la chaux, et çà et là le capitaine avait attaché des dessins aux couleurs vives représentant des scènes de bataille et de combats singuliers. À l'extrémité opposée à celle de la chambre du capitaine était une haute cheminée qui, par les jours d'hiver, pétillait gaîment et réconfortait. À côté de la cheminée et occupant l'angle droit un escalier conduisait à la chambre aménagée sous la toiture. Quelques divans et fauteuils complétaient cet ensemble de la salle d'armes proprement dite.

Là où étaient les tables et les bancs des élèves d'Aramèle on voyait au mur un large tableau noir, et sur ce tableau Aramèle avait tracé à la craie en grosses lettres rondes:

"Vive la France toujours!"

Enfin, au-dessus du tableau était suspendu un crucifix de plâtre tout entouré des plis d'un drapeau de la France.

Aramèle se trouvait donc, même en ville conquise par l'étranger, vivre dans une atmosphère française. Il était chez lui, il se sentait chez lui, entre les murs de son modeste logis il ne respirait qu'une odeur française : l'odeur de l'étranger, maître du pays, n'avait pas encore pénétré là. Aramèle y vivait donc, pauvre, c'est vrai, mais content de son sort, heureux. Là, il pouvait attendre patiemment que la France revînt de son souffle vivifiant animer encore une fois ce grand pays devenu si mélancolique et si sombre, depuis qu'un drapeau inconnu déployait ses couleurs sanglantes au-dessus du Fort Saint-Louis.

L'instituteur improvisé faisait la classe de huit heures et demie du matin à onze heures. De onze heures à midi, il y avait jeux et exercices physiques pour les élèves. Aux plus grands de la classe, et parmi ceux-là Etienne Lebrand, le capitaine enseignait les premiers éléments de l'escrime. Et chose stupéfiante, voilà qu'en si peu de temps Etienne Lebrand commençait à tirer presque à merveille. Oh ! c'est que le capitaine Aramèle n'était pas un maître ordinaire !

A midi, la classe était terminée, et les élèves reprenaient le chemin du foyer paternel pour ne revenir que le lendemain. L'après-midi de chaque jour était réservé pour les leçons d'escrime aux jeunes gens de la ville. Cette classe n'était pas régulière, par le fait que les amateurs n'y venaient pas toujours. Souvent Aramèle demeurait seul durant de longs après-midi. Quand il désespérait de donner des leçons, il allait faire une promenade solitaire, la rapière au côté toujours, fier, droit, allant au pas militaire, mais conservant sur les traits fins de son visage romain une expression de grande mélancolie.

Il rentrait chez lui vers le crépuscule, mangeait copieusement tout en causant de çà et de ça avec sa cuisinière, puis il allait faire une courte visite chez des amis, revenait et se couchait.

Voilà à peu près à quoi se résumait maintenant l'existence de ce soldat de la France ! Sans l'espoir de revoir un jour le drapeau de la chère patrie flotter sur les murs de la cité conquise, Aramèle serait mort d'ennui, de regrets, de chagrin, de désespoir peut-être.

— Mais non... il espérait toujours !

III

Ce matin de mai, Aramèle était rentré

chez lui sombre et de mauvaise humeur. Cette rencontre des deux officiers anglais avait laissé dans son esprit une certaine préoccupation. Il s'en voulait de ne leur avoir pas appris séance-tenante de quelle façon il maniait cette rapière qu'on voulait lui enlever. Oui, on voulait la lui prendre cette bonne lame... mais par surprise, et non en se campant face à lui et l'épée à la main. Ah ! non pour ces lâches, pas de ce jeu-là ! On essaierait plutôt de le larder par derrière, car on savait trop la force d'Aramèle au jeu de l'épée pour tenter les chances du hasard. On le menaçait, on le tracassait, mais on n'osait l'attaquer carrément.

Les élèves commencèrent d'arriver.

Le maître les recevait toujours avec un sourire paternel, une parole aimable, un geste accueillant.

— Bonjour, mon Charlot... tu as donc couru que tu es tout essouffé?... Et toi, ma Denise, comment se porte ton papa ? Va-t-il mieux?... Bon, voilà Etienne... gaillard ce matin?... Ho ! mademoiselle Thérèse... que voilà sur votre tête blonde une petite toque qui lui sied à merveille ! Mais tenez !... cette plume... certes, certes, elle va bien ! Mais si, encore, sur cette hermine l'on posait çà et là une petite fleur de lys... oui, un tout petit lys d'or ! Hein ! que ce serait crâne ! Car la France doit être partout !...

Les enfants s'entre-regardaient en souriant. Aramèle se gourmait, puis rehaussait la tête, grandissait sa taille, et par l'une des croisées il jetait un regard de sombre défi, comme s'il y eût aperçu la silhouette de l'étranger.

Un peu plus tard, la classe commençait.

Neuf élèves ce matin-là avaient répondu à l'appel, car souvent il en manquait un ou deux.

Aramèle, après une courte prière devant le crucifix de plâtre, commençait sa classe invariablement par l'Histoire de France. Durant quelques minutes il discourait sur une période de l'histoire, faisait un tableau du règne d'un roi, parlait d'un événement très important, d'une guerre notamment. Lorsqu'il s'agissait d'une guerre heureuse pour la France, Aramèle s'étendait jusqu'aux plus petits détails, il analysait, il commentait. Puis il devenait silencieux, quittait sa table, caressait la poignée de sa rapière, marchait, méditait pour s'arrêter tout à coup et poser à ses élèves attentifs

des questions sur le sujet qu'il venait de traiter.

Ce matin-là il avait parlé de la première partie du règne de François Ier, et il s'était attaché sur la belle victoire gagnée par les Français à Marignan. Mais il n'eut pas le temps de poser les questions d'usage à ses élèves: on venait de frapper rudement à la porte qui ouvrait sur la ruelle.

Aramèle alla ouvrir, un peu surpris, car rarement on le dérangeait durant ses classes de la matinée.

Il aperçut devant lui un officier et un sous-officier de l'armée anglaise. Ceux-ci négligèrent de faire le salut militaire, voulant par là faire entendre à Aramèle qu'ils méconnaissait son grade de capitaine de l'armée française. Naturellement, la vanité du capitaine en fut piqué, car il tenait fort qu'on l'appelât "Capitanie".

—Monsieur, dit l'officier, le gouverneur vous transmet ce parchemin, ainsi que des ordres verbaux que nous sommes chargés de faire exécuter séance tenante.

—Voyons ce parchemin et voyons ces ordres, répliqua froidement le capitaine en prenant des mains de l'officier un pli scellé aux armes de Murray.

Puis, pour ne pas déroger à la bonne politesse française, Aramèle s'effaça courtoisement et dit:

—Messieurs, daignez entrer.

Les deux officiers pénétrèrent dans la salle d'armes, hautains et méprisants, et ne daignant pas regarder les élèves d'Aramèle qui, étonnés, demeuraient immobiles et graves.

Le capitaine offrit à ses deux visiteurs des sièges, mais ils refusèrent.

Il sourit, tourna le dos et alla s'asseoir à sa table en face de ses élèves. Puis, comme si de rien n'était, il interrogea d'une voix tranquille:

—Ovide Darcier, veuillez nous dire quels furent les principaux événements qui signalèrent les commencements du règne de François Ier.

L'élève ainsi interpellé se leva et commença, d'une voix tout aussi calme que celle de son maître, la narration demandée.

Tout en écoutant attentivement l'élève, Aramèle, d'un geste fort délibéré, brisa le pli aux armes du général Murray, en tira un parchemin et se mit à le lire du regard. Et tout en ce faisant, il interrompait parfois l'élève pour le reprendre sur un fait omis, une date, un incident.

Et cependant Aramèle lisait l'épître suivante:

"Ce lundi, 28 mai 1764."

De notre ville de Québec

"Au Sieur Jacques Aramèle,
instituteur.

"Monsieur, vous êtes informé que
"le gouverneur ordonne la fermeture
"de votre classe qui n'a reçu aucune
"existence légale. Il vous est égale-
"ment défendu de donner dorénavant
"des leçons d'escrime sans une auto-
"risation spéciale du gouverneur.
"Vous devrez donc, à moins d'encou-
"rir les peines les plus sévères, ren-
"voyer à leurs domiciles les élèves de
"votre classe. Les parents de ces en-
"fants sont présentement avisés qu'ils
"seront exposés à des désagréments
"s'ils continuent de vous confier l'édu-
"cation de leurs enfants. Le porteur
"de ce pli, le lieutenant Hampton,
"a reçu instructions de voir à l'exé-
"cution immédiate des ordres ci-haut
"donnés.

"WHITTLE, major."

—Whittle! . . . murmura Aramèle avec un sourire ironique.

C'était le nom de ce major qui, le matin même, lui avait enjoint de saluer le drapeau anglais.

Aramèle remit le parchemin dans l'enveloppe, se leva et, marchant vers Hampton, dit froidement:

—Monsieur, ceci ne vient pas du gouverneur Murray, mais de l'un de ses serviteurs que je ne connais pas. Veuillez lui rapporter.

D'un pas assuré il alla ouvrir la porte et ajouta en s'effaçant:

—Messieurs, votre mission est terminée . . .

Le lieutenant Hampton avait blêmi et colère.

—Monsieur, vous oubliez, grand Hampton, que le major Whittle est le premier aide-de-camp du général Murray!

—Monsieur, rétorqua Aramèle avec hauteur, j'ai dit . . . allez!

Il montra la porte et la rue.

Ce geste était si péremptoire que Hampton hésita et parut se troubler. Pour égarer de payer d'audace il dit encore:

—Et vous paraissez oublier que vous êtes en pays anglais?

—Et vous, monsieur, répliqua avec une belle énergie le capitaine, vous paraissez oublier que vous êtes ici en terre française... sortez!

Cette fois les deux officiers obéirent, mais non sans avoir jeté au capitaine un regard mortel.

Aramèle haussa les épaules, referma tranquillement la porte et alla se rasseoir à sa table. Avant de poursuivre sa classe, il dit à ses élèves très impressionnés encore par la scène qui venait de se passer sous leurs yeux :

—Mes enfants, vous venez d'être témoins de la tyrannie de ces étrangers, et je vous ai montré de quelle façon il faut les combattre. Je vous répéterai ce que maintes fois je vous ai enseigné : Ne craignez pas de leur faire entendre, aussi souvent que vous en aurez l'opportunité, que vous êtes en terre française ! Car croyez bien que la France reviendra . . . elle reviendra parce que Dieu l'aura voulu ! . . .

Et Aramèle, ayant poussé un long soupir d'espoir, continua la classe.

IV

A onze heures, au moment où les élèves allaient prendre leur récréation et se livrer pour une heure aux exercices physiques, on frappa de nouveau à la porte.

—Ah ! ah ! fit Aramèle en souriant, je parie que ce sont mes rustaude d'Anglais qui reviennent à la charge . . . nous allons voir !

Il alla ouvrir.

C'était bien le lieutenant Hampton, toujours accompagné du même subalterne.

—Daignez entrer, messieurs, sourit aimablement Aramèle tout comme s'il les eût reçus pour la première fois.

Pâle et hautain, Hampton remit à Aramèle le même pli en prononçant ces paroles :

—Lisez ce qui se trouve sous la signature du major Whittle !

Avec une lente gravité, le capitaine retira le pli de son enveloppe, le déploya et lut sous la signature de Whittle ces mots écrits d'une main volontaire :

"Selon mes ordres personnels. Murray."

Durant quelques minutes Aramèle de-

meura très pensif. Puis avec un sourire triste et paternel il dit à ses élèves :

—Mes amis, il n'y aura point d'exercices physiques cette matinée . . . retournez dans vos foyers !

Sans marquer trop d'étonnement, les enfants obéirent. L'instant d'après la salle était déserte, il n'y restait que le lieutenant Hampton et son subalterne. Le capitaine reprit sur un ton froidement poli :

—Quant à vous, messieurs, je pense bien que votre présence en ma maison est maintenant inopportune.

Il indiquait la porte.

Hampton essaya de grandir sa taille et de prendre un air autoritaire avant de répondre ceci :

—Ma mission n'est pas finie : j'ai ordre de vous enjoindre verbalement de sortir de la ville dans les quarante-huit heures qui suivront cet avis.

—Ah ! vraiment, mon bel ami ? se mit à rire narquoisement le capitaine.

—C'est si vrai, répliqua Hampton, que si, au bout de ces quarante-huit heures, vous êtes encore en les murs de cette cité, instructions ont été données de vous arrêter et de vous jeter dans un cachot.

—C'est magnifique ! ricana Aramèle. Et cet ordre vient de Son Excellence le Gouverneur Murray ?

—Sans doute. Mais ce n'est pas tout.

—Ah bah ! fit Aramèle sur un ton badin.

—Il vous est défendu de remettre les pieds dans la ville, à moins d'une déclaration de votre part par laquelle vous vous engagez à vous soumettre à la loi anglaise.

—Et c'est formel ?

—C'est absolu. Au demeurant, vous ne seriez pas forcé de partir et vous ne le serez pas du moment que vous me remettrez cette déclaration par écrit : c'est-à-dire que vous vous soumettez à l'autorité qui gouverne ce pays conquis par nos armes.

—Au fait, repartit Aramèle, je peux bien concéder que vous avez conquis le pays, et vous vous y prenez de toutes les formes et façons pour nous en bien convaincre ; mais vous n'avez pas, que je sache, conquis la population ??

—Quelle différence ? interrogea ironiquement Hampton.

—Quelle différence ? s'écria Aramèle ; mais le jour et la nuit ! Vous êtes maîtres du pays, c'est-à-dire de tout ce qui ne tombe pas dans la catégorie des êtres humains ;

vous n'êtes pas maîtres de la population française qui l'habite.

—Et vous êtes la preuve de cette démonstration? demanda Hampton sur un ton plus railleur.

—Ou l'image... comme vous voudrez!

—Je dois donc comprendre que vous ne vous soumettez pas aux ordres que vous venez de recevoir?

—Je ne saurais le faire, répliqua énergiquement le capitaine. Soyez les maîtres du pays, si cela vous convient d'être ainsi appelés, mais ce ne sera toujours que pour un temps plus ou moins long; mais moi, pendant ce temps, je reste maître de moi-même. J'ajouterai que, étant français, on n'arrache pas facilement un Français à sa France!

—Vous êtes en Canada!

—Monsieur, Canada est un mot. La Nouvelle-France, c'est encore un mot, mais un mot d'une bien plus grande valeur... c'est une patrie, une patrie qui est la mienne!

—La vôtre? fit Hampton surpris.

—La mienne... par adoption, oui, monsieur; mais aussi la patrie, la vraie patrie de soixante mille habitants, de soixante mille Français... prenez garde!

—A quoi! sourit Hampton avec mépris.

—Savez-vous, demanda Aramèle en croisant les bras avec un défi solennel, combien d'Anglais il y a à cette heure en ce sol français?

—Pas au juste. Le savez-vous?

—Oui, parce que je sais compter. Il y a, monsieur, à cette minute précise où je vous parle, compris les soldats de vos armées et les marins de vos navires, sept mille et trois cents habitants de langue anglaise, en regard de soixante mille Français. Monsieur, ajouta Aramèle avec une gravité impressionnante, ceci veut dire que je suis chez moi, en ma patrie française... allez-vous-en!

Et Aramèle, cette fois, posa sa main nerveuse sur le pommeau de sa rapière, tandis que son regard menaçant désignait la porte.

Hampton n'eut garde d'hésiter... il eut peur!

Aramèle esquaissa derrière la porte qui venait de se refermer un sourire de triomphe.

Puis il marcha vers la porte du fond, frappa doucement et demanda:

—Hortense, le repas est-il prêt?

—Dans cinq minutes, Capitaine, répondit de la cuisine une voix grêle. Mais le

vin est tiré, ajouta aussitôt la voix de la cuisinière.

—Ah! si le vin est tiré, répondit Aramèle avec un sourire placide, il faut le boire...

Il ouvrit la porte et pénétra dans la cuisine.

V

La sommation adressée au capitaine Aramèle avait vite été ébruitée et répandue par la cité, elle avait en même temps causé de la stupeur et du chagrin. Aramèle était fort estimé, non seulement des citoyens français de la ville, mais aussi d'un grand nombre d'Anglais. Dès l'après-midi, une délégation était allée prier Murray de revenir sur sa décision. Le gouverneur avait renvoyé la délégation avec ces paroles:

—C'est l'unique rebelle en la cité, il doit se soumettre ou partir!

Seulement, Murray n'avait pas dit qu'il obéissait en cela beaucoup plus à certains personnages de sa maison, ennemis de la race française du Canada, qu'à sa propre volonté.

Vers le milieu de l'après-midi Aramèle reçut la visite du sieur DesSerres et de son fils Léon, jeune homme de vingt-deux ans, joli garçon, à la mine fière et brave. Peu après le batelier, Noël Lebrand, survenait avec sa fille Thérèse.

C'était la deuxième fois seulement que Thérèse et Léon se rencontraient, et dès leur première rencontre ils avaient paru fort s'estimer tous deux.

L'ancien fonctionnaire et le batelier étaient venus chez le capitaine pour le supplier de se soumettre à la loi anglaise, et d'éviter l'expulsion.

Pendant que les trois hommes s'entretenaient de ce sujet, Léon et Thérèse s'étaient retirés à l'écart pour causer, tous deux, d'un sujet fort probablement tout autre. Léon parlait, et Thérèse paraissait avoir un vrai plaisir à l'écouter. Mais laissons ces enfants à leurs rêves d'avenir et revenons à ces trois hommes qui avaient à soutenir les luttes du présent.

—Mon cher ami, disait M. DesSerres au capitaine, il est de votre plus grand intérêt d'obéir aux ordres donnés. Cet intérêt ne vous est pas uniquement particulier, il concerne tout ce pays et la population qui l'habite, il concerne même, en une certaine mesure, notre ancienne patrie la France. Si,

aujourd'hui, nous n'avons pas le pouvoir de reconquérir ce pays par les armes, entreprenons cette conquête par la soumission, la patience et l'espoir. Je connais le général Murray, ce n'est pas un ennemi de notre race: autant que possible il essaiera de nous rendre moins lourde la domination de son pays.

—Ah! monsieur, s'écria Aramèle, quand vous parlez du général Murray, vous parlez d'un soldat, et comme tel je l'estime. Je suis même porté à penser qu'il est très sympathique à notre population. Mais il a autour de lui un clan affreux, un clan qui gouverne, un clan que nous devons non seulement redouter, mais combattre.

—Justement, répliqua M. DesSerres. Mais pour combattre ce clan avec efficacité il importe de ne pas nous montrer trop agressifs et de feindre tout au moins la soumission.

—Feindre, c'est déjà s'avouer battu! dit rudement le capitaine.

—Non, Aramèle; feindre, c'est ruser, et c'est pour nous l'unique politique à suivre.

—Soit, nous ruserons! se mit à rire le capitaine avec ironie.

—Vous en auriez tous les avantages, si vous le vouliez, reprit M. DesSerres. Je suis sûr que Murray serait disposé à vous donner un poste de fonctionnaire dans le pays, grâce à votre connaissance de la langue anglaise. Voilà où devrait tendre vos ambitions, vous y seriez bien placé pour défendre et protéger les intérêts de votre race, et votre situation sociale s'en trouverait améliorée.

—Oh! ma situation, mon ami, sourit le capitaine, elle m'est tout à fait agréable. Je ne suis pas riche, mais j'ai tout pour me suffire. Je peux même faire des économies sur mes gains. Je suis heureux.

—Ce n'est pas suffisant, c'est de l'égoïsme!

—Allons donc! vous n'allez pas penser que je doive me marier un jour et peupler cette terre de mes descendants!

—C'est là où vous avez eu tort!

—De ne pas peupler...

—De ne pas vous marier, Aramèle. Si vous aviez une famille, vous comprendriez mieux la position de vos compatriotes et vous vous soumettriez.

—Ce n'est pas certain.

—Ne doutez pas! Et veuillez croire que je suis aussi français que vous! Croyez que Lebrand, ici, n'est pas moins français que

vous et moi, et croyez que soixante mille Français en ce pays le sont tout autant que vous, Lebrand et moi! Eh bien! le cœur bat, le sang bout, l'âme vibre, mais l'homme doit contenir ses ardeurs pour ne pas s'attirer une catastrophe qui pourrait bouleverser cette terre française et en faire tout à fait une terre étrangère!

—Je vous crois, mon cher ami, sourit amèrement Aramèle, et je voudrais me rendre à vos arguments très sensés. Mais me soumettre... dire aux Anglais: Messieurs, je me rends!... Jamais! Jamais, DesSerres, entendez-vous! Jamais... parce que mon âme à moi vibre plus fort que la vôtre, plus fort que toutes les âmes françaises de ce pays, parce que je ne peux pas... je ne peux pas!

—Hé! que n'essayez-vous? s'écria DesSerres, impatienté.

—Je ne suis pas même capable d'essayer.

—Ah! vous êtes désespérant!

—Je le sais si bien que mes propres ennemis sont désespérés, et qu'ils en sont venus à me chasser de ma maison et de ma patrie adoptive.

—Ils ne vous chassent pas, ils disent: Reconnaissez que nous sommes les maîtres... que nous sommes les vainqueurs!

—Maîtres! vainqueurs! ils ne le sont pas! cria Aramèle avec colère. Ils ont brisé des obstacles, ils ont renversé des hommes, ils ont démoli les murs d'une cité, ils sont entrés, ils ont arboré un drapeau inconnu... ils n'ont pas vaincu!

Et Aramèle, d'une marche impétueuse, fit le tour de la salle en grommelant des paroles inintelligibles. Il s'arrêta tout à coup devant ses deux interlocuteurs:

—Dites-moi, fit-il avec un air hautain, si j'ai l'air d'un vaincu!

Les bras croisés, la tête haute, le regard étincelant, la lèvre dédaigneuse, il attendait la réponse.

Les deux visiteurs le regardèrent un moment avec une grande admiration, puis DesSerres répondit:

—Non, vous n'en avez pas l'air, vous ne l'êtes pas! Non, Aramèle, vous n'êtes pas un vaincu aujourd'hui, mais demain... car vous vieillissez aussi! Ah! demain, Aramèle, y songez-vous?

—Demain, messieurs, répliqua rudement le capitaine, appartient à Dieu!

Et toujours fier il appela, de sa voix retentissante qui avait si souvent résonné dans les combats:

—Thérèse!... Léon!...

Les deux jeunes gens s'approchèrent.

—Vous, mes jeunes amis, continua Aramèle, dites-moi si j'ai l'air d'un vaincu! Votre père, Léon, me dit: Demain! Et vous, Lebrand, que dites-vous?

—Mon ami, répondit le batelier, je pense comme monsieur DesSerres.

—Et vous, mes jeunes amis?... Voyons, Thérèse, parle!

—Capitaine, vous demeurez un vrai Français, et je vous admire!

—Merci, Thérèse, voilà qui est parlé! C'est-à-dire qu'un vrai Français n'est jamais un vaincu? qu'il ne s'avoue jamais vaincu?... Et vous, Léon?

—Capitaine, je suis de votre avis: nous ne sommes pas des vaincus, mais des Français malheureux forcés de subir pour un temps une domination étrangère.

—Pour un temps... fit Aramèle avec surprise.

—Oui, répondit gravement le jeune homme, en attendant que la France revienne!

—Ah! je comprends...

—Et vous comprenez, mon capitaine, ajouta le jeune homme avec une belle et noble franchise, que pour attendre la France il importe d'accepter notre malheur et de le supporter comme des hommes et des Français!

—Très bien, mon fils! approuva joyeusement DesSerres. Aramèle, voilà de belles paroles qui ne sauraient manquer de vous convaincre.

Le capitaine s'était mis à marcher, lentement et les mains au dos. Il méditait profondément. Son front têtu, barré de plis durs, se penchait. Ses sourcils, excessivement contractés, s'agitaient. Ses lèvres minces et blêmes frémissaient. On sentait qu'une lutte terrible se livrait dans son esprit, on devinait qu'une affreuse torture tiraillait son âme. Aramèle, en effet, en se remémorant les paroles de sagesse qu'on venait de lui dire voulait admettre ceci:— Oui, ils ont raison, ils ont tous raison... moi seul ai tort!... Mais une voix grondait au tréfonds de son âme:— Tu n'as pas tort, Aramèle, tu es français! Demeure français!... Il entendait cette voix dominer les autres voix et il pensait que se soumettre à la sagesse des premières, c'était s'avouer vaincu, c'était renier sa race, c'était vendre sa patrie lointaine, la France! Rien que cette pensée faisait surgir en lui une honte

si abominable qu'il en croyait mourir. Pour lui, se soumettre au régime anglais, c'était comme un reniement, une trahison! Aramèle se fût peut-être, au pis aller, soumis à un autre pouvoir étranger; mais à l'Anglais cela lui paraissait une impossibilité, une monstruosité! Car l'Anglais, pensait-il, c'était l'ennemi irréconciliable, mortel, et c'était le barbare, le tyran; et Aramèle se sentait assez de sang et de vigueur pour ne pas se courber, pour ne pas s'aplatir! Au dedans de lui-même il ressentait comme un ressort puissant qui le faisait se redresser sans cesse... que pouvait-il faire?

—Mes amis, dit-il après un long moment de réflexion, je vous remercie pour tous les excellents avis que vous m'avez donnés, et je veux les méditer dans la solitude et le silence. Demain, puisque j'ai jusqu'à demain, je prendrai une décision.

On allait se séparer.

—Lebrand, demanda Aramèle, appareillez-vous aujourd'hui votre navire?

—Oui, tout à l'heure.

—Où allez-vous?

—J'ai des marchandises à transporter à l'île d'Orléans d'abord, puis à Lévis.

—Et vous revenez ce soir?

—Oui.

—Eh bien! je vous accompagne. J'ai besoin de me dégourdir, je veux respirer l'air salin du fleuve, je veux aspirer plus largement la brise qui souffle, je veux aller de mon pied fouler ces verdures jeunes que j'ai vues ce matin couvrir la côte voisine, et je veux aller entendre les murmures si doux des frondaisons nouvelles. Cette promenade aidera mes idées qui s'enchevêtrent, il me semble que je pourrai mieux réfléchir, que ma tête sera moins lourde, que mes yeux verront plus clair. Et nous emmènerons Thérèse, elle m'accompagnera sous la feuillée... peut-être que Léon...

Il regarda le jeune homme pour lui demander son avis.

Celui-ci exprima à Thérèse un regard de regret et répliqua:

—Pas aujourd'hui, capitaine, mon père et moi nous avons une course à faire avant la fin du jour.

—Soit, une autre fois, dit Aramèle.

M. DesSerres et son fils prirent congé. L'instant d'après Aramèle, Lebrand et Thérèse se dirigeaient vers la jetée du fleuve.

Le jour était beau, grandiose. Le soleil brillait de tout son éclat printanier. La brise du sud était tiède et doucement par-

fumée. La basse-ville était joyeuse et animée.

Aramèle, dès les premiers pas dans cette atmosphère nouvelle, se sentit moins lourd, plus gai, plus audacieux encore. Ce ressort en lui-même se tendait, il redressait la tête, ce fier capitaine français qui ne connaissait pas la défaite. La nature vigoureuse qui l'entourait revivifiait son corps déjà vieilli, et dans ce jeune pays il se sentait redevenir jeune. Il croisait des commerçants, des soldats, des marins qui ne parlaient qu'anglais; mais il croisait aussi des ouvriers, des mariniers dont la langue était la sienne.

Des femmes canadiennes, sur le pas de leur porte, lui faisaient la révérence en murmurant :

—Bonjour, monsieur le capitaine!

Aramèle enlevait son feutre galamment, souriait, saluait courtoisement... il respirait avec volupté le parfum de la France.

Des enfants, roses et joufflus, arrêtaient leurs joyeux ébats, se rangeaient et jetaient sur le beau capitaine des regards d'envie et d'admiration. Il entendait dire par ces petites voix françaises :

—C'est le capitaine!...

Aramèle sentait son âme tressaillir d'ivresse inouïe.

Vers la jetée, quelques voiles blanches oscillaient dans la brise: les unes s'élançaient, légères et gracieuses, sur les ondes bleues, onduleuses et argentées et elles voguaient fièrement vers l'est ou l'ouest; d'autres revenaient d'une course, souvent d'une course lointaine, et elles semblaient apporter avec elles des senteurs de grande mer. Les charretiers, très affairés, faisaient claquer le fouet ou la langue, couraient se ranger le long des navires pour recevoir les marchandises. Le cahotement des véhicules, le bruit des sabots des chevaux et des mulets, les cris des charretiers, le grincement des roues dominaient tous les bruits. Les citadins se promenaient, examinaient les boutiques, s'arrêtaient devant les étalages: les uns se délassaient, les autres faisaient leurs emplettes et leurs affaires, allant de boutique en boutique, comme les matelots en congé et les ouvriers sans travail allaient de taverne en taverne.

Le batelier Lebrand, suivi d'Aramèle et de Thérèse, s'arrêta près d'un petit navire. Deux hommes, jeunes encore, au teint basané, étaient assis sur des tonneaux. L'un d'eux dit :

—Tiens! voilà le patron!...

Ils se levèrent.

—Allons, mes gas! il faut appareiller, cria Lebrand.

Les deux matelots, qui étaient les seuls aides du batelier, sautèrent à bord pour hisser les voiles.

Aramèle et Thérèse, pendant qu'on appareillait, allèrent s'asseoir sur un banc à l'avant du petit navire.

Un quart d'heure après le navire filait doucement vers l'île d'Orléans.

Aramèle entraîna Thérèse à l'arrière où le batelier se tenait gravement à la barre.

—Ah! mon pauvre Lebrand, soupira le capitaine, je venais de faire un rêve magnifique: je m'imaginai que je partais pour la France!

—La France! capitaine, répliqua le batelier, regardez autour de vous, c'est elle que vous voyez!

—C'est vrai, murmura Aramèle avec un sourire pâle.

—Ce serait plus vrai encore, dit Thérèse, sans ce drapeau qui flotte là-bas!

Et de son index elle indiquait le drapeau anglais qui se dressait au-dessus du Fort Saint-Louis.

Aramèle jeta un regard terrible dans cette direction, puis il saisit rudement la main de la jeune fille et lui dit avec une sorte de colère sourde :

—Ne regarde pas, je te le défends!...

Thérèse jeta un regard surpris au capitaine.

—Pardonne-moi, Thérèse, cette vivacité de ma part, mais ça me chagrine de savoir tes yeux purs fixés sur ce drapeau inconnu. Ah! non, ne le regarde plus, jamais... Attends, attends que l'autre drapeau soit revenu... le drapeau de la France!...

Fin de la première partie

Deuxième partie

TERRE DE FRANCE

I

Le soir de ce jour Aramèle avait pris sa décision: le lendemain, aux premières lueurs de l'aurore, il sortait de la cité, et lentement, douloureusement, s'engageait sur la grande route qui s'enfonçait dans la campagne verdoyante, vers l'est, du côté du soleil levant qui, bientôt, ferait étinceler

de lumières puissantes ces splendides vallées qui bordaient les rives du Saint-Laurent.

Oui, Aramèle s'en allait vers l'est... vers la France! Il s'en allait, sans jeter derrière lui un regard. Et, pourtant, il eût voulu revoir, dans un dernier regard d'adieu, les toits, les clochers et les tours de la cité conquise, mais il redoutait d'y apercevoir le drapeau inconnu! Ah!... si, tout à coup, une voix lui avait crié: — Regarde, Aramèle! vois le drapeau de la France!

Il eût jeté un cri de joie suprême, il eût rebroussé chemin et, plein d'ivresse, il fût accouru pour s'agenouiller au pied du drapeau dont l'image vénérée était à son esprit une obsession continuelle.

Hélas nulle voix semblable ne vint murmurer à son oreille.

Il allait tête basse, sac au dos, la rapière battant le mollet de sa jambe. Il chemina longtemps, inquiet, troublé, voûté. Il traversa des bosquets à la ramure fraîche, et gaiement bruissante, il passa sous des voûtes de feuillages rouge et or sertis de diamants dont les feux ardents emplissaient ses prunelles de lumières: les rayons du soleil, qui venait de paraître à l'horizon, changeaient entièrement l'aspect de la nature. Le vert devenait des cuivres brillants ou des lingots étincelants, et sur ces cuivres, sur ces lingots la goutte de rosée glissait comme une perle, un rubis, une opale... Il franchissait des ramées toutes jeunes au sein desquelles des fleurs timides ouvraient leurs boutons, et il entendait une vie magique remuer joyeusement dans ces mystérieux alcôves des frondaisons jeunes. Il écoutait, ravi, le roucoulement des tourterelles, le doux fredon des rouges-gorges, le pépiement des passerines, le cri sonore des merles... Tout à coup le croassement d'une corneille jetait sa note discordante; alors, durant un moment, le silence s'établissait parmi les oiseaux travaillant déjà à leurs nids. On n'entendait plus que la brise naissante qui commençait de secouer les feuillages, que des volètements rapides... tout semblait se taire craintivement, lorsque, hardiment, un pic-vert se mettait à tambouriner contre l'écorce d'un tronc d'arbre. Alors, reprenait toute la musique des bois, plus vive, plus éclatante.

Aramèle se rappelait que là-bas, en sa jeunesse, il avait entendu des musiques semblables et tout aussi merveilleuses... c'était sous le ciel de France.

Et il traversait des rivières aux eaux

vives et chantantes... il longeait des vallons, foulant sous ses pieds le tapis d'herbes nouvelles pleines de senteurs, parfois capiteuses, auxquelles ses narines se dilataient avec frénésie... il passait des ravins profonds au fond desquels coulaient vers le fleuve, venant des monts lointains, des eaux torrentueuses... Puis c'étaient les petits champs d'une ferme, où pointaient les tiges timides des grains, d'une métairie entourée de haies où les bestiaux paissaient avec avidité l'herbe nouvelle et tendre. Et Aramèle jetait un regard d'envie vers les petits bâtiments à toits de chaume d'où s'échappaient des rires d'enfants mutins. Parfois son regard découvrait des ruines de maisons: c'était une terre abandonnée. Lors des massacres des armées de Wolfe en 1759, les habitants avaient été tués, leurs bâtiments livrés au pillage et à l'incendie. Aramèle, qui se rappelait les terribles dévastations commises par les Anglais durant le siège de Québec, sentait son coeur se gonfler de douleur, d'amertume et de haine. Et c'étaient encore d'autres champs plus vastes que traversait le capitaine, les champs d'un grand domaine, qu'on venait d'ensemencer. Ils étaient tout noirs, et au-dessus s'élevait une vapeur diaphane qui apportait à l'odorat d'Aramèle des senteurs de terroir français. Là-haut, dominant la route, et au sein d'un bosquet de peupliers, de pins et de hêtres, se dressait la demeure du maître, massive et superbe comme un château-fort. Au sommet d'une petite tourelle le capitaine remarqua un petit drapeau français qui déployait fièrement ses plis dans la brise.

Aramèle soupira longuement: cela ressemblait tellement à la France!...

Mais plus, maintenant, il avançait sur la route et dans la campagne, plus il oubliait le passé; et sa taille se redressait, ses yeux brillaient de lueurs nouvelles, de lueurs d'espérance, ses regards dévoraient avec un plaisir infini les lieux, les aspects, les couleurs, les mouvements qui l'entouraient; tout ce qui vivait autour de lui ne lui était pas inconnu, et il se sentait pénétrer dans un pays qui était son pays. Rien ne lui paraissait plus étranger. Le ciel lui souriait, le sol s'enivrait, le vent chantait mélodieusement... Aramèle se grisait peu à peu d'un bonheur inattendu.

La route bifurqua à droite, elle serpenta au travers de taillis épais, traversa une plaine onduleuse et fleurie, puis elle grimpa aux flancs d'un coteau fortement boisé,

abondant en gibier de toutes espèces: c'était comme une petite forêt où croissaient côte à côte le sapin, le frêne, le bouleau, le cèdre et le tremble, où venaient se nourrir l'original et le cerf, où vivaient le chevreuil, où se terrait le renard, où la perdrix perchait... Sous ces bois sombres où pénétrait avec peine un rayon de soleil, où sa chaleur ne descendait pas, Aramèle s'arrêta pour essuyer les sueurs à son front.

Il s'assit sur un arbre renversé, enleva son feutre et jeta vers la cime des arbres et vers un tout petit coin de ciel bleu un long regard d'extase. Il se souvenait qu'en France il avait traversé des bois semblables, aussi touffus, aussi sombres, aussi frais; et il se rappelait qu'il avait entrevu au travers des cimes remuantes une tache de ciel bleu, du bleu tout pareil à celui qu'il contemplait! Oui, voilà bien qu'Aramèle, depuis qu'il avait quitté la cité, revoyait de toutes parts l'image de la France. Il en oubliait ce qu'il était, d'où il venait, où il allait! Il se laissait aller à ce rêve heureux qu'il retrouvait la France, qu'il la parcourait!

Un paysan passa, conduisant une paire de boeufs attelés à une charrette. Les boeufs étaient roux et légèrement tachetés de blanc. Ils marchaient d'un pas lent, ils secouaient le joug, humaient largement l'air frais de ces bois, agitaient leurs oreilles, et de la queue chassaient les premières mouches de la saison.

Le paysan marchait à côté, sur le bord du chemin, et sa main aiguillonnait d'une hant les deux bêtes qu'il commandait d'une voix tranquille. De temps à autre il fredonnait un joyeux couplet de chanson française. Il se tut en apercevant Aramèle. Puis, laissant aller ses boeufs, il s'arrêta et demanda avec bienveillance:

—Allez-vous à la ville, monsieur?... Je vous donnerai une place dans ma charrette.

—Merci, mon ami, répondit Aramèle. Je quitte la ville...

Devant lui le capitaine découvrait ce paysan français tel qu'il l'avait connu là-bas.

—Et où allez-vous, monsieur? interrogea encore le paysan.

—En France, mon ami, sourit le capitaine.

Le paysan parut regarder un moment cet homme avec surprise. Puis il hocha la tête et s'éloigna d'un pas rapide pour rejoindre sa charrette et ses boeufs.

Aramèle regarda l'attelage aller jusqu'au moment où il disparut dans la pente du coteau. Longtemps il écouta les cahotements du véhicule et les gais refrains du paysan. Lorsqu'il n'entendit plus qu'un vague écho, il soupira et il lui sembla que son cœur faisait mal: car il lui avait semblé tout à coup qu'avec ce paysan la France s'éloignait de lui.

Puis, passant la main sur son front séché, il murmura doucement:

—Il est de France lui aussi... pourquoi n'en prend-il pas le chemin comme moi?...

Peu après il se leva et poursuivit sa route, vers l'est encore... vers la France.

Il s'arrêta bientôt à l'orée de ce bois. Là, le coteau descendait en pente très douce vers une grande vallée de taillis toute semée, coupée çà et là de langues de terre noire, sillonnée de haies, tachetée de prés verts où des bestiaux tondaient à belles dents des herbages hâtifs et drus. Parfois sur un tertre apparaissait un toit de chaumière d'où s'élançait un petit panache de fumée blanche. Vers le centre de la vallée serpentait et bourdonnait joyeusement une petite rivière que masquaient de jeunes saules faisant leur feuillée, et ces ondes joyeuses, car Aramèle les entendait, couraient, glissaient vers le grand fleuve. Ce fleuve, Aramèle l'apercevait à droite, par-dessus des bosquets son regard volait et se posait sur les voiles blanches de petits navires qui balançaient doucement dans la brise légère. Et au-dessus de ces voiles blanches, dans l'air bleu et tout plein de lumière d'or, des mouettes tourbillonnaient.

Aramèle retombait dans l'extase devant toutes ces choses admirables qui frappaient ses yeux.

Puis, voulant poursuivre son chemin, il vit la route en bas du coteau tourner légèrement vers le fleuve... ce fleuve qui l'attirait. Et cette route maintenant semblait conduire ses pas vers un village dont il avait cru entrevoir les toits rouges, gris ou jaunes au travers de jeunes feuillages. Et là encore il lui sembla qu'il avait jadis vu un coin de terre tout semblable en France, un tableau tout aussi magique de couleurs que celui qui ravissait ses yeux.

Il descendit le coteau, s'engagea dans la vallée, et s'arrêta un moment sur le petit pont jeté sur la rivière pour écouter chanter les eaux qui glissaient dessous. Il frémit encore... c'était si pareil à là-bas!...

Il franchit le pont et par le chemin si-

nueux se dirigea vers le hameau. Il en était tout près, et le chemin qu'il suivait le traversait et en faisait la rue principale. Il s'arrêta encore, méditatif, rêveur.

Ses yeux voyaient des maisons aux formes et aux contours français, aux couleurs françaises. Dans la rue, des enfants s'amusaient. Sur le pas des portes des femmes, jeunes et joyeuses, s'entretenaient, et ces femmes possédaient des physionomies françaises. Mais, chose plus exquise, la langue que parlaient ces enfants et ces femmes, c'étaient la sienne, c'était la langue de France!

—Suis-je déjà en France? se demanda Aramèle avec un joyeux émoi.

Il était fatigué. Du regard il chercha autour de lui un endroit pour se reposer à l'ombre de grands peupliers qui, comme des sentinelles géantes, gardaient l'entrée du village. Une femme, jeune et fraîche, revenait de la rivière portant un sceau d'eau. Elle s'arrêta un peu surprise près du capitaine et demanda d'une belle voix française:

—Que cherchez-vous, monsieur?

—La France... répondit Aramèle sans trop savoir ce qu'il disait, très troublé devant cette soudaine apparition d'une femme française.

—La France?... balbutia la jeune femme en rougissant sous le regard ardent du capitaine... Elle est loin, ajouta-t-elle avec un soupir.

—Mais non... allait s'écrier Aramèle, la France, elle est ici... je la vois, je l'entends, je foule du pied son sol cher...

La jeune femme, gênée, s'était vivement dirigée vers le village.

Le capitaine s'y dirigea à son tour.

En posant ses pieds sur la rue, et derrière un bouquet massif de peupliers, il vit une église, ou plutôt une chapelle avec son petit clocher qui ne dépassait pas la cime des peupliers. Il s'arrêta devant, enleva son feutre et regarda la croix d'acier étinceler sous le soleil. Aramèle contempla longuement cette humble chapelle, avec ses murs tout blancs de chaux nouvelle, ses petites fenêtres ogivales, son perron, son clocher. Il se souvenait qu'il avait vu des chapelles toutes semblables quelque part en Bretagne, en Touraine, en Picardie, dans la Champagne...

Passé l'église, et en allant vers le rivage du fleuve, le capitaine découvrit l'enseigne d'une modeste auberge... Une auberge!... Ceci parut une trouvaille à Aramèle, car

il était fatigué et il avait faim et soif. Il se dirigea vers cette auberge d'un pas hâtif. Une jeune fille, rose, fraîche, souriante, lui fit bon accueil.

—Monsieur vient-il de loin? demanda-t-elle.

—Hélas! mademoiselle, je viens d'un pays étranger!

—Et où va monsieur... car moncieur a l'air bien fatigué!

—Je vais en France, mademoiselle!

—En France! fit la jeune fille avec surprise. Pauvre France! murmura-t-elle... ah! vous êtes bien chanceux, vous, d'y retourner! Nous ici... ah! la reverrons-nous jamais!...

Aramèle buvait ces paroles françaises, il dévorait du regard la belle enfant avec son joli corsage vert, sa petite jupe de coton jaune, son petit bonnet de toile coquettement posé sur une masse de beaux cheveux bruns.

—Il me semble... et je crois me le rappeler... que j'ai vu jadis en France une jeune fille qui avait les traits de celle-ci! Une chose certaine, elle est aussi française que celle de là-bas!

Aramèle allait peut-être se laisser aller à quelque longue rêverie, quand la jeune fille demanda de sa voix suave:

—Monsieur désire-t-il se reposer avant de continuer sa route?

—Je le veux bien, mademoiselle.

Et il demanda aussitôt:

—Pouvez-vous me dire, mademoiselle, où va ce petit navire qui appareille?

—Il va à Québec, monsieur!

—A Québec...

Aramèle avait tressailli et pâli. Rudemment il dit:

—C'est bien, mademoiselle... je vous prie de me servir une collation.

—Ici, monsieur... ou bien dans la grande salle?

—Ici, mademoiselle... je m'y sens très à l'aise.

C'était une longue et large galerie qui attenait à la façade de l'auberge et qui avait vue sur le fleuve et sur l'unique place du village. De cette place on descendait vers la plage. Là, un quai s'avancé dans les eaux vertes et clapotantes, et à ce quai un petit navire hissait ses voiles pour prendre la route de Québec.

Des lierres grimpaient à la galerie et aux murs de l'auberge. Quelques lilas commençaient à fleurir et exhalaient leur odeur

agréable. Tout était rustique et humble, mais tout était beau et reposant. En France, Aramèle s'était un jour assis sur la véranda d'une auberge située, comme celle-ci, sur la place d'un petit village, d'un humble hameau, et non loin duquel coulait une rivière.

Et Aramèle rêva qu'il revoyait la France...

La jeune fille était entrée à l'intérieur de l'hôtellerie pour aller chercher à boire et à manger. Le capitaine s'était assis à une petite table, admirait de son regard rêveur le paysage si français de ces lieux.

L'arrivée d'Aramèle avait fait naître une grande curiosité parmi les habitants du hameau.

Des groupes d'enfants, très curieux, s'approchèrent timidement de l'auberge pour mieux voir cet étranger qui portait une rapière à son côté. C'était surtout la longue rapière qu'examinaient les petits d'un oeil admiratif et d'envie. Et l'homme ne manquait pas d'attraits: il avait fort bonne mine dans sa capote militaire, et les enfants aiment regarder les soldats. Aramèle leur sourit largement. Ce sourire parut les intimider... ils retraitsèrent aussitôt vers des groupes de femmes qui semblaient commenter, à voix basse, l'apparition de l'étranger. Quelques-unes, avec leurs mains en visière, regardaient attentivement dans la direction de l'auberge. Un peu plus tard Aramèle entendit ces paroles échangées entre deux voisines:

—Qu'est-ce que vous pensez de cet inconnu?

—J'sais pas... mais ça se pourrait bien que ce serait un militaire... p'être ben un général!

—Il a bonne mine!

—Voyez son épée!...

—Mais si c'était un Anglais...

—Hein!... un anglais!... firent des voix d'enfants... mais il faudrait le chasser!...

Aramèle éclata de rire au moment où la jeune fille de l'auberge apportait un pot de vin et une omelette bien fumante.

—Holà! mes enfants, cria joyeusement Aramèle, venez encore, je ne suis pas un Anglais! Non, non... vous le voyez bien que je suis français!

Des gamins à figure barbouillée, des gamines aux joues roses et à longs cheveux bouclés se rapprochèrent, moins timidement cette fois.

—Avez-vous des sucreries, mademoiselle? demanda Aramèle.

—Des petits cornets de sucre d'érable, monsieur?

—Mais oui, ce sera exquis.

A la marmaille la jeune fille jeta:

—Venez, petits! Monsieur va vous acheter des cornets de sucre!

Ce fut aussitôt une ruée... et il y en avait une vingtaine de ces marmots bien français!

Aramèle les considérait avec plaisir.

La jeune fille distribua à la bande des petits cornets d'écorce de bouleau remplis d'un sucre blond, des explosions de joie indicible éclatèrent et les petits dents blanches et très aiguës s'attaquèrent vivement au contenu des cornets.

Et des petites voix bien françaises, elles aussi, crièrent, joyeuses et ravies:

—Merci, monsieur...

—Qu'ils en mettent dans leurs poches, commanda Aramèle, je paye!

La jeune fille alla chercher un plein plateau de ces cornets de sucre. Les enfants, tout étourdis de tant de largesse et de munificence de la part de cet étranger, bourrèrent rapidement leurs poches et leur ventre.

—Petits, dit Aramèle, vous direz à vos mamans et à vos papas que c'est le capitaine Aramèle qui vous a acheté ces sucres!

—Le capitaine Aramèle...

Ce fut un long murmure de surprise et d'admiration...

...Le capitaine Aramèle!

Les enfants partirent à belle course vers leurs mères. La surprise ne fut pas moins grande parmi les villageoises, et cette surprise se manifesta par un choc rapide de paroles et de gestes:

—Hein! le capitaine Aramèle?...

—Ah! ben, par exemple... Celui de Québec?...

—Qui... qui fait de l'escrime... Voyez, il a encore son épée!

—C'est une rapière!

—Qu'importe!...

—C'est un fier et bel homme tout de même!

—Le plus brave à ce qu'on dit!

—Même qu'il n'a pas voulu se soumettre aux Anglais!

—Sainte-Vierge! il a bien fait!

—Ce n'est pas lui qui se rendra le premier!

—Et il n'est pas vieux...

—Mais non, il est jeune...
 —Est-il marié?
 —On ne connaît pas sa femme...
 —Il est peut-être célibataire...
 —Ou veuf...
 —Mais où va-t-il?
 —Il s'en va en France!
 —En France... que c'est de valeur!
 —Pourquoi?

—Eh ben! parce qu'on va finir par perdre tous nos bons hommes, et ensuite contre les Anglais qu'est-ce qu'on pourra faire, je vous l demande!

—Ah!... ces gueux d'Anglais!...

Mille autres propos couraient ainsi parmi la petite population villageoise, propos que ne saisissait pas Aramèle, mais qu'il devinait en partie par les regards d'admiration jetés vers lui, par les gestes... Et tout en mangeant il se demandait encore, troublé:

—Suis-je déjà en France?...

II

Aramèle, tout en voyageant vers l'est, n'atteignait pas la France; il l'avait retrouvée dans ces campagnes admirables échelonnées sur les deux rives du Saint-Laurent. Durant tout l'été il alla de plaine en plaine, de champ en champ, de village en village. Il ne recherchait plus la France. À quoi bon?... elle était là! Oui, sur ces deux rives c'étaient des champs français, des villages de France, des populations qui ne parlaient d'autre langue que la sienne et qui vivaient comme on vivait en France. Et pas un village, pas un bourg, pas un hameau où il ne découvrit le drapeau de la France, ce beau drapeau toujours fier! Et le drapeau anglais?... Il eut beau regarder, chercher, fouiller, il ne le vit pas!

La France... oui, Aramèle l'avait retrouvée sans traverser les mers immenses, il avait marché sur son sol d'un pied ardent, il en avait contemplé le ciel pur! Non... il n'était plus en pays conquis, il était en pays français! Hors les murs de la cité de Québec, c'était encore le prolongement de la France jusqu'au golfe, jusqu'à l'océan! Les Anglais avaient conquis une ville, ils n'avaient pas pris un pays, ils n'avaient pas conquis une population toute française! Québec était aux Anglais, mais pas la Nouvelle-France! Car elle était toujours là cette Nouvelle-France, bien vivante, majestueuse, noble... Ah! il l'avait bien reconnue...

Et il la reconnaissait davantage, lorsque des lois arbitraires, émanées de Québec par le gouvernement nouveau, venaient soulever l'esprit de ces grands paysans qui avaient été soldats. On enlevait les lois établies sous l'ancien régime, on imposait des lois contraires au caractère du peuple, on violait de plus en plus chaque jour la lettre et l'esprit des capitulations et des traités. Et le pouvoir qui légiférait ainsi sur une population française n'était fait que d'Anglais... pas un Français! pas un Canadien! Ah non! cela ne marcherait pas ainsi! La Nouvelle-France ne souffrirait pas ces outrages et ces violences! Pas de tyrannie!...

Aramèle avait entendu des murmures, des plaintes, des menaces; il avait vu des gestes de colère s'ébaucher; il avait saisi des grondements sourds parmi ce peuple qui, fatigué des guerres, ne demandait plus que la paix en ses champs et en son foyer. Le sang commençait à bouillonner... il fermentait comme des laves aux entrailles d'un mont sicilien. Des représentants furent envoyés auprès de Murray, auprès du roi d'Angleterre. S'il était convenu qu'Albion régnât sur cette terre française, il devait être entendu de suite que cette terre ne fût pas traitée comme une terre d'esclaves.

Devant cette ébullition, qui était une ébullition de son propre sang, Aramèle avait frémi.

Souvent il avait clamé:

—Hé! mais, en ce pays on est chez soi, on est en sa France! Si les Anglais ont Québec, ils n'ont pas tout le pays! Pas vrai, amis Canadiens?...

Cette boutade avait été vivement acclamée.

—Ensuite, ajoutait-il, on pourrait bien leur reprendre ce Québec dont ils se rendent décidément trop jaloux! Que faudrait-il au juste pour reprendre notre bien?... quelques bons bras, quelques coeurs vaillants, quelques bonnes épées... comme celle-ci!

D'un geste digne le capitaine frappait la poignée de sa rapière, et chaque fois le son métallique qui s'en échappait le faisait frissonner d'ivresse belliqueuse.

Pour un peu, Aramèle, à la tête de quelques ardents, se fût jeté contre la cité conquise, contre l'étranger; il ne vivait plus qu'avec cette pensée: reconquérir à tout prix la Nouvelle-France! S'il eût obéi à l'impétuosité de son tempérament, il aurait

soulevé d'un mot, d'un geste, toute cette population qui déjà demandait un chef, qui demandait des armes!

Des armes... ce n'était pas facile! Pourtant, beaucoup pensaient qu'il y avait moyen de s'en procurer!

Oui... mais une voix sage et autoritaire dominait les rumeurs séditeuses, soumettait les révoltes naissantes, prêchait l'obéissance et la soumission, elle donnait l'espérance: c'était la voix de l'Eglise!

Alors, le peuple refoulait ses colères, il ravalait ses menaces...

La voix disait:

—Espérez encore... la France reviendra peut-être!

La France... Mais Aramèle savait qu'elle était revenue... ou du moins il savait qu'elle n'était jamais partie!

Seulement, là-bas, dans la cité conquise qu'il avait quittée, peut-être ne restait-il plus de Français, et il fallait qu'au moins reste un Français... il retournerait à Québec!

Mais on l'en avait chassé!

Bah! est-ce qu'on peut chasser un Français de sa France qu'il aime et qu'il sert?

Allons donc! il faudra voir!

Et le capitaine reprit le chemin de la cité par la rive sud. Il passa au travers de riches moissons, toutes dorées, très abondantes. Et, un soir, au commencement du mois de septembre, Aramèle poussa doucement la porte de son logis en la basse-ville.

Tout, en la ville basse comme en la ville haute, était désert et silencieux.

Il était tard... passé minuit!

Un batelier de hasard l'avait traversé d'une rive à l'autre au clair de lune. Aramèle avait préféré entrer chez lui en pleine nuit, pour ne pas créer une sensation qui n'aurait pas manqué de se produire s'il était arrivé en plein jour au vu et su de tous les habitants de la ville.

Non... il valait mieux rentrer bien paisiblement, comme si de rien n'était.

Il alluma une bougie... il chancela d'étonnement en constatant que son logis avait été envahi, pillé, dévasté...

On avait enlevé toutes ses armes: fleurets, épées, rapières... On avait brisé les masques, les plastrons, les meubles, dont les débris gisaient sur le parquet. On avait cassé en mille miettes le crucifix de plâtre, on avait lacéré les murs, on avait cassé les vitres des fenêtres... Quels barbares!...

Aramèle eut envie de pleurer...

Ah! non, là dans ce Québec encore tout meurtri du terrible combat qu'il avait soutenu contre l'envahisseur en 1759, Aramèle sentit qu'il n'était plus en France!

Et, pourtant...

III

Lorsqu'il s'éveilla aux clartés de l'aube, par la lucarne du grenier où il avait couché, Aramèle promena un regard curieux sur la ville. Il la vit toute décorée des couleurs anglaises: c'était fête. Nulle part il ne put découvrir le moindre petit drapeau français.

Il se sentit descendre comme en une profonde détresse: l'image de la France qu'il n'avait cessé d'avoir sous les yeux pendant trois mois s'était brusquement éclipsée pour faire place à l'image de l'Angleterre. L'ancienne capitale de la Nouvelle-France demeurait toujours la ville conquise! Le beau rêve qu'il avait fait s'était évanoui, car il avait rêvé que la France était revenue.

Il soupira atrocement et quitta sa fenêtre pour promener son regard désolé autour de son grenier.

Il avisa sous le grabat qui lui avait servi de lit une malle poussiéreuse, et il sourit.

Dans cette malle qu'il ouvrit il y avait un drapeau français soigneusement plié. Il le prit. en porta les plis vénérés à ses lèvres et descendit en bas. Il aperçut encore avec tristesse les dégâts faits par les barbares. Il sortit dehors. La ville était encore plongée dans le silence du sommeil.

Aramèle pénétra dans un étroit passage qui séparait son logis d'une baraque voisine et se dirigea vers une petite cour à l'arrière. Il y trouva une longue perche à une extrémité de laquelle il attacha le drapeau. Puis il jeta un regard sur le toit de son habitation. Il examina la cheminée, et un nouveau sourire entr'ouvrit ses lèvres. Il entra dans sa maison pour en revenir peu après avec une corde, prit le drapeau et la perche et grimpa l'échelle dont une extrémité était appliquée au bord de la toiture.

Aramèle attacha solidement la perche à la cheminée, et dans le vent qui s'élevait il entendit avec plaisir le beau drapeau de la France claquer joyeusement.

Pendant un moment le capitaine regarda le drapeau, et il parut revivre le beau rêve

qu'il avait fait. Puis, lentement, il rentra dans son logis.

Un drapeau français!...

Il n'était pas huit heures de la matinée que toute la ville savait qu'un drapeau français avait été hissé par une main inconnue quelque part en la basse-ville.

—Horreur!... avait clamé une partie de la ville.

Le major Whittle, ayant appris la chose, dépêcha des soldats pour localiser le drapeau et l'abattre.

Ces soldats, une dizaine, se trouvèrent bientôt devant le logis clos et silencieux du capitaine Aramèle. Une foule nombreuse de badauds s'y trouvait déjà réunie.

La stupeur était inouïe!

Comment! Aramèle était là! Aramèle était revenu!...

—Non... ce n'était pas possible!

Les soldats pénétrèrent dans le logis et le fouillèrent... il n'y avait dedans personne.

Alors, on mit le fusil à l'épaule, on ajusta bien minutieusement le drapeau français, et l'on décocha une volée de balles. Le drapeau ne tomba pas!

On s'étonna grandement!

Une seconde volée de balles... une troisième... le drapeau flottait toujours aussi fièrement!

L'étonnement centupla!

On fit venir des tireurs remarquables.

Ceux-ci, très glorieux de leur habileté et de leur science, apparurent comme les sauveurs de la nation et de la gloire d'Albion. Ils épaulèrent leurs armes à feu, visèrent, tirèrent...

Le bois de la perche fut haché par les balles, mais le drapeau demeurait quand même!

Un cri de rage folle retentit, c'était celui de la foule:

—Qu'on l'abatte! qu'on l'abatte!

Durant une heure on entretint un feu nourri contre le drapeau et contre la perche qui le maintenait... il flottait toujours dans le vent devenu plus grand!

Quoi! ce drapeau était-il un drapeau-fantôme?

Plus de la moitié de la population avait été attirée sur les lieux.

Des imprécations s'élevaient contre le drapeau de la France, des poings se ten-

daient, des pierres volaient... le drapeau ne cessait pas d'étaler sa blancheur immaculée et ses lys d'or!

—Il faut un canon pour démolir la baraque! vociféra une voix anglaise.

—Brûlons la baraque! rugit une autre voix.

—Ce sera plus tôt fait! encouragea une troisième voix.

Des gamins pénétrèrent dans la maison et mirent le feu.

Muette et apaisée, la foule attendit.

Cinq minutes s'écoulèrent. Nulle fumée n'apparut, nulle flamme ne crépita, et le drapeau de la France claquait narquoisement!

Des curieux se ruèrent dans le logis pour constater que le feu allumé par les gamins avait été éteint par une main inconnue.

Une main inconnue!...

Était-ce une main divine? Était-ce une main infernale?...

Une épouvante mystérieuse gagna tout ce monde.

—Un canon!... un canon!...

Des soldats partirent à toute échevelée vers le fort Saint-Louis.

Ils revinrent traînant un canon chargé à mitraille.

La foule poussa un cri de joie sauvage, elle salua d'une formidable acclamation les soldats et le canon.

Et l'arme terrible fut braquée contre les faibles murs de la baraque... les soldats, improvisés artilleurs, allaient tirer...

Un homme parut, de noir habillé, sans arme, sans ornement. Il marchait lentement, les mains au dos, l'air méditatif et grave.

Cet homme traversa la foule des curieux et s'arrêta près des soldats et devant la gueule du canon.

Un long murmure de surprise monta dans l'espace:

—Le général!...

C'était Murray.

Silencieux, il regarda la foule et les soldats, puis se tourna pour regarder plus longuement encore le drapeau de la France.

Après un long moment durant lequel la respiration de la foule était demeurée suspendue, le général Murray abaissa ses regards sévères sur les soldats et prononça:

—Mes amis, vous faites là un jeu stupide! Ne voyez-vous pas que c'est un drapeau français? Quel est celui d'entre vous qui, se voyant en pays français et tout en-

touré de drapeaux aux couleurs de la France, ne serait pas tenté de hisser le drapeau de son pays... le glorieux drapeau de l'Angleterre? Car un homme de coeur et de race n'a jamais honte ni de son drapeau ni de sa race!

Et sans plus Murray s'en alla, lentement, comme il était venu.

Les soldats, penauds, et la foule, stupéfiée et honteuse, se dispersèrent. La ruelle fut bientôt déserte.

Mais devant le logis silencieux et sous le drapeau de la France demeuraient encore, comme en extase, un jeune homme et une jeune fille.

Lui était grand, fier et noble.

Elle était belle et ravissante.

Tous deux saluèrent encore une fois le superbe drapeau.

Puis, la jeune fille parla :

— Mon cher Léon, il ne peut y avoir en cette ville qu'un capitaine Aramèle pour faire un si beau geste!

— Je le pense aussi, chère Thérèse, entrons dans la maison d'Aramèle.

Léon DesSerres entraîna Thérèse Lebrand dans le logis où un homme, les larmes aux yeux, leur tendait les bras.

— Aramèle! Aramèle! cria Thérèse avec une joie suprême.

Le capitaine la reçut dans ses bras.

— Vous le voyez, mes enfants, dit-il avec un sourire heureux, la France n'est jamais vaincue!

IV

M. DesSerres avait donné, le dimanche suivant, une petite fête en l'honneur d'Aramèle, et à cette fête il avait convié la famille Lebrand. Mais le batelier, ayant été forcé par des circonstances imprévues de partir en voyage pour la Rivière-Ouelle le jeudi, n'était pas revenu le samedi soir, comme il l'avait pensé, et seuls Etienne et Thérèse s'étaient rendus chez M. DesSerres. La femme du batelier n'avait pas songé à quitter son logis, voulant être là pour recevoir son homme si, par imprévu, il revenait ce jour-là. D'ailleurs elle était trop inquiète pour s'adonner à quelque plaisir, car un vent violent avait, durant vingt-quatre heures, du vendredi au samedi, soulevé les eaux du fleuve, et l'accalmie ne s'était produite que dans la nuit du samedi.

Etienne et Thérèse avaient donc accompagné Aramèle chez M. DesSerres le di-

manche dans l'après-midi, et l'on avait festoyé jusqu'à la veillée.

Un peu avant dix heures le capitaine remercia ses hôtes et s'appêta à prendre congé avec Etienne et Thérèse. A cet instant un pêcheur de la basse-ville se présenta pour informer les deux enfants de Noël Lebrand qu'un grand malheur les frappait : le batelier avait péri dans la tempête de samedi ainsi que ses deux compagnons. Le petit navire, désemparé, avait heurté des rochers en amont de Montmagny, il avait coulé et s'était perdu corps et biens. Le dimanche au matin le cadavre du batelier avait été découvert sur le rivage par deux paysans, et il avait été ramené à Québec par des pêcheurs.

Cette nouvelle terrible frappa douloureusement les deux enfants et les amis du batelier.

Etienne et Thérèse coururent à leur domicile, accompagnés par Aramèle, M. DesSerres et son fils.

Ils trouvèrent la femme du batelier à demi inconsciente auprès du cadavre de son mari. Un médecin fut mandé. La pauvre femme, malade depuis de longues années, ne put résister à ce choc affreux, et dans la nuit elle succombait.

Par ce double et subit malheur Etienne et Thérèse se trouvèrent orphelins et sans ressources. Pour tout bien ils n'avaient que cette petite maison de leur père, et ce n'était qu'une bicoque de peu de valeur.

Qu'allaient-ils devenir?...

D'abord M. DesSerres se chargea de tous les frais funéraires, puis il courut auprès de sa femme afin de la consulter sur l'idée qu'il avait eue d'adopter les deux enfants du batelier. Mme DesSerres approuva de suite son mari, d'autant plus facilement que Léon avait fortement appuyé son père : car le jeune homme éprouvait une joie immense rien que de songer qu'à l'avenir il se trouverait tous les jours en contact avec Thérèse, en attendant le jour où il pourrait l'épouser.

Mais le capitaine Aramèle, en apprenant la généreuse idée de l'ancien fonctionnaire, se récria vivement :

— Eh! quoi, dit-il avec surprise et chagrin, vous voulez donc me priver d'un bonheur que j'avais entrevu et faire avorter un projet que j'avais conçu avant vous?

M. DesSerres regarda Aramèle avec stupeur.

— Que voulez-vous dire? demanda-t-il.

—Que j'ai décidé de me charger de ces deux enfants!

—Vous. Aramèle?... Vous êtes fou, je pense!

—Et moi, je pense que j'ai toute ma raison!

—Mais avec quoi ferez-vous vivre ces enfants?

—Pardieu! avec le fruit de mon travail.

—Où les logerez-vous?

—Dans ma petite maison. Il y a, depuis qu'Hortense m'a quitté, un coin dans la cuisine dont je ferai une petite chambre pour Thérèse. Etienne aura ma chambre, et moi je m'arrangerai très bien au grenier.

M. DesSerres ne paraissait pas prendre au sérieux le capitaine. Lui, demanda aux deux orphelins:

—Dites, mes enfants, si cet arrangement n'est pas un peu de votre goût ?

Etienne et Thérèse se décidèrent de suite pour la proposition d'Aramèle, tout en demeurant très reconnaissants à M. DesSerres. Ils avaient pensé qu'ils seraient mieux chez eux avec Aramèle, si peu habitués qu'ils étaient de la richesse dont ils auraient été entourés chez l'ancien fonctionnaire. Et puis, ils étaient plus familiers avec le capitaine, tandis que M. DesSerres et sa femme étaient presque des étrangers.

M. DesSerres avait été désappointé, mais Léon l'avait été bien autrement. Pourtant, ils ne firent rien voir pour ne pas blesser la nature généreuse du capitaine qu'ils admiraient.

Etienne, en acceptant la protection d'Aramèle, lui avait déclaré:

—Je ne veux pas vous être à charge, et je pense que je pourrai travailler et gagner suffisamment pour ma soeur et pour moi.

Certes, Aramèle ne pouvait pas contre-carrer cette jeune fierté et cette petite vaillance, et il se doutait bien qu'Etienne serait bientôt un homme. Aussi lui avait-il demandé:

—A quelle besogne songes-tu à t'occuper?

—Je veux devenir, comme mon père, batelier.

Rien n'était plus raisonnable.

Donc, ceci convenu, on ne s'occupait plus que des funérailles du batelier et de sa femme.

Ce malheur avait couru toute la cité en peu de temps, et durant toute la nuit Anglais et Canadiens défilèrent respectueuse-

ment devant les deux cercueils. Lorsque la mort a passé, elle a tout nivelé: il n'est sous son sceptre de rivalités, de rang, de race ou de fortune, et sous sa loi seule règne l'égalité de tous les hommes.

Deux jours plus tard, un artisan avait acheté la petite maison du batelier, et les deux orphelins, avec leur petit avoir, s'en allèrent habiter sous le toit du capitaine Aramèle.

V

A quelques jours de là, le major Whittle et le lieutenant Hampton étaient réunis dans une chambre du poste militaire de la porte Saint-Louis. Murray avait donné le commandement de ce poste à Hampton.

Les deux officiers n'avaient pas démordu de leur haine contre Aramèle, et le retour à Québec du capitaine avait décuplé cette haine. Lorsqu'ils avaient appris qu'Aramèle avait de ses propres mains hissé sur le toit de sa maison le drapeau de la France, leur rage n'avait plus connu de bornes: mais ils avaient tout de même ravalé leur fiel en constatant que Murray éprouvait quelque sympathie pour ce Français insoumis. Ils avaient décidé de laver l'outrage fait par le capitaine à la race anglaise en arborant le drapeau de la France, mais tous les moyens n'étaient pas bons. Avant tout ils ne pouvaient s'aliéner la bienveillance du gouverneur de qui ils tenaient leurs fonctions. Il y avait bien mille moyens de faire assassiner le capitaine, mais il y avait la trahison à craindre. Et puis, un meurtre est toujours dangereux. Mais si, par exemple, on pouvait réussir à faire disparaître Aramèle par un accident fortuit, mais qui aurait été préparé de longue main! Les deux complices s'étaient souvent consultés, mais ils n'avaient pu trouver une solution satisfaisante. Hampton eût été satisfait de simplement désarmer le capitaine, il ne tenait nullement à lui enlever la vie:

—Qu'on lui ôte sa maudite rapière, avait-il dit un jour, et je serai content.

Or Whittle avait fini par trouver une combinaison, et, ce jour-là, il était venu parler de sa trouvaille au lieutenant.

—Hampton, s'était-il écrié en pénétrant dans la chambre du lieutenant, j'ai trouvé le moyen de désarmer ce damné Aramèle!

—Voyons!

—Vous avez entendu parler, nul doute,

du fameux spadassin, Sir James Spinnhead?

—Cet aventurier qui eut un si grand nombre de duels retentissants?

—Et qui, sous le dernier roi, fut un favori de Hampton-Court.

—Parfaitement.

—Le roi George II l'avait fait baronnet. Il a couru toutes les capitales de l'univers, il a croisé le fer avec les plus célèbres duellistes des cinq continents, et jamais encore, assure-t-on, il n'a été boutonné.

—On a dit en effet que c'était une merveille de l'escrime. Mais n'a-t-il pas vieilli?

—Il dépasse à peine la cinquantaine, et on le dit aussi fort qu'à ses trente ans.

—Habite-t-il toujours l'Angleterre?

—Non. Ayant, pour je ne sais plus quel motif — peut-être une aventure galante — perdu la faveur de la cour, il s'est réfugié à Boston où il fait encore des armes.

—Encore?

—Que voulez-vous, une si vieille habitude! C'est passé dans sa nature!

—Il est donc encore redoutable?

—Je le crois.

—Mais quelle est votre idée? Que voulez-vous faire de ce Spinnhead?

—Le faire mesurer avec Aramèle et faire désarmer le maudit Français, le faire tuer, si possible!

—Ou faire tuer ce magnifique Spinnhead? se mit à rire Hampton.

—Je parierais une fortune en faveur de Spinnhead.

—Mais comment vous y prendrez-vous pour amener Aramèle aux prises avec Spinnhead?

—Rien de plus simple. Le gouverneur veut commémorer au mois de mai de l'année prochaine, la victoire définitive de nos armes contre les Français en 1760. Il va ordonner de grandes fêtes, et au programme de ces fêtes il nous sera possible d'inscrire un combat singulier entre Spinnhead et le capitaine Aramèle.

—C'est superbe! s'écria Hampton, ravi. Et vous croyez bien que Spinnhead aura la victoire?

—Je n'ai aucun doute sur l'issue du combat. Seulement, le Français acceptera-t-il de se mesurer avec notre champion? Voilà où je suis moins certain!

—On l'y pourrait peut-être forcer...

—Oui, peut-être, en s'entendant avec Spinnhead.

—Connaissez-vous bien ce Spinnhead?

—Comment donc!... c'est un ami.

—Ah! diable! rien de plus simple, en effet. Avez-vous parlé à Murray de votre projet?

—Pas encore. Je suis sur qu'il n'opposera aucune objection.

—Savez-vous s'il a appris qu'Aramèle avait adopté les deux enfants du batelier Lebrand?

—Que me dites-vous, Hampton? s'écria avec surprise Whittle.

—Vous ne saviez pas vous non plus?

—Mais... c'est la première nouvelle!

—Renversante, n'est-ce pas? Eh bien! oui, le capitaine Aramèle s'est fait le protecteur de ces deux orphelins canadiens.

—De quoi les fera-t-il vivre?

—De son épée!

—Ah bah! voulez-vous rire?

—Pas du tout. Maître Aramèle est redevenu maître d'armes.

—Sans l'autorisation de Murray?

—Vous savez bien que ce damné Français se croit maître absolu de ses actes... il faut pourtant bien le briser!

—Je verrai Murray, gronda Whittle avec haine, et nous saurons bien forcer enfin ce maître-bretteur à déposer ses armes!

—N'avez garde! prévint Hampton. Pensez à votre projet! Ne vaut-il pas mieux laisser le Français en pleine tranquillité pour ne pas l'indisposer d'abord, et ensuite obtenir plus facilement qu'il mesure la longueur de son épée à celle de Spinnhead.

—Parfait, Hampton. Je vais communiquer avec Spinnhead pour savoir si nous pouvons compter sur lui, et s'il accepte notre proposition, j'en causerai avec le gouverneur. Mais ce dont je ne peux revenir, c'est d'apprendre que le capitaine Aramèle, lui un célibataire, ait adopté ces deux enfants canadiens. C'est extraordinaire, et il faudra que je conte l'histoire à Mrs Whittle qui en sera fort étonnée...

Le même jour, en effet, le major instruisait sa femme de la philanthropie d'Aramèle.

Mrs Whittle éclata d'un rire... mais d'un rire à la faire tomber en pâmoison.

Mrs Whittle passait dans le monde pour une femme légère de moeurs. De vingt années plus jeune que le major, qui atteignait quarante-trois ans, Mrs Whittle, jolie, gaie et quelque peu turbulente, se laissait volontiers courtiser par les jeunes gens. Dans les bals, les réunions mondaines quelconques, elle était toujours très entourée,

et dans l'entourage le lieutenant Hampton passait pour son plus ardent admirateur. Le major n'était pas aveugle, il voyait parfaitement le jeu de Mrs Whittle et de ses courtisans, mais il fermait l'oeil. Réprimer la jeune femme eût été le premier geste du major, s'il n'eût craint les révoltes de Mrs Whittle; par le moindre reproche, le plus petit avertissement, il courait le risque de s'aliéner l'esprit capricieux de sa femme qu'il aimait, ou qu'il croyait aimer. Il préférerait donc feindre l'ignorance, plutôt que de voir le désaccord et la guerre entrer dans le ménage.

Après avoir bien ri, Mrs Whittle s'écria :

—Je voudrais bien connaître cette petite fille!

—Pourquoi, Katie?

—Je connais certains jeunes officiers dont le passe-temps est de courir après les jeunes femmes mariées; je leur donnerais en pâture cette jeune Canadienne.

—Es-tu sérieuse, Katie?

Pour la première fois le major semblait trouver ou découvrir chez sa jeune femme un degré de perversité qu'il n'avait pas soupçonné. Mais il ne parut pourtant pas s'émouvoir outre mesure.

—Certainement, se mit à rire de plus belle Mrs Whittle; ces jeunes officiers, M. Hampton notamment, semblent avoir fait la gageure de faire perdre la réputation de certaines jeunes femmes de notre société. Cette Canadienne pourrait fort bien être un fruit suffisamment succulent pour nous protéger contre les attaques de ces jeunes forcenés en les détournant de nous.

En prononçant ces paroles, Mrs Whittle avait une physionomie si sincère, que le major commença de penser que sa femme était plutôt une victime très malheureuse de l'entourage de ces jeunes officiers. Il était tout près de se dire que, par courtoisie, sa femme endurait les galanteries de Hampton en particulier, et qu'elle souhaitait l'occasion d'écarter d'elle le fâcheux officier en lui trouvant une proie facile. Et le major fut envahi par le fol espoir que Mrs Whittle était, au fond, très honnête et très vertueuse et qu'il avait été trompé, lui, par des apparences qu'il n'avait pas su analyser. Et dans sa suave naïveté il se réjouissait maintenant de l'affreuse idée qu'avait eue Mrs Whittle de donner en pâture "à ces jeunes forcenés" Thérèse Lebrand. Bah! pensait le major, qu'importait après tout!... ce n'était qu'une petite

Canadienne, une fille de vaincu, une fille de brute!...

Et Mrs Whittle pensait tout comme son mari, car elle était pétrie des mêmes préjugés de race; elle se faisait une grande gloire d'être issue d'une race très haute... de la plus haute supériorité intellectuelle. Ces Canadiens, comme elle les méprisait: pour elle comme pour son mari ce n'était qu'un troupeau de bêtes de somme qu'on mène à coups de trique!

Mais, grâce à Dieu, le honteux projet qu'elle avait conçu n'allait pas aboutir.

VI

Aramèle avait en effet repris ses cours d'escrime, et de suite il avait eu une grande affluence d'amateurs; et la fortune avait aussitôt commencé de sourire au capitaine. Il touchait de chaque amateur un cachet de cinq livres par semaine et, comme il avait douze élèves, cela représentait un salaire de soixante livres sterling. C'était beaucoup plus que ne lui aurait rapporté un poste de fonctionnaire. Pendant quelque temps des amis lui avaient conseillé de solliciter auprès de Murray un poste de Capitaine de paroisse, position sociale alors très recherchée par les Canadiens. Le Capitaine de paroisse avait été désigné par le gouvernement militaire du Canada pour administrer les lois dans chaque localité ou paroisse et pour veiller au maintien de l'ordre public. Le traitement d'un Capitaine de paroisse était de cinq cents livres, plus un certain casuel dont l'importance dépendait du plus ou moins d'habileté du titulaire du poste. La charge comportait un certain honneur, parce que le Capitaine de paroisse était un maître et seigneur dans l'arrondissement soumis à sa surveillance et à son administration. Devant lui tout devait se courber, tous devaient obéir à ses ordres, et souvent le premier citoyen de la paroisse, le curé, se voyait forcé de céder le pas au Capitaine. Ce poste, naturellement, attirait bien plus d'imbéciles que de gens sensés; et la plupart n'étaient que des renégats, un grand nombre des mouchards, beaucoup des traîtres. Cette charge, au fond très importante, qui n'aurait dû être sollicitée et obtenue que par de vrais patriotes, aurait parfaitement convenu à Aramèle; oui, mais pour obtenir le poste de Capitaine de paroisse il fallait avoir l'échine souple et aussi avoir prêté le serment

d'allégeance, c'est-à-dire reconnaître l'autorité anglaise et ses lois dans le pays. Non. Aramèle ne pouvait pas devenir Capitaine de paroisse.

Il s'était donc remis à l'escrime qui, du reste, le payait mieux que tout poste dans l'administration.

Il avait remis son logis en ordre en y ajoutant un air de confort qui égayait et reposait.

Thérèse s'occupait du soin de la maison, mais le gros travail et la cuisine avaient été confiés à la femme d'un menuisier pauvre du voisinage moyennant six livres par semaine que payait généreusement Aramèle. Etienne était apprenti-batelier; mais dès l'arrêt de la navigation fluviale il se remettait à s'instruire sous la surveillance du capitaine qui, avec ses fonctions de maître d'armes, cumulait celle de précepteur. Thérèse elle-même ne négligeait pas l'étude.

Il y avait donc du bonheur dans ce logis. Thérèse et son frère avaient trouvé dans Aramèle un second père; et tout en vénérant le souvenir de leurs parents disparus ils aimaient et vénéraient leur second père.

Presque tous les jours Léon DesSerres venaient faire de l'escrime, mais il y venait bien plus pour le plaisir de voir Thérèse et de passer un bon moment avec elle.

Toutefois, au sein de cette tranquillité où vivaient ces personnages si intimement unis demeurait une inquiétude: on s'étonnait que l'administration anglaise ne vînt pas s'immiscer. En reprenant son métier de maître-escrimeur, Aramèle s'était attendu de recevoir de nouvelles sommations, mais rien n'était venu encore le déranger. Après s'être beaucoup étonné, tout le premier, il avait souri d'aise. Mais ce calme ne pouvait-il pas être un présage de malheur? L'orage n'allait-il pas éclater bientôt encore? Peut-être! Mais à mesure que demeurait le calme, Aramèle penchait à croire qu'il était plus fort que l'orage, et il redressait la tête avec défi, sa prunelle grise s'illuminait triomphalement.

Un jour, à Léon et à Thérèse il manifesta ainsi son triomphe:

—Hein! mes enfants, n'avais-je pas raison de dire que nous ne sommes pas des vaincus! Ah! c'est qu'avec la France il faut compter toujours!

Tant qu'il ne sortait pas de son logis le capitaine finissait par croire que le pays était toujours français! Mais chaque fois qu'il sortait, ses regards aigus rencontraient

le drapeau inconnu qui ne cessait de flotter sur la cité, et de suite le beau rêve tombait.

Hélas! le drapeau de la France n'était pas revenu!

N'importe! il reviendrait un jour, et cet espoir qu'il avait toujours, Aramèle l'entretenait au coeur de ses deux enfants adoptifs.

Outre les soins du ménage et l'étude, Thérèse allait chaque jour aux provisions. Elle partait le matin avec un petit panier à son bras, elle visitait les boutiques des épiciers, les étalages des maraîchers, les étaux de la basse-ville. Depuis qu'on la savait la fille adoptive du terrible capitaine Aramèle, on la respectait fort, on la saluait même très poliment. Et puis, Thérèse devenait une grande fille, à l'oeil hardi et au pied sûr. Gare au malotru qui eût essayé d'une mauvaise plaisanterie! Mais elle n'avait pas encore perdu toute sa timidité!

L'hiver venait vite.

Les bateliers, pêcheurs, marinières avaient mis leurs navires en hivernage dans le bassin de la Rivière Saint-Charles. Etienne était rentré au domicile de la Ruelle-des-Cailloux pour tout l'hiver, et de suite il s'était remis à l'étude.

Un matin, frisquet et neigeux, comme Thérèse allait aux provisions elle fut accostée par une élégante jeune femme de la haute-ville, qui s'était écriée comme avec une joie inouïe:

—Ho!... n'est-ce pas mademoiselle Lebrand que je vois?

Cette jeune femme inconnue à Thérèse parut très aimable, et la jeune fille répondit en rougissant un peu:

—Oui, madame, je m'appelle Thérèse Lebrand.

—Vous êtes orpheline, n'est-ce pas, mon enfant?

—Oui, madame, répondit encore Thérèse.

Elle ajouta, non sans une certaine attitude de fierté:

—Mais j'ai trouvé un second père...

—Ah! le brave capitaine Aramèle, si je ne me trompe, sourit largement la jolie dame.

—Vous connaissez le capitaine, madame?

—Si je le connais... Mais qui ne le connaîtrait pas, mon enfant! Il est si fier et noble!...

Thérèse éprouva une joie très vive d'entendre ainsi parler de l'homme qui l'avait

adoptée comme sa fille, sa joie fut presque de l'orgueil. Elle se sentit éprise d'une grande sympathie pour cette étrangère qui parlait avec tant d'admiration de son père adoptif, et elle sentit en même temps naître en son cœur un doux sentiment de reconnaissance.

Mais aussi naissait la curiosité de savoir le nom de cette belle jeune femme: qui donc était-elle? Thérèse reconnaissait de suite qu'elle n'était pas française, bien qu'elle s'exprimât en un français correct: elle conservait un fort accent anglais. Pour apaiser l'aiguillon de sa curiosité, la jeune fille décida de se renseigner.

—A qui ai-je l'honneur de parler, madame? demanda-t-elle.

—Je suis Mrs Whittle... Avez-vous entendu parler du major Whittle?

Le major Whittle!...

C'était une révélation que ce nom!

Oui, Thérèse n'avait pu oublier ce que lui avait dit Aramèle de ce major qui s'était avoué un ennemi des Canadiens. Elle se souvenait que c'était bien ce major Whittle qui avait intimé à Aramèle l'ordre de cesser sa classe au mois de mai dernier! C'était ce même major qui avait commandé au capitaine de saluer le drapeau inconnu! Si donc ce major était un ennemi des Canadiens et d'Aramèle, c'était également un ennemi pour Thérèse. Et voilà, chose étrange, qu'elle se trouvait face à face avec la femme de ce major anglais, et que cette femme, dont elle ne pouvait nier ni le charme ni l'amabilité, lui faisait l'éloge de son père adoptif, le Capitaine Aramèle!

Thérèse, sans le vouloir, fut prise de méfiance, et pour ne pas laisser voir ses sentiments à cette Mrs Whittle qui la regardait attentivement, la jeune fille baissa les yeux.

Croyant que la gêne était la cause du trouble qu'elle devinait chez Thérèse, Mrs Whittle affecta une plus grande aménité en demandant:

—Et où allez-vous ainsi, ma petite amie?

La jeune fille releva ses yeux bleus et profonds pour répondre:

—Je vais faire nos provisions, madame.

—Comme cela se trouve! J'y vais aussi et, si vous voulez, nous ferons route ensemble: ce sera plus intéressant pour moi, et aussi pour vous, peut-être.

Sans façon elle prit le bras de Thérèse et l'entraîna.

La jeune fille n'osa pas résister, de crainte de passer pour une petite sauvagesse. D'ailleurs elle ne pressentait aucun danger: cette jeune femme si bienveillante, malgré le nom qu'elle portait, ne paraissait pas capable de méditer et encore moins d'accomplir une action mauvaise.

Il est vrai aussi que la mise très élégante et très riche de Mrs Whittle—tout emmitouffée de belles fourrures de castor—gênait un peu Thérèse qui, par-dessus sa robe de laine bleue n'avait qu'un pauvre manteau d'étoffe brune sans la moindre garniture. Sur ses beaux cheveux blonds une chétive toque de laine noire se posait, quand Mrs Whittle portait un superbe chapeau à plumes d'autruche...

Mais il importait de faire bon visage contre mauvaise fortune, et l'orpheline se soumit à l'inexorable.

Mrs Whittle fit entrer Thérèse dans la boutique d'un épicier anglais à qui elle commanda:

—Veuillez servir mademoiselle, et je réglerai la note:

Le marchand s'inclina jusqu'à terre.

Thérèse demeura si surprise par la générosité de la jeune femme que, sur le coup, elle ne put trouver aucune parole de protestation ou de remerciement... elle rougit très fort dans son embarras.

Mrs Whittle sourit avec un beau petit air protecteur et expliqua ceci:

—Mademoiselle, c'est aujourd'hui la journée de mon voeu, un voeu que j'ai promis d'accomplir durant toute une année. Un jour par semaine, je me suis engagée à dépenser en bonnes oeuvres la somme de cent livres sterling. La première jeune fille que je rencontre ce jour-là, je me l'attache comme ma collaboratrice et je la récompense par de menus cadeaux. Or, ce matin la Providence vous a placée sur mon chemin, et je vous prie de ne pas considérer les présents que je vous ferai comme une aumône, mais bien comme un gage d'amitié.

Et, se penchant, Mrs Whittle très tendrement et très hypocritement embrassa le front de Thérèse, dont la confusion grandit.

Ne pouvant mettre en doute cette histoire de voeu, Thérèse remit à l'épicier la liste des effets dont elle avait besoin pour cette journée-là.

De l'épicier on se rendit dans quelques misérables mesures de pauvres artisans où

Mrs Whittle sema généreusement de larges et profuses aumônes.

Un peu plus tard, comme on passait devant un magasin à rayons, Mrs Whittle s'arrêta et dit :

—Je pense que j'ai quelques achats à faire ici, entrons!

Mrs Whittle choisit pour elle quelques riches étoffes à robe, et elle choisit également pour Thérèse des étoffes pour confectionner deux robes, en avisant le commerçant qu'elle enverrait dans la journée un serviteur chercher ces choses.

A Thérèse elle dit :

—Ma couturière ira demain chez vous pour prendre vos mesures.

Puis elle acheta encore des rubans, des dentelles, une foule de choses jolies et soyeuses dont elle chargea l'orpheline qui, à la fin, croyait faire un rêve.

Il n'était pas loin de midi lorsque la femme du major quitta Thérèse à la porte de son logis en lui disant avec un bon sourire :

—Un jour, je viendrai vous chercher pour aller à l'essayage chez ma couturière.

Elle embrassa Thérèse sur les deux joues et s'en alla légère et vive.

Cette rencontre n'avait pas plu au capitaine Aramèle. L'histoire de ce voeu prétendu de Mrs Whittle ne lui disait rien qui vaille. Néanmoins, la chose pouvait être vraie, et le capitaine l'eût admise comme telle, mais d'une tout autre personne que Mrs Whittle. Il supposait donc que le voeu de la jeune femme était une pure invention, un trompe-l'oeil, et qu'elle avait un but mystérieux en faisant de telles avances à Thérèse qu'elle savait fille adoptive du capitaine. Il y avait donc quelque chose d'équivoque dans la conduite de Mrs Whittle. Méditait-elle un projet de vengeance contre Aramèle? Était-elle complice de son mari pour tendre un piège à Aramèle en se servant de Thérèse? Cela était bien possible. Et le capitaine songeait que si on le laissait si bien tranquille depuis un certain temps, ce n'était pas sans raison. On avait peut-être voulu endormir sa défiance pour mieux disposer le piège sous ses pas. Quoiqu'il en fût, Aramèle se promit d'avoir l'oeil en éveil. Puis il dit à la jeune fille sur un ton grave :

—Thérèse, je ne vous blâmerai pas d'avoir accepté ces présents de Mrs Whittle; mais si un jour ou l'autre elle persistait à vous offrir des cadeaux, vous devrez la refu-

ser poliment en assurant que vous avez ici tout ce qui peut vous suffire.

—Et si elle vient me chercher pour aller chez sa couturière? interrogea timidement la jeune fille.

—Vous êtes maintenant engagée et vous ne pouvez revenir sur vos pas; vous l'accompagnez donc. Mais il est entendu que la chose ne se renouvellera pas.

VII

Un après-midi, Mrs Whittle frappa à la porte du logis du maître d'armes. Thérèse ne fut pas surprise de cette visite, elle l'attendait. Aramèle était sorti de bonne heure ce jour-là avec Etienne pour ne rentrer que vers le soir.

Mrs Whittle parut très contrariée de ne pouvoir féliciter le capitaine de sa bonne oeuvre et de ne pouvoir, en même temps, connaître le frère de Thérèse. Mais elle promit de revenir, assurant qu'elle s'intéressait de plus en plus à la jeune fille, à son frère et au capitaine dont, avouait-elle ingénument, elle avait appris l'habileté au jeu de l'escrime et la bravoure. Puis elle invita Thérèse à l'accompagner chez la couturière qui les attendait pour ce jour-là.

Thérèse dut aller s'habiller dans sa chambre, et elle s'excusa de laisser seule la jeune femme.

Mrs Whittle profita de ce moment de solitude pour examiner curieusement la maison et les choses qu'elle renfermait. C'était toujours cette même salle d'armes dont Aramèle devait faire également sa salle de réception. Seulement, il lui avait donné un peu plus d'éclat en la faisant peindre à neuf de couleurs claires. Des fauteuils et des divans recouverts de belles tapisseries étaient disposés tout autour, laissant le milieu de la pièce libre pour les exercices à l'escrime. Il avait fait venir de France une collection d'armes qu'il avait savamment arrangées en panoplies aux murs. Sur la tablette de la cheminée avaient été disposés des bibelots, de peu de valeur, il est vrai, mais qui avaient été choisis avec goût. Thérèse avait su joindre à ces bibelots des pots de fleurs artificielles qui réjouissaient la vue et donnaient aux objets voisins un ton plus clair et plus riant. De sorte que la salle d'armes présentait au premier coup d'oeil quelque chose de formidable et de séduisant à la fois. Mrs Whittle, qui n'y découvrait, il est vrai,

rien de luxueux, ne put toutefois s'empêcher d'admirer l'ordre dans l'ensemble et le goût dans l'arrangement. Elle respirait autour d'elle une atmosphère de sérénité et de bonheur qu'elle n'était pas loin d'envier. Si dans les intérieurs simples le bonheur est moins apparent, il n'en est que plus réel et profond. Le bonheur n'est pas nécessairement la somme plus ou moins additionnée du faste et de la munificence; car plus souvent il est berger que prince, plus souvent il est chaumière que palais, plus souvent il est paysan que bourgeois. Le bonheur est le secret de l'esprit, non du corps. Si Mrs Whittle possédait tout ce qu'il faut pour rendre une femme heureuse, elle ne possédait pas réellement le bonheur; elle vidait fort souvent la coupe enivrante des plaisirs, mais pas assez souvent pour enlever de ses lèvres l'âcreté qu'y déposait sans cesse la coupe des amertumes.

Dans ce logis modeste, mais clair et gai, très français, et guerrier par l'allure, et presque bourgeois par le décor, se dégagait un air de confort et de paix qui laissait dans l'esprit du visiteur une impression très douce. Et Mrs Whittle, peu impressionnable d'ordinaire parce que trop superficielle, subit cette impression qu'elle ne manqua pas de communiquer à Thérèse, lorsque celle-ci se présenta, prête à partir.

—Vraiment, vous avez l'air très heureuse ici, mademoiselle, et je vous félicite encore d'avoir accepté la bienveillante protection du capitaine Aramèle. Décidément c'est un gentilhomme pour qui j'ai déjà beaucoup d'admiration.

Il est bien probable que Mrs Whittle était très sincère en prononçant ces paroles.

Quant à Thérèse, elle l'était tout à fait en répondant :

—Oui, madame, je vis bien heureuse. Monsieur le capitaine est pour moi autant qu'un père.

—Bonne enfant! sourit Mrs Whittle en tapotant les joues roses de la jeune fille. Allons! ajouta-t-elle, la couturière nous attend, et je sais que vous serez contente de revenir plus tôt chez vous.

Elle conduisit la jeune fille vers la haute-ville.

Après avoir passé une heure chez la couturière, la femme du major emmena Thérèse chez un bijoutier. Elle acheta pour la jeune fille un collier de perles de bonne valeur. Encore une fois, et malgré l'avis

d'Aramèle, Thérèse n'osa refuser. Puis Mrs Whittle dit :

—Il n'est que trois heures et je désire vous faire visiter ma maison, venez!

La maison habitée par le major et sa femme avait appartenu à un magistrat français qui, après le traité, avait repassé en France. Elle était située non loin du Palais épiscopal.

Cette propriété était décorée d'un petit jardin à l'avant et d'un petit parc à l'arrière, et elle conservait encore à l'extérieur sa physionomie française.

Mrs Whittle commanda à un serviteur de servir du vin et des biscuits dans un salon luxueux qui avait, lui, perdu son aspect français. Le mobilier et les décorations étaient du plus pur anglais. Les couleurs étaient sombres et les meubles massifs. Tout l'ensemble offrait un air de lourdeur qui présentait un rude contraste avec la légèreté de la maîtresse de maison. Mais il faut expliquer que le major avait fait meubler sa maison avant de se marier, de sorte que Mrs Whittle n'avait pas eu l'avantage d'en surveiller l'installation.

Après un petit goûter la jeune femme promena Thérèse par toute la maison, lui faisant voir tous les coins et recoins. Et elle parlait sans cesse avec une énorme volubilité, elle riait hautement, tandis que Thérèse, gênée, se contentait de regarder avec une sorte d'étonnement tout ce luxe nouveau pour elle, et avec la hâte de sortir de cette maison où elle était loin de se trouver chez elle.

Il est bien vrai que ce n'était chez elle ni si beau ni si riche, mais on s'y sentait plus chez soi et dans une atmosphère moins lourde à respirer. C'était même beaucoup plus gai que dans tout ce luxe qui écrasait.

Lorsque Mrs Whittle eut terminé la visite de sa maison, Thérèse exprima le désir de prendre congé.

La jeune femme, toujours en riant, consentit à laisser partir sa visiteuse, mais non sans lui avoir offert au salon un autre verre de vin et un biscuit.

L'orpheline voulut refuser, le vin de Mrs Whittle ne lui faisait pas. Elle ne dédaignait pas les vins légers que buvait Aramèle, mais ces gros vins rouges dont on avait l'air de se délecter beaucoup dans cette maison pesaient trop sur son estomac et sur sa tête.

A ce moment, le major Whittle parut accompagné du lieutenant Hampton.

Thérèse ne connaissait pas le major, mais Hampton ne lui était pas inconnu. Deux fois elle l'avait vu le même jour dans la maison d'Aramèle, lorsqu'il était venu donner des ordres au capitaine. Et depuis ce jour elle avait gardé l'impression que ce jeune homme était pour elle comme pour Aramèle un ennemi dangereux.

Mais le lieutenant, lorsque Mrs Whittle le présenta à l'orpheline, fit montre de la plus grande courtoisie, tandis que le major au même instant disait d'une voix ronde :

—Oh! j'ai souvent entendu parler de cette jolie demoiselle Thérèse, et, ma foi, je la trouve tout à fait ravissante. Mon amie, ajouta-t-il en regardant sa femme, j'avais invité le lieutenant Hampton à venir dîner avec nous, et à présent je pense qu'il serait tout à fait dans la note d'inviter mademoiselle à être des nôtres. Le dîner sera beaucoup plus intéressant pour le lieutenant qui, ce me semble, ne prend guère de plaisir en compagnie de gens mariés.

Ces paroles, tombées de la lèvre un peu moqueuse du major, ne semblèrent pas produire un très gros effet ni sur Hampton qui considérait avec attention Thérèse, très gênée, ni Mrs Whittle qui se mit à rire aux plus beaux éclats.

Celle-ci répondit :

—C'est une superbe idée que vous avez eue là, mon ami, d'inviter le lieutenant; et j'ai eu une idée originale d'amener mademoiselle Thérèse pour visiter notre maison. C'est donc convenu, mademoiselle, ajouta la jeune femme en souriant à Thérèse, et je vous garde à dîner avec nous!

Très confuse, la jeune fille balbutia :

—Madame, je vous remercie, mais il faut que je retourne chez nous.

—Craignez-vous qu'on s'inquiète à votre égard?

—Oui, madame, Etienne et monsieur le capitaine seront très inquiets de ne pas me trouver à la maison à leur retour.

—Bah! se mit à rire Whittle, je vais dépêcher un serviteur avec un mot pour informer vos gens qu'on vous ramènera dans la soirée. N'est-ce pas, Katie?

—Certes, et j'écrirai moi-même ce mot.

—Et vous l'enverrez vous-même? C'est cela.

—Et moi, intervint Hampton avec un aimable sourire à l'adresse de la jeune fille, je me charge de reconduire mademoiselle jusqu'à sa porte.

Cette fois il dévora du regard la beauté émue et inquiète de Thérèse.

Mrs Whittle s'approcha de la jeune fille et la prit par un bras, disant :

—Venez dans mon boudoir où je vais écrire un mot au capitaine Aramèle. Ou préférez-vous que j'adresse cette note à votre frère?

—Madame, je vous en prie, bégaya la jeune fille, je veux m'en aller.

—Vraiment, mon enfant, vous êtes trop craintive et trop sauvage. Non, non, vous ne vous en irez pas ainsi. Il faut vous divertir un peu. De nos jours il importe à une jeune fille de connaître le monde, et vous êtes précisément à l'âge. Ah! votre âge, en effet?... je ne vous l'ai pas demandé.

—Seize ans, madame.

—Seize ans!...

Mrs Whittle regarda Hampton qui cligna de l'oeil en souriant. Elle se mit à rire.

—Seize ans... répéta-t-elle en embrassant Thérèse sur le front. Mais à quatorze ans, moi, j'étais déjà une mondaine!... Venez, mademoiselle!

De force presque elle entraîna la pauvre Thérèse dans le boudoir.

Mrs Whittle s'assit à un petit secrétaire et se mit à écrire une épître quelconque.

Au bout d'un moment elle sonna une servante à qui elle dit :

—Cette lettre est pour le capitaine Aramèle. Veuillez charger John qui ira la porter à son adresse sans retard.

La servante s'inclina et se retira. Mrs Whittle l'accompagna jusqu'à la porte où elle lui murmura quelques paroles mystérieuses que Thérèse ne surprit pas.

Avant de disparaître la servante dit tout haut :

—C'est bien, madame, j'enverrai John de suite.

Lorsque Mrs Whittle revint à Thérèse, elle avait à ses lèvres un sourire ambigu, et elle dit avec une grande affection :

—Ma petite chérie, je suis bien contente que vous restiez encore quelques heures avec nous. Comme vous le voyez, vous n'avez plus besoin de vous inquiéter, le capitaine Aramèle saura où vous êtes et il saura que vous êtes entre bonnes mains!

Entre bonnes mains... Ah! si Thérèse avait pu seulement deviner ce que voulaient dire ces paroles! Mais il valait mieux pour la pauvre enfant qu'elle ne sût pas... Oui, elle était de fait entre très bonnes mains...



*Il avait été atteint au coeur par la rapière d'Aramèle.
(Page 61)*

elle était tombée dans un piège!

VIII

Aramèle et Etienne étaient rentrés au logis un peu après le crépuscule.

Ils s'étonnèrent de ne pas apercevoir Thérèse, de ne pas être accueillis par son sourire.

La femme du voisinage, qui venait préparer les repas, expliqua qu'elle avait vu la jeune fille partir vers deux heures avec une jeune femme très élégante.

Aramèle devina que cette jeune femme élégante était Mrs Whittle, et il savait que Thérèse devait s'absenter un de ces jours pour accompagner la jeune femme chez une couturière de la haute-ville. L'événement n'était pas inattendu, mais il était surprenant que la jeune fille ne fût pas de retour. Une vive inquiétude l'envahit.

Ce soir-là, le dîner fut silencieux et sombre.

Le capitaine songeait. Son front se plissait durement. Il avait l'air de manger sur le bout des lèvres, et il ne buvait pas son vin avec cette béatitude des jours ordinaires.

Etienne, pas moins inquiet qu'Aramèle, n'osait pas interrompre et déranger les méditations de son compagnon de table. Il attendait que le capitaine parlât pour exprimer les pensées qui le troublaient.

Au moment où le repas achevait le capitaine regarda le jeune homme et dit :

— Mon garçon, je te conseille d'aller chez toutes les couturières de la haute-ville et de t'informer de Thérèse. Elle devrait être de retour, il est six heures et demie, et l'on ne sait jamais ce qui peut arriver. Il sera facile de t'enquérir, attendu qu'il n'y a, je pense, que quatre ou cinq couturières à la haute-ville.

Etienne partit aussitôt.

Il revint au bout d'une heure. La deuxième couturière chez qui il s'était présenté, une Miss Bunting, l'avait informé que Thérèse avait passé une heure chez elle, dans l'après-midi, et qu'elle était repartie avec Mrs Whittle.

Aramèle ne parut pas rassuré. Il dit :

— Je parie que cette Mrs Whittle aura emmené Thérèse chez elle et l'aura gardée à dîner. Nous allons attendre un peu, et si elle ne revient pas bientôt, nous irons à sa rencontre.

Quelques instants plus tard Léon Des-

Serres vint rendre visite à ses amis. En apprenant l'absence de Thérèse il pâlit légèrement et dit, la voix tremblante :

— Capitaine, il y a de bons Anglais dans la ville, mais il y en a aussi de vilains. Moi, je me méfie de ces Whittle et je redoute cette Mrs Whittle en particulier parce qu'elle passe pour une femme dévergondée.

— Ah! tu connais cette femme? demanda Aramèle qui avait tressailli.

— Seulement par ce qu'en disent quelques jeunes Anglais de ma connaissance, et cela me suffit pour penser qu'elle n'est pas une compagne désirable pour Thérèse.

— Je suis bien de cet avis, admit Aramèle, et je me suis promis que cette Mrs Whittle ne remettra plus les pieds dans ma maison, de même que j'ai prévenu Thérèse d'éviter toute rencontre avec cette femme. Mais pour le moment le mal est fait, et nous ne pouvons qu'essayer de le guérir.

Durant quelques minutes le silence s'établit.

Aramèle se promenait lentement par la pièce et paraissait réfléchir.

Au bout d'un moment il leva les yeux sur une pendule et remarqua :

— Voyez, mes amis, il est sept heures et demie déjà...

— Je suis inquiet, murmura Léon.

— Et moi, j'ai comme un pressentiment de malheur, balbutia Etienne.

Aramèle était devenu très sombre.

— Mes enfants, reprit-il, votre inquiétude n'est pas moindre que la mienne, et je vous conseille de vous rendre chez le major Whittle et d'en ramener Thérèse. Vous invoquerez une raison quelconque. Je n'aime pas qu'on se montre impoli même avec nos ennemis, tant qu'ils n'ont pas, les premiers, manqué aux lois de la politesse; et je pense qu'il est toujours facile de faire ses affaires sans froisser les susceptibilités d'autrui.

Les deux jeunes gens quittèrent le logis du capitaine pour se rendre chez le major Whittle.

Un fort désappointement les attendait comme bien on le pense: un domestique leur apprit que les maîtres de la maison étaient partis pour aller à une soirée d'amis.

— Mademoiselle Thérèse les accompagnait, n'est-ce pas? demanda Léon.

— Mademoiselle Thérèse!... fit avec surprise le domestique; je ne la connais pas.

— N'est-il pas venu ici une jeune fille

avec Mrs Whittle? interrogea à son tour Etienne.

—Je n'ai pas vu cette jeune fille.

Etienne ne voulut pas insister, n'étant pas sûr que la femme du major eût amené Thérèse chez elle.

Et les deux jeunes gens s'en allèrent plus inquiets que jamais.

En apprenant l'insuccès de leur démarche, Aramèle bondit avec fureur.

—Ah! bien, gronda-t-il en esquissant un geste farouche, s'il faut que je mette la ville entière sens dessus dessous, je le ferai et je saurai bien, pardieu! ce qu'est devenue Thérèse.

Brusquement le capitaine boucla sa rapière, prit son feutre, ses gants, et marcha vers la porte. Avant de sortir il prononça d'une voix menaçante:

—Quand je devrais aller sommer le gouverneur de retrouver Thérèse, j'irai!

Il partit, l'air résolu, terrible.

IX

Qu'était devenue Thérèse?

Ce n'était pas un hasard, comme on s'en doute bien, qui avait mis Thérèse sur le chemin de Mrs Whittle quelques jours auparavant, mais bien un complot tramé entre elle et son mari pour jeter la jeune Canadienne dans les bras du lieutenant Hampton. Le jour convenu pour l'exécution de ce complot, Mrs Whittle avait emmené Thérèse à sa demeure où était peu après survenu le major avec Hampton. Tout cela était paru si naturel à Thérèse qu'elle n'avait eu aucune défiance à l'égard de ses hôtes, et moins encore envers Mrs Whittle qui sut déployer les plus hypocrites démonstrations d'amitié et jouer une vilaine comédie pour garder l'orpheline à dîner. Et Thérèse, trop naïve, n'avait pu deviner le jeu sournois de Mrs Whittle, et elle n'avait pas été capable de résister aux supplications de la femme du major, à qui elle se croyait très redevable à cause des bontés que cette femme avait eues pour une simple petite étrangère. Thérèse, malgré elle, avait dû se plier aux circonstances. Puis elle se tranquillisa un peu lorsqu'on promit qu'on enverrait une note au capitaine. La jeune fille se soumit donc, mais non sans inquiétude et regrets. Elle se promettait bien déjà, et une fois qu'elle aurait repris sa liberté, que Mrs Whittle ne la reprendrait pas.

Mais n'était-il pas trop tard pour prendre cette résolution? Certes, mais la pauvre enfant ne voyait encore aucun danger la menacer.

Elle ne pouvait s'imaginer que le billet écrit par Mrs Whittle et destiné au capitaine n'avait été qu'une supercherie pour la tromper; en effet, ce billet, griffonné à la hâte, contenait des instructions mystérieuses à une soubrette très dévouée à la jeune femme. C'était la petite comédie que n'avait pu soupçonner Thérèse.

Après avoir écrit le billet et l'avoir remis à la soubrette, Mrs Whittle avait reconduit l'orpheline au salon où on allait prendre l'appétitif.

En voyant sa femme et Thérèse revenir, Whittle s'écria:

—Ma chère Katie, peux-tu deviner ce que vient de me proposer le lieutenant?

—Est-ce au moins quelque chose d'amusant? interrogea avec une feinte ignorance Mrs Whittle.

—Juge toi-même: il nous invite à aller dîner au "King's Inn".

—Vraiment? fit Mrs Whittle, ravie.

—C'est comme j'ai le plaisir de vous en faire personnellement l'invitation, dit Hampton en lançant un regard ardent vers Thérèse.

—Mais certainement, répliqua avec un large sourire la jeune femme, c'est beaucoup plus amusant au "King's Inn" que ce ne le sera ici. Que dites-vous de cette invitation, mademoiselle Thérèse?

—Madame, répondit Thérèse d'une voix tremblante, j'aimerais mieux m'en aller.

—Pauvre enfant! minauda Mrs Whittle, on croirait que vous avez peur de vous perdre en notre compagnie!

—Le King's Inn est un endroit très élégant, mademoiselle, assura Hampton avec un sourire aimable.

—Vous vous y amusez grassement, déclara le major avec conviction. Aujourd'hui, ajouta-t-il avec l'accent d'un papa très intéressé au sort futur de sa fille, une jeune personne ne peut faire son entrée dans le monde sans avoir passé par le King's Inn. Vous y coudoiez un bon nombre de "very select young ladies". Il y a là le rendez-vous de la plus belle jeunesse masculine. Bref, je peux vous assurer que vous ne le regretterez pas.

—Oh! fit Mrs Whittle en embrassant Thérèse qui avait envie de pleurer, je suis

bien certaine qu'elle ne refusera pas de nous accompagner. C'est donc entendu, cher ami, ajouta-t-elle avec un coup d'œil expressif à son mari, je vais donner l'ordre d'atteler.

Thérèse se sentait prise comme en des serres qui la réduisaient à l'impuissance, et une fois encore elle se soumit. Elle ne ressentait encore aucune peur, mais elle se demandait avec inquiétude ce qu'allaient penser de son absence prolongée Etienne et Aramèle.

Ce King's Inn qu'on lui vantait ne l'attirait pas. Et les amusements et la belle société dont on lui avait parlé ne la tentaient pas le moins du monde. Elle n'avait aucune idée de ce qu'était la société mondaine, et ne ressentait nul désir ni besoin de la connaître. Elle trouvait tout son bonheur entre la tendresse de son frère, la bienveillance d'Aramèle et les respectueuses attentions, pour ne pas dire l'amour ardent de Léon DesSerres. Hors de cette atmosphère la jeune fille se trouvait désorientée, égarée, et elle ne pouvait que souffrir.

Elle était donc très mal à l'aise chez les Whittle. Mais qu'aurait-elle pensé si elle avait connu, ne fut-ce que par ouï-dire, ce qu'était le King's Inn où on allait l'emmener? C'était bien, comme l'avait déclaré le major, le rendez-vous de "young ladies", mais non des plus honorables, et les jeunes Anglais y recherchaient les aventures galantes. A cette société se mêlaient des femmes mariées peu soucieuses de leur réputation, telle Mrs Whittle. On y rencontrait encore beaucoup de maris qui venaient chercher des distractions que ne leur donnait pas le foyer conjugal. Mais, une chose sûre, la bonne, la vraie et honnête société anglaise n'y mettait jamais les pieds, elle connaissait trop de réputation le King's Inn.

Cette hôtellerie était située au delà du Faubourg Saint-Roch, et sur la rive gauche de la rivière Saint-Charles, à quelques pas de la route de Charlesbourg. Elle comprenait trois pavillons, formant triangle, réunis par deux ailes à un unique étage. Le milieu faisait cour, et en traversant cette cour on aboutissait à l'entrée principale dans le pavillon du centre. Le pavillon de droite contenait le logement exclusif de la tenancière, une Mrs Loredane, et de sa fille, Miss Lottie. L'aile unissant ce pavillon à celui du centre servait de cuisine et de

logement aux serviteurs. Le pavillon central, beaucoup plus spacieux que les deux autres, comprenait une grande salle commune, un vaste réfectoire et quelques salons. L'aile suivante renfermait des appartements pour les voyageurs. Enfin le pavillon de gauche avait été converti en une salle de danse. Un mur de pierre haut de six à sept pieds entourait l'hôtellerie. Cette construction, faite de grosses pierres grises et rugueuses, avec ses fenêtres étroites, basses et grillagées, offrait un aspect massif et lourd de prison. Cette propriété, jusque vers 1755, avait servi de maison de retraite aux Pères Récollets qui l'avaient bâtie. En 1759 on s'en servit comme poste de ravitaillement de l'armée du général marquis de Montcalm. Plus tard, durant l'hiver de 1775, elle allait servir de quartiers à l'état-major du Colonel Arnold qui, avant de reprendre le chemin de la Nouvelle-Angleterre, la ferait raser.

Après la reddition de Québec, en 1759, cette propriété avait été acquise par la veuve d'un capitaine, Hugh Loredane, de l'armée anglaise, tué, en même temps que Wolfe, sous les murs de la cité. Mrs Loredane, sa veuve, afin de pourvoir à sa subsistance et à celle de sa fille unique, Miss Lottie, avait converti la maison en auberge qu'elle avait décorée du nom pompeux de "King's Inn". Mrs Loredane était une femme d'une cinquantaine d'années, à l'allure jeune encore et aimant fort les plaisirs. Elle avait été belle dans sa jeunesse, mais à présent l'embonpoint et la graisse lui avaient enlevé la grâce et l'élégance. Son visage couperosé ne possédait plus la physionomie charmante de la jeune fille, et son nez rouge laissait penser qu'elle faisait un usage immodéré des vins. Et, chose curieuse, femme aux moeurs très douteuses, Mrs Loredane évitait avec un soin jaloux que sa fille ne se mêlât à la clientèle louche qui fréquentait son auberge. La jeune fille n'avait pour toute compagnie qu'une institutrice écossaise, et pour tout plaisir que la promenade dans la campagne voisine en compagnie de l'institutrice. Deux ou trois fois seulement sa mère l'avait admise dans les réunions intimes.

Mrs Loredane ne recevait pas son monde comme une simple tenancière, mais comme une maîtresse de maison. Et tout, clientèle, mobilier, serviteurs, y était si hétéroclite que cette auberge aurait pu être appelée à juste titre "The Curiosity Inn",

et nul doute qu'un Dickens y aurait trouvé mille sujets humoristiques qui eussent fait les délices du siècle présent et des siècles futurs.

Mrs Loredane n'était pas seulement hôtelière, elle s'était faite agent matrimonial. Dès qu'un jeune homme avait eu l'heur de lui plaire, elle se faisait fort de lui trouver femme à son goût et à sa main. Aussi voulait-elle à tout reste marier le lieutenant Hampton qui était un fidèle de sa maison.

Elle lui avait donc déclaré, un jour :

—Si vous daigniez me confier votre cas, je vous choiserais une femme qui vous irait comme un gant.

Hampton s'était mis à rire pour demander aussitôt sur un ton gouguenard :

—Ne serait-ce pas Miss Lottie que vous désirez m'offrir ?

—Ce serait peut-être la femme qu'il vous faut, sourit Mrs Loredane; malheureusement je la trouve trop jeune encore pour s'embarquer dans une si mystérieuse aventure.

—Mais n'a-t-elle pas seize ans ?

—Oui, elle en aura bientôt dix-sept; voilà justement pourquoi elle ne se mariera pas maintenant.

—Vous trouvez donc qu'à seize ans une jeune fille n'est pas mûre pour le mariage ?

—Parfaitement.

—En ce cas, madame, vous me condamnez au célibat: je n'ai jamais désiré que du seize ans, et, bien à propos ou plutôt mal à propos, j'avais jeté mon dévolu sur miss Lottie!

Mrs Loredane demeura sérieuse et ne répliqua pas, parce que le lieutenant riait, et Mrs Loredane n'aimait pas qu'on plaisantât sur le compte de sa fille. Pourtant, en dépit de son air de plaisanter, Hampton était peut-être sincère. Car il avait pu, une fois ou deux, entrevoir la fille de Mrs Loredane, et il l'avait trouvée fort jolie. Mais il venait de comprendre que la mère avait pour sa fille des prétentions qu'il ne pouvait satisfaire. Il en ressentit de suite du dépit. Mais Mrs Loredane, pour se ménager l'estime et la clientèle du jeune lieutenant et aussi pour lui ôter tout désir de sa fille, décida de lui trouver un numéro seize, numéro qu'il semblait tant convoiter.

Mais quel serait ce numéro? Où le dénicherait-elle? Peu importe! Mrs Loredane compterait sur un hasard.

Trois mois s'étaient écoulés, et le bienheureux hasard espéré par la tenancière du

"King's Inn" se présenta à l'improviste, lorsque Mrs Whittle présenta à Mrs Loredane Thérèse Lebrand.

—Ho! sweet Theresa! s'écria Mrs Loredane en embrassant la jeune fille sur les deux joues.

Thérèse faillit se trouver mal à ce contact et à la vue de cette maritorne peinturée, fardée, frisée, excessivement décolletée, et toute couverte de bijoux et de pierres précieuses. Les parfums violents qui se dégageaient de Mrs Loredane montèrent à la tête de Thérèse, tant et si bien qu'elle redouta que ces parfums ne fussent empoisonnés.

Malgré son dégoût et sa confusion elle parvint à faire assez bonne contenance, et docilement elle se laissa conduire au réfectoire, situé dans le fond du pavillon central. Le réfectoire avait douze tables, et au moment où Thérèse y était introduite en compagnie de Mrs Whittle, du major et du lieutenant Hampton, dix de ces tables étaient occupées chacune par six convives, hommes et femmes. La onzième table n'avait qu'un convive, la douzième était vacante. C'est à cette table que Mrs Loredane plaça les Whittle et l'orpheline.

Lorsque ces nouveaux personnages pénétrèrent dans le réfectoire un grand brouhaha régnait: les convives mangeaient, buvaient, parlaient très fort et riaient à gorge haute. La première chose qui frappa, et presque d'horreur, les yeux de Thérèse, ce furent des jeunes femmes et des jeunes filles qui, déjà demi-ivres, levaient encore des coupes pleines de liqueur. Et ces femmes et ces jeunes filles étaient si légèrement vêtues que la pudeur de l'orpheline s'en offusqua.

Elle voulut se retirer avant même d'avoir pris le siège que venait de lui indiquer Mrs Loredane; mais Mrs Whittle la poussa presque rudement, tandis que Mrs Loredane, en souriant, disait :

—Dear Theresa, je vous assure que vous serez satisfaite du service.

En même temps elle aidait la jeune fille à s'asseoir, ou mieux, sans le faire voir, elle la contraignait doucement. Hampton prit place à côté d'elle, et le major et sa femme s'assirent vis-à-vis.

Thérèse se trouvait à faire face au major Whittle d'abord, puis au convive solitaire de la table voisine. Or, ce convive,—un jeune homme,—parut intéresser de suite la jeune fille, parce que son attitude digne et

réservée le faisait paraître tout à fait étranger à toute la bande crieurde qui s'agitait et hurlait dans la salle. Il levait rarement les yeux de son assiette, mais s'il les levait à présent, et même assez souvent, c'était pour regarder Thérèse. Grand, d'un physique agréable, l'air intelligent, l'inconnu présentait un extérieur de grande distinction, bien qu'il fût vêtu d'un habit commun fait de gros velours anglais et qu'il ne portât aucun ornement. Thérèse remarqua ses yeux qui lui parurent d'un beau bleu foncé et remplis d'une expression d'honnêteté et d'énergie. Elle remarqua aussi ses mains fines et blanches, et elle supposa que ce jeune homme devait appartenir à une bonne classe de la société.

Cet étranger avait, du reste, excité la curiosité de tout le monde bien avant que Thérèse n'arrivât. On avait posé à Mrs Loredane mille questions au sujet de ce jeune homme à qui maintes jeunes filles et jeunes femmes décochaient des regards ardents. Mrs Loredane avait répondu :

—C'est un voyageur qui m'est arrivé au crépuscule et qui m'a demandé asile pour la nuit. Il me paraissait très fatigué, et sa monture, je pense, avait dû fournir une très longue traite.

—D'où vient-il? avait-on encore demandé.

—Je ne sais pas. Il n'a pas daigné répondre aux questions que je lui ai posées.

—Une chose dont on ne peut douter, émit une jeune fille égrillarde, il est anglais.

—Voilà justement ce qui n'est pas sûr, répliqua Mrs Loredane. L'accent de ce jeune homme m'a paru pencher vers l'écos-sais.

—Bah! s'écria avec sarcasme un officier, il ne faut pas baser ses jugements sur l'accent. Ne savez-vous pas qu'une certaine société anglaise essaye depuis un temps de se donner certain air écossais, comme au bon temps où régnait sur l'Angleterre la maison royale d'Écosse. C'est la manie qui revient... une manie pour se distinguer des autres!

Et l'officier, à demi-ivre, se mit à rire aux éclats.

—Parfait! s'écria une jeune femme en frappant son assiette de sa coupe de cristal. C'est la folle manie des Écossais également d'essayer de se faire voir plus anglais que les Anglais. Un jour, on aura la manie de se donner l'accent canadien!

A son tour elle éclata de rire, et un im-

mense rire général domina les bruits d'une musique discordante de violons, de flûtes et de cornemuses partant d'un des angles de la salle, où se dressait un paravent qui déroba la vue des musiciens.

Lorsque le rire diminua une jeune fille se leva, le verre en main, et clama à tue-tête :

—Allons! moi, j'aime les Écossais et je bois à la santé de ce voyageur qui, je parierais, est tout ému de cette musique de cornemuses!

Pour la première fois le convive inconnu tourna la tête, qu'il inclina, en souriant à la jeune fille. Puis il parut aussitôt s'absorber dans ses propres pensées.

Seule l'apparition de Thérèse avait semblé le faire sortir tout à fait de sa solitude: souvent à présent il jetait à la jeune fille un rapide regard. Et ce regard que Thérèse avait saisi à deux ou trois reprises lui avait paru sympathique.

De ce moment elle se trouva moins seule.

Mrs Loredane, qui était venu recevoir ses nouveaux hôtes, était retournée prendre place à une table, au centre, où elle présidait ce festin joyeux. Une dizaine de serviteurs allaient et venaient rapidement, et Thérèse remarqua qu'ils transportaient plus de liqueurs que de mets.

Le major Whittle avait servi les apprêts, Thérèse refusa de boire quoi que ce fût.

On lui apporta quelques mets qui semblaient fort succulents, mais elle ne parvint pas à manger. Elle était si désespérée, si inquiète, qu'elle en demeurait rigide. Le major, Mrs Whittle et Hampton lui-même essayèrent vainement de la rassurer, ce fut impossible.

Lorsque Mrs Whittle lui offrait quelque chose, Thérèse disait seulement :

—Madame, je voudrais m'en aller!

Mrs Whittle, à la fin, s'impatientait.

Si Thérèse n'eût été retenue par la crainte ou la gêne, elle eût demandé la protection de ce jeune homme qu'elle devinait, comme elle, étranger en ce lieu. Toutefois elle ne cessa pas de regarder souvent l'inconnu qui, maintenant, ne levait plus les yeux et semblait s'être de nouveau absorbé dans ses pensées.

Thérèse se sentit en peine, et il lui sembla qu'elle était plus seule que jamais. Puis elle dut à contre-cœur faire un peu cas des attentions multipliées de Hampton. Mais elle souffrait, la pauvre enfant, elle

souffrait atrocement. En elle-même elle appelait à son secours le capitaine Aramèle! Quelle joie, quel triomphe elle eût éprouvé si tout à coup elle avait vu apparaître le capitaine! La courte vision qu'elle eut des siens la détacha encore une fois des êtres et des choses qui l'entouraient. Le major, qui l'observait à la dérobee, remarqua à l'oreille de Mrs Whittle:

—Je pense bien que la petite ne sera pas facile à dompter!

—Elle est tenace, sourit Mrs Whittle, mais je crois que Mrs Loredane, une fois que tout ce monde sera parti pour la salle de danse, trouvera bien le moyen de la dégourdir. Je lui ai déjà soufflé un mot à l'oreille à ce sujet.

Or, comme si la tenancière eût deviné ces paroles, elle quitta la table où elle avait présidé cette réfection gargantuaesque pour venir se mêler à la conversation des Whittle et du lieutenant Hampton. C'était au moment où plusieurs convives quittaient le réfectoire pour se rendre à la salle de danse.

Mrs Loredane, qui connaissait assez de français pour se faire comprendre, baragouina quelques paroles aimables à Thérèse, puis, se penchant vers Hampton avec un sourire ambigu, elle lui murmura:

—Lieutenant, je ne m'étonnerais pas de vous trouver ce soir même le gant qu'il vous faut!

—Et la pointure aussi? demanda Hampton avec un sourire ignoble.

—Parfaitement. Je m'y connais...

D'un coup d'oeil elle indiqua Thérèse qui, distraite, laissait errer ses regards sur les choses de la table.

—Malheureusement, chère madame, répliqua Hampton, vous arrivez trop tard!

—Quoi! s'écria avec surprise la grosse tenancière, serait-ce déjà accompli?

—Eh oui! Et l'honneur ne peut vous en revenir!

—Bah! fit Mrs Loredane en clignant un oeil malin, vous ne me direz pas que c'est Mrs Whittle qui a réussi cette affaire pour vous.

—C'est pourtant tout comme si je vous le disais? se mit à rire Hampton.

—Je doute fort, mon cher ami, car votre conquête ne m'a pas bien l'air assurée.

—Comment pouvez-vous douter? demanda Hampton avec surprise.

—Parce que je m'y connais, je vous l'ai dit. Et je vous dirai encore que vous ne pouvez faire cette conquête, dans les cir-

constances que je découvre, sans le secours ou tout au moins le concours habile d'une femme d'expérience.

—Et vous avez cette expérience? interrogea Hampton.

—J'ose m'en vanter, essayez-moi!

—C'est bien, consentit Hampton, voyons ce que vous pouvez faire.

—Mon cher, reprit à voix basse Mrs Loredane, avant que la dixième heure n'ait sonné, cette fille sera à vous!

Hampton rougit vivement... il rougit de plaisir, d'une envie féroce de posséder cette fleur canadienne qu'il sentait frémir près de lui, cette fleur qui l'enivrait de son parfum très doux, cette fleur timide qu'il voulait non pas cueillir pieusement comme une chose fragile et précieuse, mais prendre violemment pour la briser dans un emportement de passion brutale.

Alors Mrs Loredane s'adressa à la jeune fille de sa voix onctueuse et grasse et avec un sourire fade:

—Dear Theresa, vous ne mangez donc plus?

La jeune fille n'avait presque pas touché aux mets que lui avait fait servir Mrs Whittle.

—Je n'ai pas faim, madame, répondit l'orpheline, et je voudrais bien m'en aller.

En même temps elle jetait un regard suppliant à Hampton, comme pour l'implorer de l'emmener hors de cet endroit odieux et de la reconduire chez elle. Car elle comptait toujours sur la promesse du lieutenant, qu'il irait la reconduire chez le capitaine Aramèle après le dîner.

Or, ce dîner tirait à sa fin.

Les convives, par groupes bruyants, gagnaient la salle de danse, et bientôt il ne restait que les serveurs qui s'empressaient de desservir, et les Whittle. Il restait encore l'inconnu de la table voisine, qui semblait prendre un temps considérable à faire son repas et qui, depuis un moment, examinait du coin de l'oeil l'orpheline.

Le major Whittle, en finissant son dessert, vidait des coupes de vin rouge, tandis que Mrs Whittle, qui avait surpris les regards de l'inconnu sur Thérèse, essayait par quelques mimiques discrètes et des sourires de nouer avec cet étranger d'allure distinguée une aventure galante. Mais l'inconnu ne paraissait pas voir les mimiques et les sourires et il évitait les regards de Mrs Whittle.

La jeune femme en ressentit un vif dépit

et elle voulut décharger sur l'orpheline son ressentiment.

—Petite, dit-elle rudement et haut pour être entendue de tout le monde, hâtez-vous de finir votre repas; vous nous retenez ici lorsque tout le monde s'empresse vers la salle de danse!

—Je n'ai plus faim, madame, et je demande qu'on me ramène chez moi!

—Oui, oui, tout à l'heure on vous reconduira. Tenez! buvez ce vin!

—Non, madame, merci, je ne bois pas de vin.

—Ah! petite niaise, gronda Mrs Whittle avec colère, vous devenez insupportable!

Puis, rageuse, elle s'écria en regardant Hampton:

—Hé! lieutenant, n'êtes-vous pas assez galant pour amuser cet enfant?

Elle se leva brusquement en faisant entendre un ricanement moqueur, prit le bras de son mari qu'elle secoua et ajouta sur un ton sec:

—Venez, Sam, cette petite folle nous fera manquer la première danse!

Thérèse rougit violemment, et à nouveau ses yeux croisèrent ceux de l'inconnu qui, lentement, buvait un verre de cidre.

Au moment où Mrs Whittle et son mari quittaient le réfectoire, Hampton demanda à l'orpheline qui se levait:

—Dansez-vous, mademoiselle?

—Non, répondit sèchement Thérèse, je veux maintenant m'en aller coûte que coûte.

Mrs Loredane intervint doucereusement:

—Peut-être, minauda-t-elle, que mademoiselle aimerait mieux se voir seule un moment pour se reposer? Je vais vous conduire dans un petit salon, dear Theresa, venez!

—Madame, je veux m'en aller, prononça la jeune fille sur un ton résolu.

—Oui, oui, chère enfant, sourit Mrs Loredane, le lieutenant vous conduira chez vous tout à l'heure, quand j'aurai fait atteler à mon cabriolet que je lui prêterai.

—Bien sûr, madame? demanda Thérèse avec doute.

—Je vous le jure, venez.

La tenancière fit un signe d'intelligence à Hampton qui s'en alla vers la salle de danse, et elle entraîna l'orpheline dans une petite pièce voisine de la grande salle commune.

Toutes ces petites scènes n'avaient pas échappé à l'inconnu. Quand il vit tout le

monde parti, il quitta sa table, se dirigea vers la salle commune qui était tout à fait déserte et s'assit tranquillement devant le feu d'une haute cheminée.

X

La pièce où avait été conduite Thérèse était un petit salon meublé dans l'art français et décoré de tapisseries persanes. Mrs Loredane fit apporter des vins doux par une servante, mais l'orpheline s'obstina à n'en pas boire, pour la bonne raison qu'elle se rappelait trop encore l'effet dangereux que le vin avait produit sur son cerveau chez Mrs Whittle. Alors Mrs Loredane essaya, par tous les moyens et avec toute l'expérience qu'elle pensait avoir, de persuader la jeune fille qu'elle devait se mêler au monde en lequel on l'emmenait s'amuser. Thérèse demeurait froide et ne cessait de répéter:

—Madame faites-moi conduire chez moi!

Mrs Loredane s'impatienta. Puis elle eut l'idée de confier l'éducation de la jeune fille à l'une de ses servantes, une certaine Maggy, irlandaise d'origine, fille délurée, hardie, et sur le chemin de l'égout. Et peut-être allait-elle avoir recours aux suggestions de cette fille, lorsque Hampton entra.

Le lieutenant avait à ses lèvres un sourire mauvais, ses yeux étaient pleins d'éclairs malsains, et ses jambes n'avaient pas l'air très solides. Mrs Loredane comprit que le jeune homme, pour se donner du nerf et du coeur, avait bu.

Mais Thérèse ne vit rien de tout cela, la vue d'Hampton lui rappela la promesse qu'il avait faite, et elle s'avança vers le jeune homme, disant d'une voix suppliante:

—Monsieur, allez-vous enfin me reconduire chez moi?

—Oui, mademoiselle, dans un instant. Nous n'avons plus qu'à attendre pour partir que Mrs Whittle nous rejoigne.

—Puisque c'est ainsi, dit Mrs Loredane, très dépitée de n'avoir pas réussi à séduire Thérèse, je vous laisse.

Et au moment où elle sortait elle lança un regard au lieutenant qui pouvait signifier:

“Tâchez de vous débrouiller tout seul, tant qu'à moi je dois avouer que j'y renonce!”

Une fois seul avec la jeune fille, pâle et

agitée, Hampton indiqua un divan et dit :
—Venez vous asseoir en attendant Mrs Whittle.

—M'avez-vous dit la vérité, monsieur? demanda la jeune fille sur un ton sceptique. Et en même temps ses yeux perçants se fixaient sur Hampton, qui vit ces yeux remplis d'une telle énergie qu'il frémit malgré lui.

—Certes, répondit-il, quel intérêt aurais-je à vous tromper? Tiens! ajouta-t-il, buvez de ce vin, cela vous aidera à patienter.

—Non, dit Thérèse résolument.

—Asseyez-vous!

—Non... je veux m'en aller, et je m'en irai toute seule s'il faut!

—Mais il faut attendre Mrs Whittle!

—Mrs Whittle est une ennemie, je ne crois plus en elle, elle m'a trompée!

Thérèse, à la fin, découvrait la vérité, et elle comprenait qu'elle avait été entraînée dans un piège mais sans pouvoir en trouver le motif. Car elle n'avait fait de mal à personne, et elle ne pouvait s'imaginer qu'on lui voulait du mal. Peu à peu elle perdait sa timidité et elle retrouvait toute l'énergie dont elle était douée. L'âme de la Canadienne se réveillait devant la lutte qu'elle entrevoyait. Puisqu'elle ne pouvait compter sur personne pour se défendre, elle était résolue à se défendre seule et par ses propres moyens.

Déjà elle avait marché vers la porte qui donnait sur la salle commune. Mais Hampton, de crainte de voir sa proie lui échapper, s'était placé devant elle et s'était appuyé du dos à la porte.

Thérèse lui dit avec un accent impérieux :

—Laissez-moi m'en aller, je me passerai de vous!

Hampton était ivre, et par conséquent peu maître de ses actes. La haine qu'il ressentait pour la race canadienne, et la passion des sens surexcités pouvaient le porter aux pires actions contre la jeune fille.

Il se mit à rire et dit :

—Et moi je ne veux pas me passer de toi, belle!

Thérèse, insultée par les paroles et le ton, leva sa petite main pour frapper l'impertinent au visage.

Hampton saisit cette petite main et la porta à ses lèvres en disant avec un rire moqueur :

—Je baise la main qui me châtie!

Thérèse poussa un cri, retira sa main

comme si elle eût été brûlée au contact d'une flamme ardente, et recula dans un coin du salon comme pour échapper à cet homme qu'elle trouvait maintenant odieux.

Hampton, riant de plus en plus, s'approcha de la jeune fille.

Elle lui dit sur un ton grave et menaçant :

—Monsieur, il vaut mieux pour vous de me laisser sortir, sinon vous paierez cher votre conduite à mon égard!

—Vraiment? ricana Hampton. Et qui me fera payer, vous?...

—Un homme, monsieur, répliqua Thérèse, un homme qui vous fouettera comme ou fouette un vil laquais!

—Le capitaine Aramèle, je gage? se mit à rire aux éclats le lieutenant.

—Justement.

Hampton cessa de rire, fronça les sourcils, prit un air menaçant et gronda en marchant sur Thérèse :

—Sotte fille! je tuerai ton capitaine Aramèle, et toi, je te ferai souffrir mille tourments pour m'avoir défié et outragé.

Et, bien que le lieutenant continuât de s'approcher de plus en plus en menaçant, Thérèse le regarda venir avec un regard toujours défiant.

À cet instant la porte du salon s'ouvrit doucement et l'inconnu qui avait remarqué Thérèse au réfectoire parut.

Hampton se retourna et fit un geste de surprise.

Thérèse sourit et dans ses yeux passa une prière ardente à l'inconnu.

Lui referma tranquillement la porte, sourit à la jeune fille et regardant le lieutenant, il dit sur un ton grave et bas :

—Je vois, monsieur, que vous êtes un officier de l'armée du roi, et vous n'avez pas honte de vous conduire ainsi?

Hampton, rudement souffleté par ces paroles d'un inconnu, poussa tout à coup un cri de rage et bondit sur le jeune étranger. Il se passa alors une scène si rapide que Thérèse n'en put saisir les détails. Le jeune inconnu se jeta sur Hampton, il le saisit par les épaules, le souleva, le renversa sur le parquet, puis le releva. Une seconde, il le tint d'une seule main, tandis que de l'autre il ouvrait la porte de la salle; puis, reprenant le lieutenant par les épaules, il le souleva une seconde fois et l'envoya rouler sur les dalles de la salle commune déserte à cet instant.

Le lieutenant poussa un rugissement de

haine et de fureur. Il se releva, tira son épée et se jeta contre l'inconnu.

Celui-ci saisit un fauteuil et le lança à la tête du lieutenant. Lui, voulut parer ce projectile nouveau genre de son épée, mais l'épée se brisa et le fauteuil, atteignant Hampton à la tête, le renversa de nouveau sur les dalles. Le lieutenant, cette fois, demeura inanimé.

L'inconnu se tourna alors vers la jeune fille et dit avec un sourire doux :

—Mademoiselle, je devine que vous avez été emmenée par contrainte dans ce bouge. Si vous voulez m'indiquer votre demeure, je vous y conduirai.

Il s'était exprimé dans un français correct, sauf un léger accent britannique.

Emue de douce joie et pleine de confiance en ce beau et brave jeune homme, la jeune fille lui dit l'endroit qu'elle habitait en la basse-ville.

—C'est bien, répliqua le jeune homme, je vais commander une voiture aux serviteurs de la maison.

Et Hampton n'était pas encore revenu à la connaissance, et personne encore, hormis quelques domestiques, n'avait eu vent de l'incident qui s'était passé, que le jeune étranger et Thérèse partaient pour la cité.

XI

Aramèle avait quitté sa maison en disant sur un ton décidé :

—Quand je devrais aller sommer le gouverneur de retrouver Thérèse...

Il partait, la tête pleine de colère, mais aussi le cœur rempli d'angoisse.

De même qu'avaient fait Léon et Etienne, le capitaine se rendit d'abord chez les Whittle. Il fut reçu par une fille de chambre qu'il interrogea adroitement. Puis s'étant aperçu que cette fille se contredisait dans ses réponses, et soupçonnant que Thérèse avait été amenée dans cette maison, Aramèle essaya de persuader la fille de lui dire la vérité. Comme celle-ci, pour obéir à des instructions de sa maîtresse, essayait de donner le change au capitaine, lui employa enfin les menaces.

—Il vaut mieux pour vous que vous me disiez de suite la vérité, sinon je vous conduis chez le gouverneur, et pour vous être rendue complice d'un rapt odieux, je vous fais jeter en prison.

La fille de chambre eut peur et elle confessa que Mrs Whittle et son mari

avaient conduit Thérèse au "King's Inn".

Ce nom fit frémir le capitaine. Il n'était jamais allé à cet endroit, mais il en avait entendu parler comme d'un lieu de débauche. Aussi se fit-il aussitôt indiquer le chemin à suivre, et il partit à pied.

La nuit était froide, le firmament tout étoilé, et la lune nouvelle allait bientôt se perdre à l'horizon de l'ouest. Quand il fut sorti de la ville, il traversa le faubourg tranquille, ne croisant que quelques rares piétons. Puis il traversa le pont de la rivière Saint-Charles et s'engagea d'un pas plus accéléré sur la grande route. La nuit n'était pas très noire, mais elle était encore trop sombre pour reconnaître les physiologies humaines. Aussi, quand Aramèle fut croisé par un cabriolet qui passait au trot et qui gagnait la cité, ne put-il voir les occupants de la voiture. Et puis, que lui importait ce cabriolet? Il allait chercher Thérèse au King's Inn!

Déjà il apercevait dans le lointain les lumières de l'auberge.

Le capitaine avait marché plus d'une demi-heure, lorsqu'il frappa à la porte d'entrée.

Un domestique vint ouvrir.

À cet instant la danse battait son plein.

—Mon ami, dit Aramèle au serviteur, je désire parler à mademoiselle Thérèse Lebrand.

Le domestique, qui ne connaissait pas le nom de Thérèse, parut s'étonner fort.

—Connais pas, fit-il en hochant la tête.

—Où est ton maître? demanda Aramèle d'une voix rude cette fois.

Le ton de cet étranger sembla agacer le domestique. Il répliqua d'un ton non moins rude que celui d'Aramèle :

—Dites-moi exactement ce que vous voulez, sans me commander de la sorte!

Mais Aramèle fut bien autrement piqué par le ton du domestique que ne l'avait été ce dernier de l'accent du capitaine français. Il reprit sur un ton autoritaire et menaçant :

—J'ai dit que je veux parler à ton maître!

Comme le valet voulait faire mine de repousser la porte sur lui, le capitaine lui saisit une oreille qu'il pinça fortement.

Le serviteur fit entendre un grognement de douleur.

Aramèle tordit l'oreille et commanda :

—Conduis-moi. . . marche!

Le domestique poussa un cri déchirant.

A ce cri, des serviteurs accoururent de la cuisine. En voyant leur compagnon qu'un étranger tirait après lui par une oreille toute tordue et sanguinolente, la meute entière poussa les hauts cris. La danse fut interrompue, et du pavillon sud accourut en la salle commune toute la bande des invités de Mrs Loredane. Parmi cette foule se trouvaient une vingtaine d'officiers de la garnison, et, entre autres, le major Whittle.

En reconnaissant le capitaine français le major sentit toute sa haine lui affluer au cœur. Comme il était déjà à demi ivre et, par conséquent, pas assez raisonnable pour être prudent, il cria aux autres officiers en mettant l'épée à la main :

—Messieurs, voici l'ennemi, sus!

Un hurlement retentit dans la salle :

—Sus! sus!

Vingt épées au moins jetèrent leurs éclats fauves à la lueur des lampes.

Mrs Whittle voulut retenir son mari. Lui, la repoussa durement et fonça sur le capitaine en même temps que les autres officiers. Les vingt épées ennemies s'arrêtèrent et s'immobilisèrent dans un grand choc d'acier: elles avaient rencontré la rapière d'Aramèle.

—A la bonne heure! dit le capitaine en souriant d'aise.

Car il aimait toujours la bataille, ce brave Aramèle, il l'aimait sans la provoquer, et du moment qu'il se sentait dans son droit, du moment qu'il n'aurait pas à se reprocher une traîtresse offensive, il se sentait plus fort que vingt hommes, il eût résisté à cent hommes, et sa défensive était aussi mortelle à ses adversaires que la plus foudroyante offensive.

Or Aramèle, dès sa première parade à l'attaque soudaine des officiers, avait déjà fait une victime: la pointe de sa rapière avait troué la gorge d'un jeune lieutenant qui s'était trop tôt aventuré contre la terrible rapière.

Ce premier coup d'Aramèle sema la rage parmi le groupe des officiers, qui dégagèrent vivement leurs lames pour reculer et foncer de nouveau sur le capitaine. Les passes qui suivirent furent plutôt lentes et timides, et l'on eût pensé que les officiers, après avoir vu un des leurs tomber la gorge percée, voulaient à présent tâter de loin la rapière comme pour en découvrir le point faible.

Durant ces quelques passes l'épée d'A-

ramèle demeura sur la défensive, mais fière et solide.

Autour des combattants un brouhaha indescriptible naissait et grandissait.

Des femmes, éperdues, se jetaient contre les officiers, leurs maris ou leurs amants, et elles tentaient de les empêcher de se battre contre ce Français dont elles connaissaient la terrible réputation d'escrimeur. Et elles criaient en tirant leurs hommes par les basques de leurs habits, elles se lamentaient, elles pleuraient. Les officiers les repoussaient en jurant et en invoquant le prestige de la grande Angleterre et de son valeureux roi.

Très effarouchés, les serviteurs couraient çà et là, pour apaiser la terreur des femmes ou pour les conseiller de se retirer de la salle, afin qu'elles ne fussent pas exposées à être battues ou blessées, et en même temps ils appelaient à tue-tête :

—Mrs Loredane! Mrs Loredane!

Comme s'ils avaient cru que Mrs Loredane fût assez puissante pour arrêter le combat.

Mais Mrs Loredane n'était pas en vue et elle n'accourait pas aux appels, pour la bonne raison qu'elle venait justement de faire transporter le corps inanimé de Hampton dans une chambre reculée de son propre logement, et qu'elle n'entendit pas, probablement, le vacarme de la salle commune. Avec l'aide d'une servante elle s'efforçait de ramener à la vie le jeune officier.

Mêlés aux femmes troublées et affolées dans la salle, et non moins troublés et apeurés que celles-ci, se trouvaient des bourgeois sans armes et des jeunes gens de l'administration. Ces bourgeois et jeunes gens se tenaient, craintifs et curieux, derrière les officiers ou se dissimulaient dans la masse des serviteurs et des femmes, tout prêts à prendre la fuite au premier danger pour leur propre peau. Naturellement tous ces gens souhaitaient la mort rapide du Français, et si, en dépit de leur effroi, ils demeureraient là près des épées menaçantes, c'était pour mieux se réjouir et plus tôt de la mort de ce damné capitaine, c'était pour se jeter sur son corps et le piétiner, c'était pour abreuver un cadavre d'outrages, c'était pour cracher tout leur mépris sur ce Français qu'ils redoutaient par-dessus tout.

Mais il y avait là aussi des jeunes filles qui, très surexcitées par l'influence des vins qu'elles avaient largement absorbés, applaudissaient au spectacle et juraient contre ceux et celles qui essayaient d'empêcher le

cours et le dénouement. Elles aidèrent les officiers à repousser ces femmes qui tentaient d'arrêter la bataille, et elles les encourageaient en criant à grande voix :

—For England's glory!

Et cette clameur avait son effet : elle produisit comme un choc électrique sur les officiers qui fondirent avec furie sur le capitaine en hurlant à leur tour :

—For England's glory!

Alors, la voix claironnante d'Aramèle tonna ces paroles fières :

—Pour la France!

Et alors aussi, Aramèle fit jouer sa longue rapière, alors il abandonna la parade et la défensive pour attaquer, alors il fondit à son tour sur la masse des officiers... Et ceux-ci, au choc, devant ce tigre rugissant reculèrent, ils s'écartèrent prudemment et hâtivement devant la foudroyante rapière qui sifflait et coupait l'espace comme un éclair.

—Pour la France! cria Aramèle.

A l'instant un officier tomba baigné dans son sang.

Un immense cri d'épouvante s'éleva dans la salle.

La rapière rugit, fendit l'espace, piqua, frappa mortellement.

—Pour la France! claironna encore la voix d'Aramèle.

En même temps un officier s'écroulait, percé de part en part.

Le commencement de confusion qui s'était dessiné l'instant d'avant parut se changer en désordre.

Les spectateurs—bourgeois, jeunes hommes, femmes et jeunes filles—se hâtèrent vers les portes par où les domestiques avaient déjà pris la fuite. Et de toutes parts retentissaient des cris, des lamentations, des gémissements, des chocs d'acier, des rugissements de fauves, des plaintes d'agonisants; et les murs, les parquets de l'hôtellerie tremblaient comme secoués par un séisme soudain. Et au-dessus de cette tempête de cris, de ce vacarme quasi infernal volait la voix de tonnerre d'Aramèle :

—Pour la France!

Des épées s'envolaient dans l'espace, d'autres se brisaient entre les mains qui les brandissaient, et des hommes s'écrasaient sur les dalles où des cadavres déjà gisaient, des mares de sang se dessinaient en rouge sombre çà et là, et dans ces mares les pieds glissaient, dans ce sang des blessés se tor-

daient en d'inouïes souffrances, juraient et blasphémaient.

—Pour la France! hurlait toujours Aramèle.

A son tour, le major Whittle tomba, frappé à l'abdomen. Vingt fois il avait essayé d'atteindre le capitaine, vingt fois son épée avait été rudement écartée.

Or, devant la rapière d'Aramèle il ne restait plus que sept ou huit épées.

—Pour la France! rugit-il encore une fois.

Et il manoeuvra si rapidement sa rapière qu'elle sembla vouloir balayer ce qui restait devant elle...

Mais, chose étonnante, et comme si un magicien eût joué de sa baguette, des portes s'ouvrirent brusquement pour se refermer à la seconde même avec des chocs violents, et, tout à coup, Aramèle se vit seul dans la grande salle : ses derniers adversaires avaient suivi dans la fuite les spectateurs épouvantés. Il ne restait que des blessés et des cadavres. Et derrière les portes, verrouillées à la hâte, Aramèle entendait un effrayant bousculement de meubles qui lui fit comprendre qu'on se barricadait.

Il sourit et essuya la lame de sa rapière.

Soudain, juste au-dessus de sa tête une voix se fit entendre.

Aramèle leva les yeux et découvrit dans le plafond un étroit carreau par lequel se posait la face horrible d'une femme : c'était Mrs Loredane.

—Êtes-vous l'antéchrist ou bien le diable? demanda la tenancière.

Aramèle sourit placidement et répondit :

—Peut-être bien l'un et l'autre, selon que vous le voudrez, madame. Mais une chose certaine et réelle, c'est que je suis le capitaine Aramèle et que je suis venu ici chercher une jeune fille qu'on a amenée de force.

—Ho! s'écria Mrs Loredane, ne serait-ce pas Miss Theresa que cette jeune fille que vous venez chercher?

—Thérèse Lebrand, oui, madame. Et puisque vous la connaissez, je compte bien que vous serez assez aimable de m'apprendre ce qu'elle est devenue. Et je dois vous déclarer de suite, chère madame, que si vous cherchez à me tromper j'aurai bien le regret de défaire pièce par pièce votre maudit château, et d'assommer du pommeau de ma digne rapière tout ce qui y reste de vivants!

—Ho! par pitié, monsieur le capitaine, larmoya Mrs Loredane qui de renom con-

naissait Aramèle, n'en faites rien je vous supplie, car je vous affirme par tous les saints du Paradis que Miss Theresa n'est plus dans mon auberge, qu'elle est partie depuis longtemps...

—Elle est partie? dites-vous?

—Hélas! un inconnu a failli tuer le lieutenant Hampton qui s'apprêtait à aller reconduire cette douce Theresa chez-vous, et cet inconnu a emmené la pauvre enfant avec lui.

—Un inconnu! souffla difficilement Aramèle qu'une nouvelle angoisse mordait soudain.

—C'est bien tel que j'ai l'honneur de vous le dire!

—Et il est parti pour la cité, dites-vous?

—Pour la cité?... je le pense. Il est parti en cabriolet, monsieur le capitaine!

—En cabriolet!... grogna indistinctement Aramèle.

Dans une rapide vision, il perçut ce cabriolet qu'il avait croisé sur la route en venant au King's Inn. Aramèle n'en voulut pas demander davantage, il remit sa rapière au fourreau et se rua vers la porte de sortie. L'instant d'après il était dehors et courait sur la route, vers la ville, et après le cabriolet qu'il pensait pouvoir rattraper, tant lui avait paru court le temps qui s'était écoulé depuis qu'il avait fait la rencontre de cette voiture!

XII

C'était bien le cabriolet qui emportait Thérèse et que conduisait le jeune étranger, celui que le capitaine avait rencontré. L'inconnu, après avoir pris si généreusement la défense de l'orpheline contre Hampton, avait ordonné aux domestiques de faire atteler son propre cheval au cabriolet de Mrs Loredane, et il avait aussitôt emmené la jeune fille hors de ce bouge. Et comme elle manifestait encore de l'inquiétude, le jeune homme lui dit:

—Soyez tranquille, mademoiselle, dans une demi-heure vous serez chez-vous et en toute sûreté:

Chemin faisant il s'était fait raconter par la jeune fille son aventure de la journée.

Il avait écouté sans mot dire et n'avait fait aucun commentaire; mais Thérèse à diverses reprises avait pu voir que son protecteur fronçait terriblement ses sourcils. Puis le silence s'était fait complètement entre elle et lui.

Au bout d'une demi-heure le cabriolet s'arrêtait devant le logis du capitaine. Le jeune inconnu aidait Thérèse à descendre, et elle le remerciait d'une voix tremblante de joie et de gratitude. Le jeune homme s'inclina courtoisement, remonta dans la voiture et reprit le chemin de l'auberge.

Quand Thérèse pénétra dans la salle d'armes, deux cris de joie et de surprise retentirent, et Etienne et Léon se précipitèrent à la rencontre de la jeune fille, puis ils l'entouraient et la pressaient de questions.

Dans sa joie de se retrouver presque miraculeusement au milieu des siens, l'orpheline ne put que pleurer sur le coup. Mais un peu plus tard elle réussit à dompter son émotion et fit la relation de son aventure.

Sombre, Etienne l'écoutait sans l'interrompre. Léon, plus fougueux, poussait souvent des grondements de colère et faisait répéter à la jeune fille un détail qui le frappait plus qu'un autre.

Quand elle eut terminé son récit, Léon s'écria:

—Oh! Thérèse, si j'avais pu deviner le lieu où vous étiez, je vous assure que j'aurais donné une bonne râclée à ce Hampton; tout de même, je la lui promets dès que l'occasion se présentera.

—Souvenez-vous, Léon, dit Thérèse avec une pensée d'ardente reconnaissance à l'étranger qui l'avait secourue, que le lieutenant a déjà reçu une bonne et sévère leçon de ce brave inconnu.

—Au fait, reprit Léon, vous ne nous avez pas dit le nom de ce vaillant défenseur.

—Il ne me l'a pas dit lui-même et je n'ai pas osé le lui demander. Je sais seulement que c'est un jeune homme aux manières très distinguées et qu'il est très brave.

—Une chose remarquable aussi, ajouta Léon, c'est que bien peu d'Anglais de cette ville auraient fait pour une Canadienne ce que ce jeune homme a accompli.

Etienne, qui n'avait pas encore parlé depuis que Thérèse avait achevé son récit, prit la parole.

—Quoiqu'il en soit, Thérèse, cet incident devra te servir de leçon, et à l'avenir tu éviteras de te laisser enjôler par les belles façons des étrangères. Les Anglais de ce pays sont nos pires ennemis: les uns ne nous cachent ni leur haine ni leur mépris, les autres, plus rusés, travaillent dans l'ombre à la mort de notre race; et ceux-ci, pour

atteindre plus aisément leur oeuvre de destruction, feignent d'être nos amis. Nous en avons un exemple terrible dans cette Mrs Whittle. Il importe donc de se défier sans cesse.

—Il faut se défier également, ajouta Léon, de tous les étrangers à notre nationalité que nous croisons tous les jours dans les rues de notre ville. Malgré les bonnes apparences des gens qu'on rencontre, on ne sait jamais à qui on a affaire. Souvent sous le vêtement d'un gentilhomme on découvre, mais trop tard, un bandit, sous la robe d'une nonne on peut découvrir une femme de déchets. Nous savons trop bien, depuis que les Anglais sont maîtres de notre pays, qu'il nous arrive des bandes d'étrangers qui ne sont pas précisément la crème des sociétés. Je sais bien, comme le dit souvent mon père, que sous l'ancien régime il ne manquait pas de crapules, mais comme c'étaient gens de notre langue et de notre nationalité il nous était plus facile de les reconnaître et de s'en garer. Depuis qu'existe le régime actuel, c'est bien pire: nous rencontrons une foule de brigands vêtus comme des gentilshommes, et aussi une grande quantité d'êtres mal venus; mais ceux-ci nous pouvons toujours les reconnaître à leur démarche tortueuse, aux regards obliques et sournois qu'ils nous décochent, aux visages anguleux qui révèlent la vice et les passions mauvaises. Tous ces gens sont, pour la plupart, des sans-patrie, transfuges sans loi, aventuriers sans scrupules qui viennent dans les pays nouveaux chercher l'existence facile, hommes sans foi qui viennent exploiter la crédulité et l'innocence de nos paysans. Anglais, Ecosais, Irlandais, Scandinaves, Allemands, Italiens, Juifs, Grecs... tout cela se mêle et se confond. Il y a de bons sujets, certes on ne peut le nier, mais que de vilains, et ce sont précisément ces derniers qui se sont emparés du commerce... et quel commerce! Ils importent à des prix médiocres des marchandises qui ne trouvent plus acheteurs en Europe, et ils essayent de nous les revendre à des prix énormes en nous assurant qu'elles sont des marchandises de choix et de la meilleure fabrique. Mon père en sait quelque chose depuis qu'il étudie le commerce, avant de s'y livrer lui-même. Et il a appris que, depuis l'arrivée au pays de ces individus, les petits commerçants français ont été obligés de fermer leurs portes à cause d'une compétition malhonnête et

d'une propagande malicieuse entreprise pour décourager le commerce canadien. Beaucoup de nos commerçants ont donc été forcés d'abandonner leurs affaires à leurs concurrents pour ne pas aller à la banqueroute. Aujourd'hui, ces fonds de commerce achetés à bas prix nous sont revendus à des prix excessifs et sous l'étiquette de marchandises neuves et directement importées du vieux monde.

—Je crois que Léon dit la vérité, interrompit Etienne en regardant sa soeur qui écoutait avec attention le jeune homme.

—Et j'ajoute, poursuivit Léon, que cette affluence d'exploiteurs a fait surgir dans notre bonne ville sans une multitude de bouges, tels que cabarets borgnes et tavernes mal famées. Voyez, il y en a partout! Ah! sous l'ancien régime, ne tenait pas auberge qui voulait. J'avoue bien que le système n'était pas parfait, mais quelle différence avec aujourd'hui. Il n'y a plus ni surveillance ni restrictions. Les estaminets fonctionnent la nuit comme le jour. La cité est parcourue sans cesse par des bandes de pochards qui circulent librement. Il n'est pas un endroit où un homme honorable puisse passer sans se froter à cette canaille. Une femme respectable n'est plus sûre d'aller à ses affaires, à tout moment elle est exposée aux insultes des vauriens. Ah! quel régime! quel régime! acheva Léon DesSerres avec un profond dégoût.

Etienne et Thérèse, qui savaient que toutes ces choses étaient vraies, demeurèrent silencieux. De même que leur hôte, et autant que lui, ils déploraient le régime nouveau qui dominait sur le pays.

La pendule venait de marquer dix heures.

Tout à coup la porte fut violemment ouverte du dehors et trois hommes firent irruption dans la salle, l'épée à la main, criant et hurlant en anglais:

—A mort ce maudit Français!

D'un bond Etienne et Léon s'étaient élancés vers une panoplie de laquelle ils avaient décroché chacun une rapière. De son côté Thérèse avait couru à la même panoplie pour y prendre un pistolet qu'elle arma vivement.

Les rapières s'étaient choquées aux épées des trois hommes qui étaient le lieutenant Hampton et deux de ses camarades de plaisir. Thérèse s'était postée derrière Etienne et Léon qui, avec calme et sang-froid, arrêtaient les épées des trois Anglais. Alors

ceux-ci, qui étaient ivres, se mirent à rire avec dédain.

—Dieu me damne! cria Hampton, je cherchais le papa Aramèle et ce sont ses enfants que je trouve devant moi! Eh bien! puisque papa est absent, nous donnerons une correction aux marmots!

Et, toujours riant, les trois jeunes Anglais attaquèrent vivement Etienne et Léon qui paraient avec une merveilleuse adresse. Mais tous deux n'étaient pas encore assez habiles à manier la rapière pour lutter avec avantage contre trois adversaires. Thérèse comprit le danger qui menaçait les deux jeunes Canadiens, et, pointant son pistolet sur Hampton, elle pressa rudement la détente. Une détonation éclata comme un coup de tonnerre.

Hampton poussa un cri de rage.

Ses amis firent un prodigieux bond en arrière, comme s'ils avaient cherché à se garer contre un second coup de pistolet, puis ils se mirent à considérer avec une stupeur profonde le lieutenant. Celui-ci, atteint en pleine poitrine, venait d'échapper son épée. Il chancelait et tendait les bras et les mains comme pour chercher un appui. Mais ses regards vacillants se posaient avec haine sur Thérèse qui, immobile comme une statue, froide et d'une attitude terrible, maintenait encore l'arme déchargée et fumante dans la direction du lieutenant. Lui, alors, grommela quelques paroles indistinctes, il battit des paupières, tituba terriblement et, tournant des yeux d'agonisant vers ses amis, cria:

—Tenez-moi! Tenez-moi!...

A la même seconde il s'abattit sur le parquet.

Ses camarades se tenaient près de la porte comme figés par l'épouvante. Etienne et Léon regardaient tour à tour Thérèse, comme statufiée, et Hampton sur le plancher. Pour Thérèse leurs regards exprimaient la plus grande admiration, pour Hampton c'était de la pitié. Le lieutenant se tordait en d'effroyables convulsions. On l'entendait gémir, pleurer, ricaner et jurer tour à tour. De ses lèvres tombait du sang qui coulait sur le plancher, et il baignait son visage livide dans ce sang. Sa respiration n'était plus faite que de hoquets. Une fois ses regards croisèrent ceux de Thérèse, il fut agité violemment, puis il se souleva sur un coude, et, par un effort inouï, il réussit à se mettre sur les genoux. Ces yeux alors lancèrent des lueurs de haine.

Il tendit ses poings vers l'orpheline, comme s'il eût voulu l'atteindre et la frapper, puis il oscilla... Il parut chercher autour de lui un objet pour s'y agripper et s'y retenir, en n'en trouvant pas il grogna et s'affaissa lourdement sur la face en jetant un rire sourd. Cette fois il demeura tout à fait inanimé.

Ses amis s'approchèrent de lui et le soulevèrent à demi; mais découvrant que ce n'était plus qu'un cadavre, ils le laissèrent retomber avec un geste de consternation et d'effroi.

XIII

Et cet effroi, chez les deux jeunes officiers, parut subitement se changer en terreur panique: ils s'élançèrent hors du logis d'Aramèle en poussant des cris inarticulés, en courant vers la haute-ville. Avant d'atteindre la Porte du Palais ils croisèrent un individu qui, courant lui aussi, les bouscula et les envoya rouler sur la chaussée. Les deux officiers, croyant avoir affaire à quelque butor de basse classe, se relevèrent en proférant mille jurons et, l'épée haute, se jetèrent aveuglement contre l'individu. Mais ils trouvent celui-ci également armé d'une épée, ou plutôt d'une longue rapière qui lança dans la nuit d'effrayants éclairs. En même temps ils purent reconnaître le capitaine Aramèle. Ils firent entendre un cri de suprême terreur, tournèrent les talons et prirent la fuite vers la haute-ville.

Aramèle, qui revenait du King's Inn et ignorant le drame qui venait de se jouer sous son toit, ne daigna pas poursuivre les deux officiers, tant il avait hâte de savoir si Thérèse était revenue saine et sauve.

Son étonnement fut prodigieux lorsqu'il se trouva devant Thérèse avec son pistolet à la main, et devant Etienne et Léon tous deux armés d'une rapière, et quand il aperçut, couché immobile dans une mare de sang, le lieutenant Hampton.

Il n'eut pas le temps de poser une question que Thérèse jetait son pistolet désarmé et courait se jeter dans ses bras. Le capitaine avait de suite deviné la scène qui s'était passée. Et tandis que, tout heureux, il pressait tendrement Thérèse sur sa poitrine, Etienne lui narrait le court drame et son dénouement.

—Enfin, dit le capitaine en regardant le cadavre de Hampton, celui-là n'a toujours pas volé ce qu'il a attrapé.

A son tour Thérèse fit le récit de son aventure.

Aramèle parut s'intéresser vivement à ce jeune étranger qui avait secouru l'orpheline si à propos. Il aurait voulu remercier ce généreux protecteur et le complimenter sur sa galanterie.

Oui, mais là il y avait un cadavre qu'on ne pouvait garder indéfiniment. Il y avait urgence à faire la déclaration aux autorités, afin qu'il fût tenu une enquête pour décharger nos amis de la responsabilité de cette mort. A cette époque, comme sous le régime français, on s'occupait peu de mort survenue au cours d'une bagarre; quand il y avait cadavre, on enterrait celui-ci et tout était dit. La justice ne s'occupait que du meurtre pur et simple, et encore fallait-il qu'il y eut demande auprès des autorités pour rechercher le criminel. Si la victime n'était qu'un pauvre hère, la justice, sous le régime britannique comme sous l'ancien régime, ne se donnait nulle peine pour rattraper le meurtrier. Mais si, au contraire, la victime était de bonne classe, les autorités alors lançaient de suite des agents en campagne.

Aramèle n'éprouva donc aucune crainte d'être accusé de meurtre, attendu qu'il y avait eu bagarre et attaque d'une part et légitime défense de l'autre.

Vu que Hampton n'avait à Québec aucun parent à qui on pût rendre le corps, Aramèle résolut de le livrer aux autorités militaires et, dans ce but, il décida de se rendre directement auprès du général Murray pour lui rapporter tous les détails de l'événement.

Mais au moment où il allait sortir une longue rumeur s'élevait à la haute-ville et cette rumeur peu à peu paraissait venir et descendre vers la basse-ville. Aramèle écouta cette rumeur comme pour en déterminer la cause. Il ne saisissait que des cris confus, cris qui, de loin, ressemblaient au rugissement d'une masse de peuple en fureur. Qu'était-ce?... Il le saurait bien, puisqu'il se rendait chez le gouverneur. Il sortit sur la ruelle-des-Cailloux et fit quelques pas sur la chaussée obscure. Il s'arrêta encore, parce qu'il croyait voir remuer dans l'ombre des silhouettes humaines. Et là-haut des clameurs grandissaient... maintenant on en pouvait entendre éclater vers la Porte du Palais. Quoi! est-ce que cela venait dans la direction de son logis?...

Puis des coups de feu retentirent dans

la basse-ville, les clameurs redoublèrent, et ces clameurs étaient plus rapprochées de minute en minute. Les fenêtres des maisons voisines s'ouvraient précipitamment, des têtes affarouchées se tendaient dans la nuit, et Aramèle entendit des voix apeurées demander:

—Qu'est-ce donc qu'il se passe?

Un tonnerre semblait rouler de la haute-ville à la basse!

—Voyons! se dit le capitaine, je ne peux pas laisser ces enfants seuls, sans savoir au juste ce qui se passe; il vaut mieux attendre.

Sans plus il retraits vers la porte de son logis où Léon se tenait, prêtant l'oreille aux bruits terribles de la ville.

—Que signifie tout ce vacarme? interrogea Léon.

—Je me le demande également, répondit Aramèle. Est-ce une bagarre? Est-ce une émeute? A moins — et je suis bien près de le penser — que ce ne soient ces deux officiers qui accompagnaient Hampton et qui auront soulevé le peuple contre nous. Si mon hypothèse est juste, je ne serais pas surpris de voir bientôt tout un régiment d'infanterie envahir ma maison.

D'autres coups de feu éclatèrent non loin, cette fois, de la Ruelle-des-Cailloux.

—Pardieu! s'écria Aramèle, c'est bien clair: le régiment d'infanterie approche. Mes amis, cria-t-il aussitôt, mettons-nous en garde!

D'effroyables vociférations emplissaient maintenant les abords de la ruelle, et Aramèle et ses amis purent voir des ombres humaines passer devant les fenêtres. Le capitaine ferma vivement ses volets pour empêcher les regards des curieux de pénétrer à l'intérieur de son logis, puis il barricada sa porte.

—Si c'est un régiment qui vient nous cerner, dit-il avec un sang-froid remarquable, nous saurons bien les recevoir.

Et il donna des instructions rapides et brèves comme s'il s'était trouvé sur un champ de bataille et en face de l'ennemi.

Thérèse releva son pistolet et l'arma de nouveau. Aramèle lui en donna un deuxième.

Outre leurs rapières Etienne et Léon prirent chacun un pistolet de la main gauche, et Aramèle lui-même avec un pistolet et sa rapière se plaça derrière sa porte, avec à sa droite Etienne, à sa gauche Léon. Des-

Serres. Thérèse, aussi calme que le capitaine, se plaça derrière les trois hommes.

Et dans cette position nos amis attendirent l'événement.

Il se produisit comme un coup de tonnerre.

Des clameurs et des coups de feu venaient de se confondre sur la ruelle même qu'aus-sitôt la porte d'Aramèle volait en éclats comme sous le coup d'une massue, et la salle d'armes fut envahie par cinquante soldats, le fusil en avant, la baïonnette au clair. Un officier les commandait.

Derrière les soldats, et tassée dans la ruelle noire, une masse grouillante et hurlante du peuple s'agitait, se bousculait, vociférait comme si elle eût voulu pénétrer à la suite des soldats dans l'étroit logis.

Mais des soldats, sur l'ordre de l'officier, pointèrent contre la masse des baïonnettes menaçantes.

Puis cet officier, qui s'était arrêté devant l'épée haute d'Aramèle, cria :

—Déposez les armes!

Aramèle reconnaissait en cet officier un des lieutenants de Murray et un ami du major Whittle, Sir Georges Parks.

—Venez les prendre, mon ami, répliqua tranquillement Aramèle.

—Prenez garde que nous les prenions à des cadavres! menaça Parks avec colère.

—C'est possible, rétorqua Aramèle, parce qu'on ne désarme pas des Français vivants!

—C'est bien, nous les désarmerons morts!

Et Parks, se tournant vers ses hommes, commanda :

—Couchez-moi cet homme seulement! Quant aux trois autres, nous en viendrons bien à bout autrement.

A ce commandement donné d'une voix forte le peuple s'était tu, car l'affaire devenait maintenant une exécution, et une exécution crée l'attente et l'attente fait le silence.

Mais les soldats n'eurent pas le temps d'exécuter l'ordre reçu: Aramèle avait fait un signe à ses compagnons, quatre pistolets détonnaient en même temps et trois soldats anglais tombaient sur le plancher; seule Thérèse avait manqué son homme qu'elle avait seulement blessé. Et celui qu'elle avait blessé n'était pas l'homme qu'elle avait visé, son pistolet avait été braqué sur Parks, mais celui-ci avait eu le temps de faire un bond de côté, et l'un des soldats

placés derrière lui avait reçu la balle de l'orpheline dans l'épaule.

Une violente surprise avait du coup paralysé les autres soldats.

Parks jeta un cri de rage. Il voulut donner un nouvel ordre, mais il voyait quatre autres pistolets prêts à faire feu.

—Retirez-vous! ordonna Aramèle.

Parks, comme s'il eût été saisi de peur, fit un bond en arrière de ses soldats et hurla :

—Feu en masse sur ces gueux de Français!

Mais cet ordre n'était pas achevé que les quatre pistolets de nos amis résonnaient encore et, cette fois, quatre soldats s'affaissaient, mortellement atteints. Puis, comme avec la rapidité de la foudre, le capitaine, Etienne et Léon foncèrent sur les soldats éperdus rapière au poing. Les épées se heurtèrent rudement contre les baïonnettes. Des coups de fusils éclatèrent, mais les balles se perdirent dans les murs. De sa rapière Aramèle avait réussi au premier choc à abattre deux autres soldats; c'étaient donc neuf hommes, neuf ennemis hors de combat dans l'espace de deux ou trois minutes. Mais Parks finit par rétablir l'ordre et le calme dans les rangs de ses soldats à demi-épouvantés. Et tandis que dix d'entre eux paraient de la baïonnette les attaques du capitaine et de ses deux compagnons, Parks arrangeait un peloton de dix autres soldats et leur commandait de mettre en joue Aramèle. Cette fois c'en était fait du courageux Français. Thérèse, qui demeurait spectatrice de la bataille et qui en surveillait tous les mouvements, vit le peloton et elle comprit que son père adoptif, et peut-être aussi son frère et son fiancé, oui elle comprit que leur vie ne tenait plus qu'à un fil. Elle eut une inspiration: s'élançant devant le peloton, tomber à genoux devant Parks et se reconnaître seule responsable de la mort du lieutenant Hampton...

Elle allait s'élançer...

Elle se contint en entendant une voix brève et autoritaire prononcer de la porte ces paroles :

—Bas les armes!

Les soldats tressaillirent, ils abaissèrent leurs armes et s'écartèrent vivement pour faire place au général Murray qui, en grand habit militaire, s'avancait au milieu de la salle. Derrière le général marchait, calme et fier, le jeune inconnu qui avait sauvé

Thérèse. Elle le reconnut de suite, car le jeune homme lui avait souri.

Devant l'apparition du général Murray, Aramèle s'était reculé, frémissant et menaçant, et sans abandonner sa rapière sanglante.

De la main Murray lui fit un geste qui pouvait signifier :

—Allons! rengainez, capitaine, la bataille est finie!

Et il s'arrêta auprès du cadavre de Hampton qu'il se mit à considérer en silence.

Alors le jeune inconnu se pencha vers lui et murmura quelques paroles mystérieuses.

Murray jeta un rapide regard sur Etienne, Léon et Thérèse qui ne détachait pas ses yeux brillants de l'inconnu. Il regarda plus longuement l'orpheline, sourit et se tourna brusquement vers les soldats pour commander :

—Allons! emportez ces cadavres et sortez de cette maison.

Parks qui, suant encore de rage, s'était avancé près du général, demanda en désignant avec mépris Aramèle et ses amis :

—Et ces gens?

—Ces gens, répliqua froidement Murray, ont été attaqués sans cause ni raison aucune et ils se sont bien défendus. Allez! Sir Georges, faites exécuter mes ordres! ajouta Murray sur un ton impératif.

Puis il sortit suivi de l'inconnu qui, de nouveau, avait doucement souri à Thérèse.

Les soldats emportèrent les cadavres dehors, et la foule du peuple, ahurie et stupéfiée, s'éclipsa dans la nuit sans bruit.

Restés seuls, nos amis s'entre-regardèrent avec une sorte d'étonnement doux et comme s'ils s'étaient trouvés au sortir d'un rêve.

Aramèle poussa un long soupir, brandit sa rapière et cria :

—Pour la France!...

Fin de la deuxième partie

Troisième partie

LE TOURNOI

I

Les événements de cette nuit de novembre avaient suscité bien des commentaires dans la ville d'abord, et par tout le pays

ensuite. Les ennemis de la race avaient élevé une voix vengeresse contre le massacre fait par le capitaine Aramèle au King's Inn et en sa salle d'armes. La tête du capitaine avait été exigée. Quelques jours plus tard une délégation des notables anglais de la cité, conduit par le major Whittle à peine remis du coup d'épée d'Aramèle, s'était présentée devant le gouverneur pour lui demander de chasser du pays ce Français réfractaire qui, disaient les notables, devenait un perpétuel danger pour la paix de la ville et des campagnes. Des membres de cette délégation voulurent exiger du gouverneur un procès au capitaine français.

Le major Whittle, qui se doutait bien que Murray professait pour Aramèle une certaine sympathie, ne voulut pas trop insister de lui-même par crainte de s'aliéner les bonnes dispositions du gouverneur à son égard. Il avait proposé ceci :

—Il importerait tout au moins, Excellence, qu'on le désarmât et qu'il n'eût plus le droit de porter une épée!

—Soit, avait répondu Murray avec un fin sourire, je vous abandonne ce soin, major, désarmez-le!

Whittle se souvint du projet qu'il avait élaboré et qu'il avait confié ensuite au lieutenant Hampton: projet qui consistait à faire mesurer Aramèle avec Spinnhead en champ clos. Il répliqua au général :

—J'aurais un plan fort simple à vous soumettre à ce sujet, dit-il en hésitant; et si vous daignez me le permettre, je viendrai un jour vous entretenir de ce projet.

—Ah! fit le gouverneur avec un étonnement amusé, vous avez un plan qui soit capable de désarmer le capitaine?

—Pour le désarmer en douceur, oui, Excellence.

Murray demeura sceptique.

Mais toutes ces suggestions ne paraissaient pas satisfaire tous les notables. Quelques-uns demandèrent tout simplement qu'on bannît Aramèle, Etienne Lebrand et sa soeur, ainsi que la famille DesSerres. On chercha à représenter M. DesSerres comme un dangereux agent, un agitateur aux gages de la France.

Devant l'insistance et les clameurs Murray allait peut-être se laisser aller à quelque terrible injustice, lorsque ce jeune inconnu, qui avait arraché Thérèse des mains de Hampton et qui était intervenu en l'affaire de la basse-ville, parla quelques minutes à voix basse à l'oreille de Murray.

Celui-ci alors congédia la délégation, promettant de réfléchir et commandant à Whittle en même temps de se présenter le lendemain pour soumettre le plan qu'il avait imaginé.

Et le temps s'écoula, avec le temps le souvenir des drames récents parut s'éteindre dans l'esprit du peuple.

Chez Aramèle la vie avait repris son cours ordinaire. Seulement, depuis sa bataille homérique au King's Inn, il avait vu le nombre des amateurs d'escrime grandir rapidement, si bien que sa salle d'armes se trouva trop petite. Et, chose étonnante, Aramèle donnait des leçons surtout à de jeunes officiers anglais de la garnison. Il en était même venu de Trois-Rivières et de Montréal. En peu de temps Aramèle était devenu populaire. Son prestige avait fait taire les clameurs de ses ennemis. Était-ce bien uniquement à cause de son prestige?... Non, il y avait une autre cause.

Whittle avait dévoilé son plan d'un combat singulier entre le capitaine et Spinnhead, et Murray l'avait accepté. Puis Spinnhead avait été embauché sans difficulté, de même qu'Aramèle avait consenti à mesurer sa rapière contre celle de Spinnhead, si le public le voulait.

S'il le voulait... mais le public l'exigeait, il réclamait ce spectacle pour le jour de la fête que le gouverneur avait fixé pour le mois de mai prochain, fête à laquelle, disait-on, le roi George enverrait un représentant spécial. Ce serait donc un jour national, un jour du peuple, et le spectacle ne pouvait être qu'unique. Or, ce tournoi, qui avait été annoncé comme la plus grande "attraction" du jour, prenait dans l'esprit du peuple une importance telle qu'on ne parlait plus que de cette rencontre. La chose avait tellement exalté l'esprit de la jeunesse qu'on avait été de suite dévoré de l'envie d'apprendre cet art remarquable de l'escrime, et bientôt la salle d'armes d'Aramèle ne désemplissait pas. Et le capitaine, tout en acquérant une immense popularité, faisait peu à peu sa fortune, fortune qu'il voulait gagner pour Etienne et Thérèse.

Il n'était donc plus question dans les conversations que de la prochaine rencontre d'Aramèle avec Sir James Spinnhead.

Il va sans dire qu'on souhaitait la victoire pour Spinnhead, puisqu'on savait, sans le dire haut, que cette affaire avait été montée pour désarmer et humilier le capitaine français, sinon pour le tuer. On sa-

vourait donc à l'avance une victoire anglaise et une vengeance, et la fête annoncée n'en devenait que plus ardemment attendue.

Et la présence d'un envoyé spécial du roi était loin de diminuer l'importance de l'événement. Cette circonstance aidait à la propagande, et la Gazette de Québec, qu'on venait de fonder, en profitait pour lancer de fois à autre un article en français et en anglais, afin de mieux préparer le peuple aux réjouissances que l'on préparait. Dans ces articles l'auteur se plaisait à décerner à Sir James Spinnhead, le célèbre ferrailleur anglais, des éloges effarants, et il s'étendait complaisamment sur les prouesses de l'escrimeur à travers les continents du vieux monde. D'autres fois, par contre, le même journal faisait un vif portrait d'Aramèle, il vantait son habileté à l'épée et le montrait comme un adversaire redoutable à Spinnhead, mais tout en laissant voir l'infériorité du capitaine: c'était probablement pour le motif de faire aller les paris du côté de l'Anglais. Une chose certaine, cette réclame mettait de plus en plus la curiosité en éveil, et elle allait attirer en la ville une foule considérable de spectateurs pour ce jour-là.

Aramèle, qui ne manquait pas de lire ces dithyrambes, riait sous cape. Il avait deviné le truc de ses ennemis: le désarmer en sourdine. Il avait même envie de rire aux éclats, lorsqu'il lisait de si beaux éloges écrits à l'adresse de Spinnhead. Aramèle avait déjà entendu parler de ce Spinnhead bien avant qu'il ne fût venu en Nouvelle-France. Selon lui, ce Spinnhead n'était qu'un hâbleur de l'épée, un aventurier plus fanfaron qu'habile, un bretteur plus audacieux que "scientifique". Mais cela n'empêchait pas, comme Aramèle s'en doutait, que tous les paris tombaient sur Spinnhead. Le capitaine s'en réjouissait, d'autant plus qu'il mesurait à l'avance la grandeur de la belle victoire qu'il allait en champ clos conquérir à la France. Cette victoire lui apparaissait comme une superbe revanche de la défaite de 1759!

—Ah! pensait-il, si le prix de cette victoire eut été la reconquête de la Nouvelle-France!...

N'importe! ce serait une fois encore l'honneur de la France défendu!

Avril était venu, un peu froid, mais brillant de soleil. La navigation fluviale avait repris son mouvement. Etienne Lebrant s'était embarqué sur un petit navire

pour continuer son apprentissage de marin, et de jour en jour il devenait un fort et beau garçon dans lequel on devinait toute la vigueur de sa race.

M. DesSerres avait décidé de se livrer enfin au commerce, et, depuis quelques jours, il était en pourparlers pour acheter le fonds de commerce d'un gros négociant anglais de la haute-ville, qui abandonnait le Canada pour aller s'établir dans la Nouvelle-Angleterre.

Entre Thérèse et Léon, qui allait seconder son père dans le commerce, les amours allaient de mieux en mieux, et il avait été entendu que le mariage aurait lieu à l'automne suivant.

Quelques jours après que cette décision importante eut été rendue publique, la jeune Canadienne avait reçu une lettre de provenance inconnue, qu'un courrier spécial avait apportée à la basse-ville et qui était repartie sans donner d'explications. La lettre contenait une belle feuille de parchemin sur laquelle ces mots français avaient été tracés d'une main fine et allongée :

"Recevez mes compliments et mes hommages respectueux, et croyez que je fais pour vous les plus grands vœux de bonheur."

Pour toute signature il n'y avait qu'un grand "M".

Mais Thérèse, qui durant le cours de l'hiver avait à diverses reprises aperçu son mystérieux protecteur qui, chaque fois, n'avait pas manqué de la reconnaître et de la saluer courtoisement, se douta bien que ces souhaits de bonheur venaient de lui.

Par un beau jour de février, pendant que Thérèse se promenait par les rues de la haute-ville en compagnie de son fiancé, les citadins avaient vu passer un jeune et beau cavalier monté sur un magnifique cheval noir, très fringant, qu'il conduisait avec une remarquable adresse. Toutes les têtes féminines se retournaient à l'envi pour jeter à ce superbe cavalier des regards d'admiration. Thérèse l'avait aussi admiré, et elle l'avait admiré plus que les autres parce qu'elle l'avait reconnu. C'était Lui!... Et le cavalier l'avait remarquée et saluée fort galamment.

—Ah! c'est votre inconnu? avait demandé Léon qui, non moins que l'orpheline, gardait pour cet étranger une reconnaissance sans borne.

—Oui, c'est Lui! répondit Thérèse. Ne l'avez-vous pas reconnu également, Léon?

—Je ne l'ai vu qu'une fois, ce soir de novembre dernier où il était apparu avec le général Murray!

—Oui, oui, je me rappelle, Léon.

—Aussi, comme j'étais très désireux de lui exprimer ma reconnaissance, j'ai cherché à savoir qui il était. Mais je n'ai pu arriver à aucune certitude. Seulement, certaines gens m'ont informé qu'il appartenait à une très grande famille anglaise, et qu'il voyageait pour son agrément et pour parfaire en même temps ses études et étendre le champ de ses connaissances. Quelques-uns ont pensé qu'il pouvait être apparenté au général Murray, attendu que pendant son séjour en notre ville il se retire au Château Saint-Louis.

Mais à la fin d'avril Thérèse, tout comme Léon et Aramèle, avait cru deviner l'identité véritable de l'étranger, quand, un jour, la Gazette informa le public que le représentant officiel du roi George aux fêtes du 15 mai prochain serait le jeune duc de Manchester, l'un des plus grands personnalités, à cette époque, de la cour et du royaume d'Angleterre.

Naturellement ce nom avait ébloui Thérèse et ses amis, et tous, dans l'incertitude où ils demeuraient que leur protecteur fût réellement le jeune duc de Manchester, attendirent avec une grande impatience le jour fixé pour la grande fête.

Cette impatience de nos amis était dans tous les esprits, on ne se préoccupait plus que des fêtes prochaines, on oubliait les affaires importantes, on oubliait la politique, et toutes les conversations bientôt tournaient sans cesse autour des deux héros de la fête: Spinnhead et Aramèle.

Mais un incident allait, dans l'entre-faite, survenir et manquer de faire rayer du programme de la fête la bataille si impatiemment attendue et désirée.

II

En effet, le fameux spadassin qui, sous le roi George II, avait fait les délices de la cour à Hampton-Court, c'est-à-dire Sir James Spinnhead, était arrivé à Québec dans les derniers jours du mois d'avril. Mais il y était venu incognito sous le pseudonyme de Sir James Howe. Il est vrai que le major Whittle avait révélé son incognito à quelques-uns de ses amis; car,

sur son invitation et peut-être plus encore par les instances empressées de Mrs Whittle, Sir James avait accepté, pour la durée de son séjour dans la capitale du Canada, l'hospitalité du major qui, tous les jours, donnait réception en l'honneur du célèbre bretteur.

Spinnhead, d'ailleurs, était un personnage remarquable sous plus d'un aspect. C'était, comme l'avait pensé Aramèle, le beau fanfaron qui faisait grand cas de sa propre renommée, et non seulement de cette renommée qu'il avait su acquérir par l'art de manier la rapière, mais aussi et surtout d'une renommée venue de ses galanteries innombrables précieusement inscrites aux pages de ses aventures, aventures survenues tant à la cour d'Angleterre que sur tous les continents qu'il avait traversés. Oui, Spinnhead était l'un de ces beaux Don Juan qui, à cinquante ans et même au delà, s'estiment encore les favoris de la femme mondaine. Mais Spinnhead, fort heureusement, ne portait pas son âge, et il demeurait toujours d'une fort belle taille et d'un physique très agréable. Soit par une nature prodigue, soit par artifice, les traits de son visage restaient tout jeunes et on ne lui eût donné tout au plus que trente-cinq ans. Toutefois, en écoutant les oui-dire, on était porté à attribuer aux artifices la belle jeunesse de Spinnhead, artifices qui jouaient le grand rôle: on se chuchotait à l'oreille que le digne spadassin donnait à son masque autant sinon plus de soins que ces jeunes femmes très élégantes et très jolies qui débutent à la cour, et qui entendent se faire remarquer des plus galants et des plus glorieux gentilshommes. Ajoutons que Spinnhead avait pour lui aussi la nature, car il avait l'avantage de posséder une bouche de jeune fille avec des lèvres toujours rouges — probablement de fard — et avec de superbes dents, petites, aiguës, bien rangées, éclatantes d'une blancheur d'ivoire. Et ces lèvres avaient acquis ce sourire légèrement ironique et dédaigneux qu'ont ces belles jeunes femmes qui savent avoir conquis, par leurs charmes et leur grâce, toute la fleur de la gentilhommerie.

Voilà qui en dit long déjà du fameux escrimeur, et, pourtant, ce n'est pas tout. Que le lecteur nous pardonne cette longue esquisse de ce personnage; mais nous la croyons nécessaire parce qu'il devient subitement un héros et qu'il tente d'éclipser notre capitaine Jacques Aramèle.

Sir James, donc, dédaignait de porter la perruque du temps, parce qu'il avait mieux: une superbe chevelure très longue, d'un châtain remarquable, artistiquement ondulée au fer chaud par les soins de son valet de chambre. Ce valet n'était autre qu'un ancien perruquier de la cour du roi George II, perruquier doublé d'un bretteur et qui, avec les fonctions de valet de chambre, cumulait celle d'entraîneur. Tous les jours, en effet, le valet et le maître faisaient des armes pour s'entretenir la main. Avec cette chevelure artistique Sir James Spinnhead possédait, partant des tempes et descendant jusqu'au lobe des oreilles, les plus beaux favoris du monde; et il les portait à une époque où les favoris n'étaient guère en faveur, car on n'en découvrait rarement que par ci par là et seulement sur des masques rustiques. Mais il faut dire que Sir James était un excentrique, et peut-être même un excentrique de très basse extraction, puisqu'on ne savait rien de précis sur son origine, aussi ne voulait-il pas faire comme tout le monde. Et si Sir James était vraiment de basse et d'obscur naissance, il l'avait oublié: il croyait sincèrement que l'épée et le roi l'avaient annobli d'une noblesse qui en valait bien d'autres. Sur ce point la médisance et la calomnie ne l'affectaient pas, il se contentait de sourinaquoisement et de flatter doucement ses splendides favoris, car il y tenait à ses favoris et positivement... Pour cause?... Un de ses amis intimes affirmait que toutes les bonnes fortunes de Sir James auprès de la gent féminine lui avaient été conquises par ses favoris, qui étaient d'un châtain un peu plus clair que ses cheveux, et si doux au toucher que maints doigts de femme y avaient trouvé à s'y promener des jouissances exquisés!

Une autre qualité de Sir James Spinnhead — qualité physique encore — c'était sa belle vigueur corporelle et sa santé, vigueur et santé qu'il savait entretenir et ménager par un régime de mets choisis et de liqueurs les plus fines. Et ces mets et liqueurs étaient strictement absorbés aux mêmes heures et aux mêmes doses.

Intellectuellement ce n'était pas un imbécile, et il n'était nullement un encombrement dans les salons. Doué d'une grande mémoire, armé d'une pensée souple, favorisé par une facilité extraordinaire de la parole, il savait causer de tout avec une grâce parfaite et une assurance prodigieuse. Tou-

tes ces qualités s'étaient naturellement fort développées au cours des nombreux voyages qu'il avait accomplis de par le monde, et par le contact d'une société de gens cultivés qu'il avait eu la bonne fortune de coudoyer sur le parcours de son chemin. De ce fait il avait acquis de si vastes connaissances qu'il était impossible de le trouver en défaut de savoir. Et, parole très facile, esprit plié à toutes les règles de la plus scrupuleuse courtoisie et de la plus minutieuse étiquette, connaissant sur le bout des doigts toutes les civilisations et toutes les barbaries, parlant dix langues et peut-être davantage avec une aisance qui tenait du merveilleux, Sir James, enfin, représentait le type le mieux accompli du cosmopolitain.

Et si nous ajoutons à ce portrait que c'était le plus philosophe d'entre les philosophes, nous aurons une assez forte idée de l'homme qui allait se mesurer contre le capitaine Aramèle, et nous comprendrons qu'il ne pouvait manquer de faire les délices de la société anglaise de la cité de Québec.

Moralement, il serait plus difficile de faire le portrait de cet homme prodigieux. Il ne dédaignait pas de se vanter qu'il avait coudoyé la plus fine fleur des sociétés mondaines. Tout de même, l'on pouvait penser qu'il savait se plier aux circonstances de lieu, de temps et de personnes, et l'on pouvait croire qu'il pouvait fort bien, le cas échéant, se frotter aux couches sociales moins policées et étiquetées. Car Spinnhead, comme il le disait lui-même sans honte aucune, aimait beaucoup les plaisirs de la vie... tous les plaisirs! Or, qui aime les plaisirs les prend là où ils se trouvent. L'homme de "tous les plaisirs" les accepte tels qu'ils se présentent à lui, — comme un naufragé qui saisit la première planche de salut, — quitte à s'empoisonner à leur coupe. A cette coupe il boit largement et avec la plus belle insouciance. C'est peut-être la raison pourquoi tant de ces bons viveurs finissent par s'abîmer dans le naufrage! Aussi, Sir James n'avait-il pas refusé de se rendre avec les Whittle au King's Inn. Depuis un temps Mrs Loredane donnait festin tous les soirs, puis bal, puis orgie.

neur Murray, s'absenter de Québec et se rendre à Montréal pour affaires quelconques, si bien que Sir James était demeuré l'unique compagnon de Mrs Whittle qui, au beau bretteur, ne ménageait ni les sourires, ni les mimiques expressives, ni les frôlements de petite chatte qui veut se faire prendre à tout reste. Mrs Whittle s'était tellement éprise que, pour la moindre galanterie de Sir James, elle eût envoyé son major à tous les diables. Oui, mais Sir James aimait prendre et non se faire prendre, et avec sa psychologie de la femme et du mari, il demeurait sur la réserve et du côté de la prudence. S'il ne donnait pas de suite dans les filets de Mrs Whittle, c'était peut-être aussi parce qu'il avait croisé sur sa longue route de bien plus aimables et désirables sirènes. Quoiqu'il en soit, il n'avait pas tout à fait découragé les petits manèges de Mrs Whittle. Peut-être attendait-il une heure plus propice pour se livrer aux doux épanchements du coeur? Mrs Whittle voulut le penser et le croire.

Or l'heure désirée parut poindre au cadran, lorsque le major Whittle partit pour Montréal.

En apprenant ce départ subit et inattendu de son mari, Mrs Whittle avait de suite feint un grand désappointement et elle s'était écriée avec une véritable douleur:

—O mon Dieu! et nos splendides soirées au King's Inn qui vont se trouver interrompues par cette absence du major!

—Mais pas le moindre! sourit avec une sorte de mystérieuse ironie Sir James. Ne me pensez-vous pas assez galant, madame, pour ne pas vous offrir mon bras et vous accompagner chez Mrs Loredane?

—Vraiment? s'écria Mrs Whittle en manquant de s'évanouir de joie.

—Je vous le promets pour ce soir même. Seulement, je tiens à m'assurer la première danse avec votre délicate personne.

Et le sourire qui suivait ces paroles du bretteur avait quelque chose de si prometteur, que la jeune femme crut avoir conquis d'emblée ce grand homme. Du coup elle aurait fait divorce avec le major... ce major qu'elle considérait comme une brute, comparé au fini et au poli de ce gentilhomme de l'épée dont le sourire seul valait une caresse et, souvent, une promesse!

III

Aux premiers jours de mai le major Whittle avait dû, sur l'ordre du gouver-

Le King's Inn réunissait une foule énor-

me et fortement bigarée ce soir du 5 mai 1765, mais foule parmi laquelle on ne distinguait encore rien de la société sélecte. On n'y trouvait que de petits officiers et sous-officiers de la garnison de la ville, de petits bourgeois, quelques étudiants fort bruyants, et quantité d'aventuriers, comme on en voyait tant à cette époque, qui parcouraient le Nouveau-Monde à la recherche de la fortune. Les femmes qu'on rencontrait au King's Inn ce soir-là encore n'étaient que des femmes de la petite bourgeoisie et de la classe ouvrière, et à la tête des petites bourgeoises essayait de briller Mrs Whittle. Il y avait des couturières, des blanchisseuses, des femmes de chambre et autre quantité de ces femmes ou filles qui cherchent à vivre au crochet des hommes galants.

À son monde, ce soir-là, Mrs Loredane offrait une primeur : c'était l'apparition en la salle de danse ou plutôt les débuts de sa fille, Lottie. C'était un événement prodigieux pour les habitués du King's Inn, d'autant plus qu'il s'était produit plus tôt qu'on n'avait pensé. Mais par quel hasard Mrs Loredane lançait-elle sa fille si tôt? Tout simplement parce qu'elle avait découvert en Sir James Howe un homme qui paraissait posséder toutes les qualités et toute la distinction qu'elle avait souhaité depuis longtemps trouver pour sa fille. Elle s'était dit, dès qu'elle avait connu le breteur quelques jours auparavant :

—Voilà bien le mari qu'il faut pour ma fille!

Elle en avait de suite parlé à Lottie, elle lui en avait fait un portrait si enchanteur que la jeune fille, qui avait hâte de voir se briser les murailles de sa prison de verre, s'était vite et avec le plus grand enthousiasme pliée aux fantaisies de sa mère : elle avait juré de conquérir ce brillant cavalier qu'était Sir James Howe.

Disons que Lottie, comme Mrs Loredane, savait que sous ce pseudonyme de Sir James Howe se dérobait la personnalité remarquable de Sir James Spinnhead. Mais il avait été entendu qu'on ne devait pas lui donner son nom véritable avant la fête.

Durant quelques jours cinq ou six couturières avaient vécu à l'auberge, travaillant jour et nuit à confectionner le trousseau de Miss Lottie. C'était un assortiment de toilettes si éclatantes et si dispendieuses que la jeune fille qui, jusqu'à ce jour mémorable, n'avait porté que des bas de laine gros-

sière, que des jupons de toile et des corsages d'étoffe, faillit chavirer de folie. Elle se prêlassa dans des flots de soies, de cachemires, de dentelles, de rubans et de bijoux à faire crever d'envie les plus élégantes femmes de la ville. Quant à Mrs Loredane, elle comprit qu'elle devait, en femme de bon monde, présenter convenablement sa fille, et pour dignement remplir ce rôle elle commanda pour elle-même des toilettes non moins remarquables et non moins jeunes que celles de sa fille. Et puis, en femme avisée et d'expérience, Mrs Loredane avait émis l'hypothèse que le beau Sir James pouvait bien être affligé de quelques mignons caprices, et qu'il pouvait, comme tous les hommes galants, avoir la fantaisie d'admirer plutôt la mère que la fille. Comme elle n'avait pas abandonné toute prétention en ce monde, elle ne voulait pas rater le coup : elle saisirait à l'envolée le bel oiseau mâle!

Mais Sir James, s'il était un fantaisiste, était aussi un connaisseur, et Miss Lottie le frappa de suite au coeur par sa grâce charmante et quelque peu naïve et gauche, et surtout par son air d'extrême jeunesse. De la jeunesse... c'était la fleur dont les parfums s'adaptaient le mieux aux narines cosmopolitaines de Sir James. Il mordit donc à belles dents dans ce beau et velouté fruit qu'on lui présentait, et il oublia Mrs Whittle qui, encore que jolie et gracieuse, n'en était pas moins un peu fanée par le contact qu'elle avait déjà éprouvé à l'écorce du mâle. Mais là, devant Sir James, c'était une vierge, et pas une reine, eût-elle été la plus belle et la plus resplendissante, n'aurait pu lui enlever ce fruit jeune et tendre. Et Sir James, ayant également oublié qu'il avait offert et promis la première danse à Mrs Whittle, offrit son bras à Miss Lottie et l'emporta au travers de la cohue des danseurs.

À cette apparition Mrs Whittle manqua de tomber foudroyée par la jalousie et la fureur. Et la fureur et la jalousie ne manquèrent pas d'assaillir fortement et violemment les coeurs soupirants de maints jeunes hommes qui, d'ores et déjà, avaient jeté leur dévolu sur la fille de la tenancière du King's Inn. Que de jeunes officiers, resplendissants dans leurs uniformes, avaient songé à conquérir la belle et virginale Miss Lottie! Ce fut un flot de haine qui envahit tous les coeurs de ces jeunes gens quand ils se virent devancés par cet étran-

ger, contre cet aventurier vers qui les malédictions volèrent.

Mrs Whittle eut bientôt vent, par des conversations entendues, des haines qui fermentaient contre le brillant Sir James, et elle se mit à souffler ingénument sur ces flammes qui grandirent et pétillèrent au point qu'un incendie allait éclater.

En effet, après la danse, alors que d'un côté les admirateurs de Miss Lottie et de Sir James les complimentaient sur leur bon air, de l'autre côté s'agitait le camp des jaloux et des envieux. Il se trouva parmi ces derniers un jeune farceur qui, ayant cligné de l'oeil à ses compagnons, se faufila dans le groupe des admirateurs, s'approcha à l'improviste du séduisant Sir James, et lui donna un rude croc-en-jambe qui envoya le beau cavalier de Miss Lottie s'étaler de tout son long sur le parquet ciré de la salle.

Un cri d'horreur partit du groupe des amis de Sir James et de Miss Lottie, mais le camp opposé fit entendre un immense éclat de rire moqueur à l'adresse de Sir James étendu sur les dalles. Mais l'étonnement et la confusion firent place bientôt aux rires, quand on vit Sir James se relever sans marquer la moindre émotion, mais avec la meilleure grâce du monde, puis s'incliner devant Miss Lottie tout étourdie, faire signe aux musiciens ahuris de reprendre la musique, offrir son bras à Lottie et l'entraîner en une sorte de valse nouvelle dont lui, Sir James, avait été le créateur. Pendant dix minutes l'on put voir l'admirable couple onduler, glisser, balancer, circuler dans un cercle de curieux médusés qui ne pouvaient plus détacher leurs regards admiratifs de ce couple gracieux à l'extrême. A un moment Sir James et sa partenaire vinrent passer à portée du farceur qui avait imaginé le croc-en-jambe, et tout à coup, avec la rapidité de l'éclair, Sir James abandonna sa compagne, leva son poing et le rabattit contre la figure du jeune imprudent qui, à son tour, alla s'aplatir sur les dalles au milieu d'un concert de rires énormes.

Le rire, cependant, n'était pas général. Les fielleux, qui prenaient parti pour le pauvre jeune homme qui demeurerait inanimé sur le plancher, tant le coup de poing de Sir James avait été rude, poussèrent un haro formidable. Une vingtaine de jeunes officiers et de bourgeois se jetèrent contre Sir James en brandissant des poignards à

lames aiguës. L'attaque fut si rapide et si inattendue, que Sir James n'eut pas le temps de dégainer sa petite épée de parade, et, assailli de tous côtés, il se vit perdu. Mais dans l'affreux brouhaha qui venait de se produire par toute la salle, on vit Miss Lottie arracher d'une main vigoureuse le poignard à un jeune bourgeois, frapper ce dernier mortellement, puis se ruer devant Sir James et le protéger contre ses ennemis. Une clameur de surprise et d'admiration jaillit de toutes les bouches. Sir James ne put qu'admirer aussi la fière et splendide attitude de cette enfant qui, de son poignard tout sanglant, venait de faire deux autres victimes. Ces trois cadavres avaient épouvanté les autres assaillants qui retraits rapidement. Et alors, vaincue par l'effort, Miss Lottie tomba dans les bras de Sir James et s'évanouit.

Mrs Loredane, qui un moment s'était arraché les cheveux de désespoir, se jeta alors contre Sir James et sa fille en criant :

—Ho! darling! darling!...

Et pour la première fois en sa vie, peut-être, la tenancière du King'h Inn se mit à verser de vraies larmes... oui, de vraies larmes parce qu'elle croyait morte sa fille tant aimée.

De suite Sir James la rassura :

—Ne pleurez pas, madame, elle n'est qu'évanouie. Dès qu'elle sera remise, chère madame, ajouta Sir James à voix basse, j'oserai vous demander de me faire l'honneur de m'accorder sa main, j'en ferai ma femme adorée!

—Oh! demandez-moi tout de suite, Sir James, demandez tout de suite! s'écria Mrs Loredane en séchant ses pleurs et toute chavirée de joie soudaine.

Oui, elle voulait de suite recevoir la demande par crainte que le beau bretteur ne changât d'idée.

Mais Miss Lottie n'était peut-être pas tout à fait évanouie, puisqu'elle parut entendre cet échange de paroles: car aussitôt elle ouvrit les yeux et sourit divinement à Sir James et à sa mère. Celle-ci jugea à propos de tirer pour tout de bon les ficelles qu'elle tenait à la main, et elle demanda en minaudant :

—N'est-ce pas, chérie, que tu acceptes d'être la femme adorée de Sir James?

Et, si bas que Sir James ne put entendre, la tenancière ajouta à l'oreille de sa fille :

—Ce que tu seras heureuse avec lui, Lot-

tie!... il s'imagine qu'il te doit la vie. Tu n'auras donc qu'à vouloir!

Et Mrs Loredane frémissait d'un bonheur indicible.

De fait, une promesse irrévocable était de suite échangée entre le spadassin et Lottie. Puis Sir James alla déposer la jeune fille sur un divan.

A cette minute Mrs Whittle accourait auprès de Sir James dont elle saisit les mains en criant:

—Ho! Sir James! Sir James... comme je remercie le ciel de vous avoir protégé contre cette bande d'assassins!

Sir James sourit candidement et répliqua:

—Madame, je vous remercie de votre bienveillance à mon égard. Cependant, je dois vous déclarer, pour faire honneur à la vérité, que ce n'est pas le ciel qui m'a protégé contre mes assassins, mais plutôt cette jeune et séduisante personne que je viens de fiancer et dont je ferai tout prochainement ma femme.

—Ah!...

Ce fut l'unique exclamation que poussa Mrs Whittle... pour la seconde fois, ce soir-là, Sir James Howe-Spinnhead se trouva avec une femme évanouie dans les bras.

IV

En vérité il le devait à la bravoure, ou mieux à l'amour de Miss Lottie, ce changeant de Sir James Spinnhead, de se trouver encore de ce monde, en ce matin de mai 1765, mercredi le 15, jour qui avait été fixé pour les mémorables fêtes organisées dans le but de célébrer la conquête de la Nouvelle-France. En ce même jour on voulait commémorer la mort des héros français et anglais tombés au champ d'honneur.

Ce matin-là, toute la population de la ville et celle des paroisses environnantes avaient été réveillées par le grondement des canons de la forteresse qui saluaient l'arrivée, en la rade de Québec, de quatre navires de guerre battant le pavillon anglais. Les canons des navires avaient répondu par une salve puissante.

Malheureusement pour les citadins, le jour ne s'était pas levé aussi gaîment et beau qu'on l'avait désiré, le firmament était nuageux et un vent de nord soufflait en tempête. Vers les huit heures des flocons

de neige se mirent à tourbillonner au-dessus de la cité, et faire craindre que le mauvais temps ne dérangeât les belles fêtes qu'on avait préparées.

Le désappointement atteignit surtout les jeunes et jolies femmes qui avaient souhaité paraître à la fête en toilettes claires; elles durent, pour sortir et parcourir les rues de la ville, s'emmitoufler de fourrures comme en plein hiver et perdre, de la sorte, le plaisir d'exhiber leurs toilettes neuves spécialement commandées pour ce grand jour. Quel terrible soufflet pour ces exquisés créatures!... Car — disons-le sans esprit de malice et sans calcul d'offense — la femme de ces temps lointains n'était pas autre que celle de nos jours, l'attrait des spectacles et des plaisirs de la foule n'était pour elle que secondaire; dans ces spectacles elle ne trouvait comme première jouissance que celle de montrer telle robe nouvelle, tel chapeau, tels souliers, tels bijoux. Là seulement était tout le véritable plaisir, le plaisir qui enivre, ce plaisir prodigieux, puissant, de récolter des regards d'admiration et des oeillasses d'envie. De ces plaisirs elle n'en voulait pas manquer, pas un seul, comme ne veut manquer aucun des épis le moissonneur qui, de sa faux, abat le froment mûr! Et sans ce plaisir la femme ne trouvait dans la fête nulle valeur et nul prix, c'était une désillusion complète, c'était presque une calamité qui pouvait la frapper mortellement!...

Mais en ce jour de mai 1765 la nature allait, pour la reine de notre monde, se montrer compatissante et tout à fait bonne princesse, et après avoir été si maussade, elle apparut, vers dix heures, brillante et rayonnante. Les nuages d'hiver se dissipèrent sous les vents qui, du nord, avaient tourné du côté de l'ouest, et en peu de temps un flot lumineux de soleil tiède inonda la ville entière. Ce fut un immense cri de reconnaissance qui emplit l'espace, et la foule, débordante de joie excessive, se déversa en cohue riante dans la ville en fête.

Pour saluer plus solennellement cette nature admirable et merveilleuse, des musiques militaires éclatèrent de toutes parts dans la haute-ville et la basse. Toute la cité, pavoisée aux couleurs anglaises uniquement, hélas! mêlait un éclat splendide aux éclats du soleil, comme aux éclats des canons, comme aux éclats des musiques

guerrières, comme aux éclats de joie de la population.

De la campagne arrivaient à la file des cabriolets, des calèches, des berlines, toutes espèces de véhicules remplis de campagnards canadiens qui venaient, non pas commémorer la conquête de leur pays par les Anglais, mais pour assister au fameux tournoi des deux champions qui représentaient les deux plus grandes races de l'univers. Car ces campagnards, s'ils étaient des Canadiens, n'en étaient pas moins des Français qui n'oublieraient pas leur ancienne patrie. Ils accouraient donc avec l'espoir d'acclamer la victoire de la France qu'Aramèle était censé tenir en sa main habile.

Ils arrivaient bellement endimanchés. Les femmes surtout portaient leurs plus belles parures des jours anciens, parures qu'on avait tirées précieusement de vieux coffres de chêne. À voir ces femmes ainsi parées on se serait cru sous le régime français, tant elles faisaient ressusciter, ainsi parées, la vieille mode française. Et depuis l'instant où cette foule rustique avait envahi la cité, celle-ci avait repris son air français: c'était encore la citadelle de la Nouvelle-France d'où résonnait le beau et clair verbe de France!

Aramèle exultait. Il se pensait revenu aux temps glorieux de la Nouvelle-France, et sur son toit flottait le grand drapeau des rois de France.

À midi de ce jour, M. DesSerres avait réuni en sa demeure pour un somptueux dîner Aramèle et ses deux enfants adoptifs; il désirait souhaiter au capitaine la victoire qu'allait lui disputer le célèbre Spinnhead.

Ce tournoi avait été fixé pour deux heures précises, hors les murs de la ville, en cet endroit où s'étaient déjà rencontrées les armées de la France et de l'Angleterre. C'était un vaste plateau non loin des Bûtes-à-Neveu, et de ce plateau s'élevait une pente douce qui allait servir d'amphithéâtre à la foule curieuse et impatiente. Dès le midi de ce jour la place avait été envahie.

Sur le plateau on avait dressé un kiosque pour recevoir le gouverneur et sa suite.

Un peu avant deux heures, alors que l'immense pente était bondée de spectateurs difficilement contenus par trois bataillons de la garnison, le cortège vice-royal, précédé de fanfares, fit son apparition.

Murray était monté sur un magnifique cheval bai, richement caparaçonné, et à sa

droite caracolait un superbe coursier noir que contenait d'une main sûre le jeune duc de Manchester, cousin du roi et son représentant spécial.

Six grenadiers, hautement panachés, les escortaient immédiatement. Tous les regards s'étaient posés de suite sur le jeune duc, dont la dignité imposait. Thérèse, qui, avec M. DesSerres, se trouvait au premier rang des spectateurs et non loin du kiosque, reconnu avec une émotion intense son protecteur. Et lui la découvrit de suite dans la nombreuse assistance; il la salua d'une légère inclination de tête et lui sourit longuement. Thérèse pensa s'évanouir de confusion... la première, et parmi tant de jeunes et belles femmes, elle était remarquée du jeune prince. Aussi les dames de l'amphithéâtre et celles de la suite du gouverneur, qui avaient surpris cet échange de courtoisies entre le jeune duc et Thérèse, furent-elles piquées violemment par la jalousie.

Derrière les grenadiers suivaient les officiers de la maison du gouverneur, tous vêtus de riches et brillants uniformes. Puis venaient douze pages à pied portant des fleurs et précédant trois magnifiques carrosses attelés de quatre chevaux blancs chacun. Dans ces carrosses se trouvaient les dames de la suite du gouverneur. Une escouade de huissiers du Château escortaient les carrosses. Après les carrosses venaient à pied douze valets portant des parasols. Puis c'étaient les marins des navires de guerre suivis d'un détachement de Highlanders et d'une fanfare écossaise. Enfin, fermant la marche du cortège, apparaissaient, montés sur des petits chevaux roux, douze chefs sauvages, fortement peints et emplumés et armés en guerre.

Un long murmure d'admiration avait circulé dans la masse des spectateurs, lorsque l'imposant cortège défila le long de la pente et vint s'arrêter sur le plateau et devant l'escalier du kiosque. Cet escalier était tapissé d'un riche tapis d'Orient. À droite et à gauche se placèrent le gouverneur et le jeune duc, puis les grenadiers et les officiers firent double haie au milieu de laquelle s'avancèrent les trois carrosses. Les douze pages montèrent les premiers sur le kiosque et formèrent un cercle autour de fauteuils qui y étaient disposés pour recevoir les dames. Puis les valets suivirent et sur deux rangs se postèrent le long de l'escalier, les valets tenant leurs parasols

ouverts, de sorte que les dames en descendant des carrosses purent gravir l'escalier du kiosque sans être exposées aux rayons brûlants du soleil. Le gouverneur et le jeune duc suivirent les dames, puis vinrent les officiers du gouverneur et ceux des navires de guerre. Entourant le kiosque se tenaient les grenadiers, les huissiers, les marins et les chefs sauvages.

Lorsque tout ce monde fut à sa place, le gouverneur fit un geste de la main, et deux fanfares attaquèrent une marche guerrière. Et cette marche était à peine achevée que de la ville retentit un coup de canon: c'était le signal convenu pour ouvrir le tournoi.

A ce signal, Sir James Spinnhead apparut de derrière un buisson du voisinage, escorté de Sir George Parks et du major Whittle, ses témoins. Le spadassin anglais se présentait avec son sourire ironique aux lèvres et lorgnait effrontément les jolies femmes qui entouraient, sur le kiosque, le gouverneur et le duc de Manchester. Il avançait en cambrant sa belle taille, sa main gantée de blanc et bien posée sur la garde de sa rapière, respirant la confiance, mais peut-être trop arrogant... A l'apparition de Spinnhead une partie de l'amphithéâtre éclata d'applaudissements frénétiques. Spinnhead sourit largement et, enlevant son tricorne, s'inclina cérémonieusement devant les spectateurs.

Puis d'un autre buisson, un peu plus loin, sortit Aramèle suivi de ses seconds, Etienne Lebrand et Léon DesSerres. Aramèle s'avancé, calme et digne, la main posée, lui aussi, sur la poignée de sa rapière. Mais à sa vue nul applaudissement ne retentit: les Canadiens et les Français préférèrent s'abstenir.

Le capitaine salua froidement son adversaire qui, à son tour, salua par une brève inclination de tête. Quant aux seconds, ils ne se regardèrent même pas, attendu que Parks et Whittle méprisaient tout à fait ces deux enfants qui accompagnaient Aramèle, et attendu qu'Etienne et Léon n'avaient nulle envie de faire des courtoisies à deux hommes qu'ils reconnaissaient comme des ennemis implacables.

Pendant que les deux adversaires enlevaient leurs habits, une musique de fifres et de tambour retentit. Puis les deux duellistes achevèrent leurs apprêts, et un silence solennel s'établit. Murray leva une main, et tous les regards s'attachèrent avidement

sur les deux adversaires qui tombèrent en garde et heurtèrent la lame de leurs rapières. On n'avait entendu qu'un léger bruissement d'acier, et aussitôt après Sir James Spinnhead, en esquissant un large sourire, se dégagait vivement et de sa lame il salua galamment les dames du kiosque.

De longs applaudissements saluèrent ce geste de matamore.

A ce dégagement de Spinnhead, Aramèle s'était contenté d'abaisser sa rapière et, sans bouger d'un pouce, il était demeuré immobile, ses yeux fixés sur son adversaire; mais non sur le visage souriant et narquois de Spinnhead, mais sur sa main retenant la poignée de sa rapière. Aramèle surveillait cette main et cette lame comme un chat épie chaque mouvement de la souris qu'il guette. Car Aramèle, rien qu'à la façon dont il avait vu Spinnhead tenir son épée et la froter contre la sienne, avait compris que cet homme, tout fanfaron qu'il se montrait, était un rude jouteur et qu'il n'avait aucunement volé sa renommée de duelliste. Il avait de suite reconnu la force de l'homme à la manière dont il serrait la poignée de sa rapière, c'est-à-dire que ses doigts y touchaient à peine, bien qu'ils parussent s'y presser avec force. Or, Aramèle savait qu'un homme qui tient ainsi une épée est un professionnel, et un professionnel qu'il n'est pas aisé de désarmer. De plus, le capitaine avait remarqué l'extraordinaire souplesse de l'homme, sa taille excessivement flexible et l'élasticité de ses jarrets. Certes Aramèle ne possédait pas moins de souplesse et d'agilité, mais sa taille plus courte, plus ramassée pour ainsi dire, son visage replet et son embonpoint lui donnaient un air de lourdeur qui le désavantageait énormément. Et lorsque les épées s'étaient choquées l'instant d'avant, il avait paru à tout le monde que le geste d'Aramèle avait été un peu plus lent, plus lourd, moins svelte et gracieux qu'avait été celui de Spinnhead. Aussi les paris étaient-ils tous en faveur de Spinnhead, et dès l'instant le pauvre capitaine était condamné.

Et son désavantage devint plus apparent lorsque Spinnhead, ayant salué les dames du kiosque puis la foule des spectateurs, redressa encore sa taille gigantesque, raidit subitement le jarret, jeta un regard perçant et narquois sur Aramèle qui, toujours calme et froid, attendait l'attaque, et bondit soudain la rapière en prime.

On crut voir un tigre qui se détendait

et s'élançait dans une ruée formidable, et l'on vit l'épée de Spinnhead flamboyer, puis ruser et fondre en un coup droit terrible et vertigineux contre le capitaine. Ce geste avait été si rapide, il avait été si fulgurant, si menaçant qu'un cri était parti de la foule. Et cette foule, malgré elle, avait fermé les yeux pour ne pas voir cette chose trop horrible : le corps du Français percé d'outre en outre. Mais rien de tel ne se produisit. La foule rouvrit aussitôt les yeux, lorsqu'elle entendit un vif froissement de fer, très rapide, et, un peu ahurie, elle constata qu'Aramèle était toujours debout, face à Spinnhead qui essayait mille feintes plus ou moins savantes, et qui exécutait autour du capitaine une série de sauts prodigieux. Aramèle se tenait sur la défensive, parant chaque coup, déjouant chaque feinte avec une merveilleuse habileté. Cinq minutes se passèrent ainsi sans que l'un ou l'autre des deux adversaires parût avoir l'avantage.

Seulement Spinnhead semblait un peu essoufflé, et l'on put constater que son jeu ralentissait sensiblement, que son sourire ironique s'effaçait peu à peu, que ses lèvres blémaient et se serraient sur ses dents. Et dans toute la masse des spectateurs attentifs parut se dégager cette impression qu'Aramèle, après tout, n'était pas le moins habile des deux. Et plus le masque de Spinnhead s'altérait, plus le doute s'établissait dans l'esprit de ceux qui avaient parié en sa faveur.

Mais Spinnhead, lui, que devait-il penser ?

Une chose certaine, il ne connaissait pas Aramèle lorsqu'il avait accepté avec empressement de le désarmer en combat singulier "devant la face du monde entier", comme il avait dit, quand le major Whittle lui en avait fait la proposition. Non... il ne connaissait pas la valeur d'Aramèle à l'escrime, il commençait seulement à la connaître, mais peut-être trop tard ! Et le capitaine se battait sans ostentation, méthodiquement, froidement, tout comme s'il se fût trouvé en sa salle d'armes donnant une leçon, c'est-à-dire qu'il veillait à ne pas commettre la moindre faute.

Après quelques passes plus lentes, Spinnhead dégagea soudain sa lame, recula de deux pas, puis exécuta un saut en avant, et durant quelques instants il manoeuvra en une série de feintes si vives qu'on ne distinguait plus la lame de sa rapière. Puis, comme un ressort longtemps tendu qui se

relâche, il se fendit à fond et porta un coup effrayant à l'abdomen d'Aramèle. Un choc formidable d'acier fit tressaillir toute l'immense foule... la rapière d'Aramèle avait rencontré celle de Spinnhead. De suite il s'était produit dans l'assistance comme une immense détente ; et ceux qui avaient quelques notions de l'escrime se doutaient que Spinnhead venait de mettre en jeu une de ces bottes savantes impossibles à déjouer et toujours mortelles. Et pourtant Aramèle avait bloqué la botte. Spinnhead, le premier, en était demeuré tout étourdi, après s'être rejeté en arrière pour resaisir l'haleine qui lui manquait. Mais il ne fut pas longtemps au repos : la traîtresse botte avait allumé la colère d'Aramèle.

— Ah ! ah ! s'était-il dit, monsieur l'Anglais en veut des bottes secrètes ? Eh bien ! je vais lui en faire voir quelques-unes qui ne manqueront pas de l'intéresser !

Et le capitaine s'était de suite élançé à l'attaque. Son tour était venu. L'occasion s'offrait, il la prenait. C'est de cette minute seulement, pour dire vrai, que le combat devint intéressant. L'épée qu'on voyait, à présent, voltiger vive et rapide comme un éclair, ce n'était plus celle de Spinnhead, mais la rapière d'Aramèle. Spinnhead était forcé à la parade, mais sa parade était bien moins habile que son attaque. Et pour être juste, il ne paraît pas, selon les lois de l'escrime, il esquivaient ou essayait d'esquiver les coups du capitaine par des sauts à gauche ou à droite. Puis il reculait, et, toujours audacieux, il fonçait en avant pour reprendre l'offensive ; mais il trouvait toujours devant lui la rapière menaçante du Français, prête à le frapper à mort. Et Spinnhead suait à grosses gouttes, on l'entendait hoqueter, et sans cesse la rapière d'Aramèle, sans perdre rien de sa vigueur ni de sa rapidité, semblait chercher obstinément un point pour frapper à coup sûr.

Et soudain un grincement d'acier se produisit, une longue exclamation de stupeur partit de toute la foule des spectateurs, on venait de voir une lame brillante voler dans l'espace, puis retomber à vingt pieds des combattants : Spinnhead était désarmé !

Aramèle, aussitôt, avait fait trois pas en arrière, il avait planté la pointe de sa lame en terre, et, comme toujours, il était demeuré calme et froid comme si rien d'important n'était survenu.

Et toute l'assistance était demeurée silen-

cieuse, médusée, laissant ses regards hébétés errer de Spinnhead au capitaine.

Spinnhead était livide.

Whittle cria :

—C'est un accident... le combat va reprendre!

Léon DesSerres répliqua :

—Votre homme est désarmé, et la victoire est à nous!

—Il n'a pas été désarmé, riposta aigrement Parks, c'est un accident!

Un murmure menaçant s'éleva dans la foule, un murmure qui semblait prendre parti pour Spinnhead et ses témoins.

Alors on vit le jeune duc de Manchester se lever, s'avancer au bord du kiosque et prononcer d'une voix nette et impérative :

—Messieurs, Sir James est bel et bien désarmé. Toutefois, il a un droit de revanche, si l'adversaire y consent.

Le jeune duc en même temps arrêta son regard sur Thérèse, qui lui exprima un sourire de reconnaissance.

La victoire appartenait donc au capitaine français.

Les murmures avaient cessé.

Le gouverneur se leva à son tour et demanda au capitaine :

—Eh bien! monsieur, êtes-vous disposé à donner à Sir James sa revanche?

Pour toute réponse Aramèle se tourna vers Spinnhead et dit seulement :

—Monsieur, reprenez votre épée!

Parks avait ramassé la rapière qu'il tendit au bretteur. Celui-ci l'accepta non sans esquisser un sourire de joie malicieuse.

La foule salua par des applaudissements la magnanimité du capitaine français, dont on reconnaissait maintenant l'habileté extraordinaire. Mais cela n'empêchait pas la grande majorité des assistants de penser que Spinnhead avait été désarmé par pur accident. Mais ceux-là allaient bientôt être fixés à jamais.

Les épées venaient de s'engager à nouveau.

Spinnhead, reposé, avait repris de suite l'offensive. Mais il ne put la conserver: Aramèle, après avoir paré les deux ou trois premières attaques, reprit l'offensive par une feinte habile, et alors la foule vit une chose merveilleuse et terrible à la fois.

Aramèle venait de crier de sa voix claironnante :

—Pour la France!

Il avait subitement élevé son épée, il s'était tout à fait découvert et avait laissé libre chemin à la rapière de Spinnhead, et la chose était si inconcevable qu'on pensa que le capitaine était devenu soudainement fou. Qu'importe! si Aramèle vraiment avait perdu la tête, Spinnhead conservait bien solidement la sienne, et profitant de la belle opportunité, il lança la pointe de sa lame avec la rapidité de la foudre. Mais elle n'alla pas loin: comme un éclair également la rapière d'Aramèle descendit, ou mieux elle fendit l'air, ce fut une zébrure magique, imperceptible presque; puis l'on perçut dans le profonde silence qui planait sur ces lieux un rapide bruissement, et ce bruissement, tout faible qu'il fut, ressembla à l'ouïe des mortels qui l'entendaient comme un coup de tonnerre. Un cri d'homme, un cri strident qui glaça les sangs de tout le monde, déchira l'espace silencieux, et à la seconde même l'on vit, avec un frémissement d'étonnement et d'effroi, Spinnhead s'abattre lourdement en échappant pour la seconde fois son épée, puis on le vit s'agiter sur le sol une seconde ou deux, étendre les bras, raidir les jambes et demeurer immobile, tandis que de sa poitrine un filet de sang s'écoulait...

Il avait été atteint au coeur par la rapière d'Aramèle.

Une clameur terrible secoua toute l'assistance. On crut saisir comme des cris de colère et de vengeance contre le capitaine français, quelques coups de pistolet éclatèrent et des balles sifflèrent aux oreilles d'Aramèle qui, lentement, remettait sa rapière au fourreau.

Le duc de Manchester bondit à l'avant du kiosque, et faisant un geste aux soldats de la garnison, il clama d'une voix de tonnerre :

—Feu sans pitié sur cette foule si un coup de pistolet retentit encore!...

Un silence effrayant s'établit pour un moment. Puis une pluie de fleurs vint tomber aux pieds d'Aramèle, et cette fois un tonnerre d'applaudissements éclatait de toutes parts. Mais Aramèle n'était plus en vue: il venait de s'éclipser dans les buissons voisins suivi de ses seconds ainsi que de M. DesSerres et de Thérèse.

La France demeurait victorieuse...

Ce même soir, alors qu'on fêtait la belle victoire au logis d'Aramèle, celui-ci disait à ses amis qui l'écoutaient avec ravissement :

—Je vous l'ai dit et redit : la France n'est jamais vaincue!

Fin de la troisième partie.

Quatrième partie

LA MORT D'ARAMELE

I

La victoire éclatante d'Aramèle et la mort de Spinnhead avaient été un dénouement si inattendu, et ils avaient frappé d'un tel vertige la foule des spectateurs que, du coup, la fête se trouva terminée. Par groupes agités la masse du peuple quitta le lieu du combat pour rentrer en les murs de la cité, et l'on entendait une vague rumeur au-dessus de ces têtes. Rumeur de désappointement, de haine, de menaces d'une part; de l'autre, c'est-à-dire du côté des groupes canadiens, rumeur de joie!

Le gouverneur et sa suite avaient attendu que le plus gros de la masse se fût retiré avant de regagner la cité. Pendant ce temps les dames et les officiers commentaient la bataille. Un peu à l'écart le gouverneur et le duc de Manchester s'entretenaient à voix basse. Murray avait compris que la défaite et la mort de Spinnhead avaient fait naître quelque terrible haine contre Aramèle, car il avait cru saisir dans la foule compacte et grondante des menaces contre le capitaine. Il avait dit au jeune duc :

—Je crois bien, Milord, que ce pauvre capitaine est condamné à mort.

Le duc répliqua :

—S'il mourait victime d'un assassinat et que je connusse les criminels, je n'hésiterais pas à les faire exécuter sans merci.

—Est-ce un conseil, Milord, que vous me donnez? puisque demain vous serez parti.

—C'est un ordre que je vous donne, Excellence, répondit rudement le jeune duc. Ce capitaine est un brave et c'est un gentilhomme qui vient d'honorer hautement son pays et sa race. Et je dis que c'est un gentilhomme parce que dix fois il aurait pu frapper à mort ce bretteur peu scrupuleux qu'était Spinnhead, et dix fois il l'a épargné, ne voulant que le désarmer. S'il a tué Spinnhead, à la fin, c'était pour protéger sa propre vie; et encore le capitaine n'a-t-il

pas frappé positivement, Spinnhead s'est pour ainsi dire enfermé.

—J'admets tout cela, monseigneur, répliqua Murray, et je tiens à vous assurer que j'estime également ce capitaine Aramèle. S'il désire quelque poste important dans mon administration, je le lui donnerai, même s'il refuse toujours de reconnaître qu'il est en pays conquis.

—Mais il n'est pas en pays conquis, monsieur, interrompit durement le jeune duc. Nous n'avons pas conquis ce pays, nous l'avons acheté du roi Louis XV. Nous sommes ici des maîtres seulement par convention, nous ne le sommes pas par droit de conquête. Voilà pourquoi ce peuple que nous administrons ne cesse de réclamer l'accomplissement des clauses de la convention. S'il se savait conquis, il se soulèverait et il nous écraserait nous qui ne sommes ici qu'une poignée. Ah! monsieur, depuis que je suis venu en ce pays, j'ai pu étudier suffisamment sa population et ses lois pour faire au roi un rapport exact de la situation. Or, ce peuple canadien, je l'ai trouvé soumis, et il demeure soumis parce qu'il est fatigué de la guerre d'abord, et ensuite parce qu'il espère toujours que nous nous soumettrons à la règle des conventions établies. C'est un peuple de paysans qui vénère son sol, il s'est fait ici une patrie qu'il chérit et qu'il est prêt toujours à défendre contre les ennemis du dehors comme ceux du dedans, et il le défendra même au nom et pour l'honneur de la couronne d'Angleterre. Eh bien! ce peuple de paysans-soldats nous demeurera attaché si nous savons le bien traiter et lui rendre la justice à laquelle il se reconnaît un droit, un droit que nous lui avons nous-mêmes consenti par les traités. Monsieur, acheva le jeune duc qui s'était vivement animé, ce peuple nous est bien plus précieux que toute cette horde monstrueuse de commerçants et d'aventuriers qui ont envahi le pays après que nous en eûmes pris possession, ces gens n'ont aucun attachement à leur race ou à leur pays. Ils sont venus ici, non pour créer une patrie nouvelle à l'exemple de ces colons français, mais pour faire des affaires, pour s'enrichir le plus vite possible et s'en aller ensuite en d'autres pays jouir d'une existence facile.

Murray avait écouté très attentivement le jeune duc. Il demanda :

—Monseigneur, trouvez-vous que mon administration soit, en principe et dans

l'ensemble, conforme aux vues que vous venez d'exprimer?

— Excellence, répondit en souriant le jeune duc, je saurais pour le moment ni blâmer ni louer. J'avais à faire une étude que j'ai terminée, il ne me reste plus qu'à la soumettre au roi qui m'en a chargé et qui agira selon qu'il jugera à propos. Pour vous-même j'ajouterai que, certainement, il y a des blâmes à faire contre votre administration, mais on ne saurait en justice vous en tenir compte, pour le bon motif que vous devez vous conformer aux instructions du Bureau Colonial et du conseil des ministres. Vous n'avez pas la latitude voulue pour gouverner selon vos désirs et vos vues personnelles, sans compter que votre action est sans cesse entravée par les intrigues d'une coterie malpropre qu'il importera de faire disparaître. Et, personnellement, j'apprécie fort la bienveillance que vous avez toujours déployée à l'égard de ce peuple canadien et l'esprit de justice avec lequel vous l'avez, autant qu'il vous était possible, gouverné. Le roi ne saura qu'approuver tout ce que vous avez fait, et il ne méconnaîtra pas les services immenses que vous avez rendus à sa couronne.

Ces paroles parurent produire une grande joie chez le gouverneur, et il en fut gré au jeune duc dont les sentiments attestaient une grande intelligence dans un esprit aux vues droites et larges. Murray, en effet, connaissait très bien la vaillance de cette race de paysans-soldats qui n'avait jamais compté les sacrifices à faire pour défendre sa terre, et il l'estimait trop pour être porté à la mépriser et la maltraiter. Mais, comme le lui avait fait entendre le jeune duc, il avait accepté une charge qui l'avait fait le serviteur des ministres du roi. Ces ministres émettaient généralement les principes des lois et décrets qui devaient régir le Canada, et le gouverneur était contraint d'administrer le pays suivant les principes émis. Mais comme il lui restait une certaine latitude dans l'application des lois et décrets, il en profitait pour rendre ces lois aussi favorables que possible à la race française du Canada. Et cette latitude, comme l'avait dit le duc de Manchester, se trouvait encore énormément rétrécie par la nuée de fonctionnaires malveillants, d'intrigants et de sectaires qu'il avait autour de lui, et Murray se trouvait fort souvent en désaccord avec de hauts fonctionnaires de son administration, fonctionnaires qui ne

manquaient pas de le dénigrer auprès des ministres.

Lorsqu'il avait l'opportunité d'accorder quelques insigne faveur à des Canadiens, on entendait dans le pays toute une violente musique de protestations. Il parvenait à faire taire les voix, mais il ne pouvait réprimer les pensées de violence et de haine qui naissaient chaque jour contre lui.

Le duel de ce jour qui s'était terminé par la mort si imprévue de Spinnhead avait été loin de diminuer la haine dans les esprits sectaires. Si des voix âpres et menaçantes ne s'élevèrent pas de suite pour demander la mort d'Aramèle, ce fut grâce au prestige du duc de Manchester. Mais on savait que le jeune duc allait bientôt regagner l'Angleterre; et alors, de même qu'on avait demandé le rappel du gouverneur l'automne précédent parce qu'il avait rétabli quelques anciennes lois françaises, et surtout parce qu'il avait protégé un Français révolutionnaire, on lancerait vers Londres un véritable cri d'alarme contre le gouverneur trop faible et trop clément. Non... cette mort de Spinnhead, ou plutôt cette victoire remportée par le bras français, on ne la pardonnait ni à Aramèle ni à Murray. Mais le gouverneur avait bien plus de craintes pour la vie du capitaine que pour la sienne propre. Aussi, jugea-t-il qu'il vaudrait mieux engager Aramèle à quitter la ville pour quelque temps afin de laisser l'opinion publique s'apaiser, car il se reconnaissait parfaitement impuissant à protéger la vie du capitaine contre l'assassinat.

Il ne voulut prendre aucune décision sans faire part au jeune duc de ses inquiétudes.

— Monseigneur, dit-il, ce capitaine Aramèle, comme j'ai pu le deviner, a un ennemi irréductible dans la personne du major Whittle.

— Le capitaine lui aurait-il fait affront? demanda le duc.

— Rappelez-vous ce coup d'épée que Whittle a reçu d'Aramèle au King's Inn!

— C'est juste. Eh bien! monsieur, je vous engage à faire surveiller Whittle. Ce coup d'épée il l'a dignement mérité. Faites-le donc surveiller étroitement. D'ailleurs, cet homme a été nommé dans votre administration par l'influence de personnages de Londres, courtisans que je ne connais pas, mais dont je saurai l'identité avant long-temps; et alors je verrai à le faire remplacer.

Or, à cette minute même, Whittle complotait déjà la mort du capitaine Aramèle.

II

Les régates, qu'on avait mises au programme pour ce jour-là et qui devaient faire suite au combat singulier, n'eurent pas lieu : le dénouement terrible de ce combat avait troublé tous les esprits.

Le cadavre de Sir James Spinnhead avait été transporté aux casernes de la Porte Saint-Louis et exposé sur un lit de parade en attendant l'inhumation qui aurait lieu le lendemain.

La population campagnarde, comprenant que la fête était finie, avait repris le chemin de la campagne en emportant le souvenir de la belle victoire française gagnée par Aramèle.

Toutefois, afin de diminuer dans les esprits l'impression pénible ou désagréable qu'avait causé la défaite et la mort de Spinnhead, Murray avait tenu que le feu d'artifice, commandé pour terminer les fêtes du jour, aurait lieu quand même à l'heure fixée.

Et ce soir-là était précisément une de ces superbes soirées de printemps, brillamment illuminée d'étoiles, tiède et parfumée, et elle invitait à quitter la maison pour aller dans la nuit sereine respirer le calme et les parfums de la nature. Partout la joie semblait renaître, et l'on eût dit que l'événement tragique de l'après-midi avait été oublié.

A neuf heures une salve d'artillerie retentissait au Fort Saint-Louis.

Aux abords du Château, tout illuminé, une musique vibrante de fifres et de cornemuses exécutée par les Highlanders attira la masse joyeuse des citoyens. L'on vit dans la rade les navires de guerre s'illuminer soudainement et projeter dans l'espace d'immenses gerbes de feux multicolores. Alors aussi des hauteurs qui dominaient le Fort Saint-Louis partirent les premières fusées qui s'élançèrent gracieusement dans le ciel étoilé. Des vivats et des clameurs joyeuses accompagnaient chaque éclatement de fusée.

C'est au moment où la première fusée était lancée qu'Aramèle, après un copieux et joyeux dîner en son logis de la basse-ville, gagna la haute-ville accompagné de M. DesSerres et son fils, d'Etienne et de Thérèse; ils allaient, eux aussi, assister aux

dernières réjouissances du jour. Les rues et les places publiques étaient encombrées de foules bruyantes et heureuses, et si compactes qu'on avait peine à se faire un chemin. Aramèle et ses amis s'arrêtèrent sur la Place de la Cathédrale, d'où l'on pouvait voir très bien le feu d'artifice et où se pressait une masse compacte de curieux.

Une heure se passa.

Puis, au tintement de dix heures à un beffroi voisin, une nouvelle salve d'artillerie éclata du côté du Fort, toutes les lumières du Château, des navires sur la rade et des principaux édifices s'éteignirent. C'était le signal que la fête était finie, et le peuple était invité par ce signal à regagner ses foyers.

Déjà Aramèle s'ouvrait un chemin dans la masse de citoyens remuante, lorsqu'il se produisit derrière lui une vive bousculade. Des cris de femmes et d'enfants emplirent l'espace, des jurons retentirent, puis Aramèle était brutalement culbuté, repoussé et séparé de ceux qui le suivaient. Il promena autour de lui un regard rapide pour essayer de découvrir, parmi les êtres affolés qui tourbillonnaient, M. DesSerres ainsi que Léon, Etienne et Thérèse. Mais il ne pouvait distinguer que des silhouettes diffuses qui se mêlaient, couraient, se heurtaient, et il ne pouvait entendre que des cris de frayeur et des plaintes. Tout à coup, à l'entrée d'une ruelle très sombre non loin de lui Aramèle entendit une voix de femme lancer dans la nuit un cri d'effroi, puis cet appel désespéré :

—Au secours!

Aramèle, en frémissant, reconnut la voix de Thérèse.

Un remous se fit, une bousculade plus terrible se produisit. Aramèle tira sa rapière et fendit la masse effarée, épouvantée, et il s'élança vers la ruelle.

La voix de Thérèse arriva encore à lui :

—Aramèle! Aramèle!...

La voix mourut plus loin dans la ruelle.

Le capitaine crut comprendre que des malandrins venaient d'enlever Thérèse et l'emportaient dans la nuit. Il lui sembla que des ombres humaines fuyaient, non loin, devant lui. Mais étaient-ce les malandrins ou seulement des citoyens effrayés? Aramèle courait de toute l'agilité de ses jambes, suivant à tout hasard ces êtres qui fuyaient. Il n'entendait plus aucune voix de femme s'élever, mais de temps à autre il croyait percevoir quelque chose de blanc.

Il pensa que c'était la robe blanche de Thérèse.

Les fuyards venaient de tourner à gauche sur une rue très noire, Aramèle s'y jeta sans diminuer sa course. Puis il se trouva sur une place obscure également. Il vit les mêmes êtres qui traversaient la place rapidement, puis il les perdit de vue.

Quand il s'arrêta, essouffé, le capitaine se trouva devant les murs gris d'un ancien édifice à demi-démoli lors du bombardement de la cité en 1759. Il remarqua tout autour des échafaudages et comprit qu'on était en train de relever ce bâtiment de ses ruines. Aramèle examina attentivement la façade de l'édifice, cherchant une entrée. Car ceux qu'il avait poursuivis jusque-là avaient pénétré dans ce bâtiment, il en était sûr. Mais par où? Il passa sous un échafaudage, grimpa sur un amas de matériaux quelconques et se trouva devant un trou noir qui lui parut le cadre d'une porte. L'intérieur était si noir aussi qu'il lui sembla impossible de s'y diriger. Mais là, devant lui, qu'était-ce que cette vague lueur? N'était-ce pas un rayon de lumière? Peut-être! Aramèle pénétra tout à fait dans le bâtiment. Il heurta des tas de planches, des amas de pierres, buta, et se trouva marcher dans un long et large corridor. Devant lui il pouvait voir le même rayon de lumière. Au bout de quelques minutes il s'arrêta devant une porte entre-bâillée, c'est de là que partait cette lumière. Qu'y avait-il là? Le plus grand silence régnait partout. Aramèle poussa doucement la porte. Il vit un couloir étroit, et à une extrémité de ce couloir une autre porte tout ouverte. Par cette dernière porte la lumière apparaissait un peu plus vive.

Avant de s'aventurer plus loin, le capitaine prêta une oreille attentive, car il lui avait semblé entendre, une fois, comme une respiration humaine, à moins que ce ne fût un sanglot étouffé... Oui, il entendait plus distinctement maintenant, et c'était bien des sanglots qu'on cherchait à retenir. Allons!... A pas de loup le capitaine enfila le couloir pour s'arrêter l'instant d'après dans la seconde porte. Il vit une vaste salle, nue et sans mobilier, éclairée par une unique lampe. Mais à l'extrémité opposée de cette pièce Aramèle aperçut une forme blanche étendue sur une couche quelconque... un grabat peut-être. Mais ne reconnaissait-il pas Thérèse à sa robe? Cer-

tainement! Il tressaillit et s'émut... la jeune fille paraissait sangloter.

—Thérèse! Thérèse! chuchota Aramèle.

La jeune fille ne parut pas entendre.

—Thérèse! répéta plus fort le capitaine.

Cette fois l'orpheline se leva brusquement, et, reconnaissant Aramèle, elle cria:

—Retirez-vous, Aramèle, ils vont vous tuer!

Le capitaine poussa un rugissement terrible et s'élança vers Thérèse. Mais il s'arrêta à mi-chemin, en voyant trois portes s'ouvrir brusquement. Une de chaque côté de la salle, et l'une au fond, où était Thérèse. Par cette porte du fond, parut un homme masqué qui braqua sur la jeune fille un pistolet et dit d'une voix sombre:

—Si vous faites un pas de plus, capitaine Aramèle, je la tue!

Par les portes des côtés le capitaine avait vu deux soldats portant chacun un flambeau, et dix autres armés de fusils, et ces soldats étaient également masqués. Les dix soldats armés formèrent un peloton à gauche d'Aramèle, et les deux soldats portant des flambeaux se postèrent, l'un devant le capitaine, à dix pieds environ, l'autre derrière à une égale distance; de sorte que la lueur des flambeaux éclairait vivement le capitaine.

Aramèle eut le pressentiment qu'il venait de donner dans la gueule du loup. Il rugit, et la rapière menaçante voulut se précipiter sur l'homme qui menaçait Thérèse d'un pistolet.

Celui-ci cria:

—Prenez garde de vous rendre responsable de sa mort!

En même temps que ces paroles, Aramèle le voyait presser la détente. Il s'arrêta, indécis, tremblant, et fit entendre un grondement de colère impuissante. Puis il cria:

—Misérable! que voulez-vous faire de cette jeune fille innocente?

Thérèse pleurait, mais elle n'avait pas l'air d'avoir peur pour sa propre vie.

—Attendez, répliqua l'homme masqué avec un sourd ricanement, vous allez le savoir!

Il s'approcha tout près de Thérèse et lui parla à voix basse, et le capitaine comprit que cet homme avait proféré des menaces à la jeune fille. Celle-ci avait courbé la tête pour se remettre à pleurer.

Puis l'homme s'écarta de la jeune fille et fit un geste aux soldats. Cinq d'entre

eux épaulèrent leurs fusils et mirent le capitaine en joue.

Aramèle ne broncha pas, il comprit que sa dernière heure était venue et il décida de mourir en brave, sans peur, sans crier merci.

L'homme masqué dit :

—Capitaine Aramèle, si vous voulez me remettre votre épée, et si vous me jurez de repasser en France par le prochain navire, je vous laisserai la vie sauve!

Aramèle ricana.

—Remettre mon épée, demanda-t-il, de quel droit?

—Rendez-la contre la force! répliqua durement l'homme masqué.

—La rendre? Allons donc! fit narquoisement le capitaine. Vous savez bien qu'une épée comme la mienne ne se rend jamais!

Et à la lueur des flambeaux il fit étinceler la lame de sa rapière.

—Qu'on vienne la prendre! ajouta-t-il, dédaignant et redoutable.

Puis il la fit tournoyer dans l'espace et si rapidement, si terriblement, que les deux porteurs de flambeaux reculèrent comme épouvantés.

Aramèle se mit à rire et reprit :

—Maintenant, à mon tour, monsieur, je vais vous dire ceci : si vous voulez me rendre cette jeune fille que vous avait fait enlever par vos vilains maraudeurs, je vais m'en aller avec elle, et je vous promets que vous ne serez pas inquiétés, ni vous ni ces hommes. Sinon...

—Sinon? sourit l'homme masqué avec sarcasme.

—Sinon, je vais vous passer sur le ventre!

Ce disant il fit mine de bondir l'épée haute.

—Soldats! rugit l'homme masqué...

—Arrêtez! clama Thérèse en se levant et en se précipitant vers l'homme masqué. Et, suppliante, elle ajouta: Prenez ma vie, mais laissez-lui la sienne!

—Qu'il rende son épée! hurla l'homme masqué.

—Jamais! jamais! cria Aramèle.

—Grâce! grâce! supplia l'orpheline en se jetant à genoux.

L'homme masqué la repoussa durement et elle roula sur les dalles de la salle.

Cette fois Aramèle bondit pour tout de bon...

Une terrible détonation éclata et fit trembler tout le bâtiment.

Thérèse se dressa sur les pieds en poussant une effrayante clameur. Une épaisse fumée avait rempli la salle.

Un moment, un silence de mort plana sur cette scène, puis la fumée peu à peu se dissipa... Alors Thérèse, folle de douleur, hurlante, aperçut tout à coup à travers le mince rideau de fumée qui se dissipait, Aramèle, à genoux, livide, ensanglanté...

Thérèse voulut courir au capitaine.

—Feu! rugit encore la voix de l'homme masqué.

Cinq autres coups de feu retentirent pour se confondre en un seul.

Aramèle tomba face contre terre, les bras étendus sur sa rapière.

Les soldats et l'homme masqué s'approchèrent rapidement du capitaine. A la même minute ce dernier bondit sur ses pieds, avec sa rapière à la main, poussa un rugissement fauve et fondit sur les soldats. La rapière voltigea deux ou trois secondes et deux des soldats s'abattirent sur les dalles.

Mais, avant que le capitaine n'eût fait une autre victime, l'homme masqué l'avait ajusté de son pistolet et il avait fait feu à bout portant.

Aramèle ne tomba pas, et chose étrange, il se tourna vers son assassin en souriant.

Thérèse, à genoux, mains crispées, pleurerait toujours en implorant le ciel.

L'homme masqué, croyant avoir manqué Aramèle, tira de ses vêtements un autre pistolet.

A cette minute précise on vit le capitaine chanceler, fermer les yeux, et l'on vit sa main crispée sur la poignée de la rapière se détendre lentement, puis laisser tomber la lame.

—Ramassez cette épée! ordonna aussitôt l'homme masqué.

Un soldat se précipita...

Cet ordre parut faire renaître Aramèle. Il se raidit violemment, juste comme il allait tomber, il se baissa, saisit comme avec furie sa rapière et, d'un geste prompt, il appuya la poignée contre le parquet, dirigea la pointe contre sa poitrine, et, regardant l'homme masqué avec une sorte de défi insolent et narquois, il bégaya :

—Qu'on vienne me la prendre!

Lentement il appuya sa poitrine contre la pointe et se pencha... La lame flexible plia... elle pénétra dans la chair... Aramèle,

la seconde suivante, tombait percé de part en part par sa bonne lame.

Il demeura inanimé dans une large mare de sang.

Thérèse venait de s'évanouir, et elle demeurait inanimée elle aussi.

Mais les soldats et leur chef ne parurent pas s'occuper de Thérèse, ils se précipitèrent vers le cadavre du capitaine...

Au même instant, par la porte du fond demeurée entr'ouverte, apparut un homme, un inconnu également masqué, à qui les soldats tournaient le dos et qu'ils ne virent pas. Cet homme s'approcha sur la pointe des pieds de Thérèse, il la souleva doucement dans ses bras, regagna la porte et disparut.

Mais au moment où cet homme franchissait le seuil de la porte Thérèse avait poussé un profond soupir.

Les soldats et leur chef se retournèrent vivement. D'abord ils ne virent rien. Mais soudain le chef poussa un cri inarticulé, se redressa et bondit vers l'endroit où il avait vu, la minute d'avant, la jeune fille évanouie.

—Dieu me damne! vociféra-t-il en arachant de rage son masque, il est venu ici quelqu'un qui a enlevé notre proie!

Et cet homme, qui n'était autre que le major Whittle, lança un poing menaçant vers le ciel.

III

Whittle avait congédié ses complices, après que le corps d'Aramèle fut jeté dans un trou creusé dans la cave du bâtiment solitaire. Et lui-même, écumant de rage et très inquiet au sujet de la disparition de Thérèse, avait regagné son logis. Il devinait qu'un homme avait eu vent de la trame ourdie contre Thérèse et le capitaine, que cet homme avait été peut-être témoin du drame, et qu'il avait sauvé Thérèse. Donc, si telle était la vérité, cet homme, cet inconnu, demeurait un témoin dangereux contre lui. Que faire?...

Lorsqu'il arriva chez lui, le major trouva Mrs Whittle pâle, agitée et en compagnie de Sir George Parks.

—Eh bien? interrogea avidement Parks en voyant entrer le major.

—C'est fait, répondit sourdement celui-ci, Aramèle n'est plus!

Il fit le récit de la tragédie qu'il termina

en mentionnant la disparition mystérieuse de Thérèse.

En apprenant ce dernier incident, Parks se leva vivement, troublé et agité, et dit: —Whittle, si votre hypothèse est fon-

dée, je vous engage à fuir immédiatement. Car vous avez été espionné et suivi, et je crains qu'un personnage très important n'ait été témoin de cette affaire.

Le major se mit à trembler.

—Fuir! grogna-t-il. Mais où aller?

—N'importe! répliqua Parks. Allez en Nouvelle-Angleterre, passez la mer, allez où vous voudrez, mais ne restez pas ici si vous tenez à votre tête!

—Et vous-même? interrogea le major en dardant sur Parks un regard soupçonneux.

—Oh! moi, je suis bien tranquille. Je viens de quitter Murray, et jamais l'on osera me soupçonner de complicité.

—Mais ma femme? demanda encore Whittle plus défiant.

—Fuyez, mon ami! soupira Mrs Whittle en fondant en larmes. Bien qu'avec regrets, je resterai ici et je prétendrai, pour protéger votre fuite, que vous avez été assassiné. Plus tard, lorsque tout sera devenu tranquille, quand cet événement aura été oublié, alors vous reviendrez, ou, si vous aimez mieux, j'irai vous rejoindre.

Le major se mit à rire avec sarcasme. Disons ici que Parks était divorcé d'avec sa femme depuis plusieurs années, qu'il était fortuné et âgé seulement de quarante-cinq ans, de sorte qu'il était fort possible qu'il pût y avoir complot entre lui et Mrs Whittle. C'est ce que soupçonna Whittle, d'autant plus que les deux complices s'obstinaient à lui conseiller la fuite.

Il se mit donc à rire. Puis il alla à un guéridon où se trouvaient des carafes remplies de liqueur et des coupes de cristal. Il vida une pleine coupe d'eau-de-vie, attira sa femme à l'écart et lui demanda à voix basse et menaçante:

—Pourquoi voulez-vous que je fuie?

—Pour sauver votre vie!

—Qui nous dit qu'elle est en danger?

—Mais... cet homme qui a enlevé la jeune Canadienne...

—Cet homme, je ne l'ai pas vu.

—Mais s'il vous a vu, lui?

—J'étais masqué.

—N'importe! mon ami, fuir est un acte de prudence que vous commandent les cir-

constances, et Sir George est aussi de mon avis.

Whittle ricana lourdement et serra les dents.

—Voulez-vous savoir ce que je pense? demanda-t-il en dardant son regard aigu dans les yeux troublés de sa femme.

Mrs Whittle, malgré toute sa bonne volonté de rester calme devant l'orage qui grondait, tressaillait violemment. Mais se reprenant aussitôt elle dit avec une moue dédaigneuse:

—Voyons, mon ami, ce que vous pensez...

—Vous allez le savoir, répliqua durement le major.

—Il marcha de suite vers Parks, s'arrêta en face de lui et prononça durement:

—Parks, vous êtes un lâche!

Sir George, qui s'était rassi, se leva avec un air offensé et répliqua, hautain:

—Whittle, prenez garde de prononcer des paroles que je vous ferai rentrer dans la gorge!

—Vous? Allons donc! Je vous dis que vous êtes un lâche, parce que vous m'avez vendu après vous être fait mon complice!

—C'est assez! commanda Parks sur un ton menaçant.

Mrs Whittle s'élança auprès de son mari et lui cria:

—Vous êtes fou, mon ami, allez vous coucher, puisque vous refusez de suivre le bon conseil qu'on vous donne!

—Arrière! clama Whittle en repoussant brutalement sa femme, vous êtes une lâche vous aussi! Parks! ajouta-t-il en frissonnant de fureur, prenez votre épée!

Et, le premier, il dégaina.

—Vous voulez donc vous faire tuer? demanda froidement Parks en tirant son épée à son tour.

—Ou je vous tuerai, riposta Whittle. Allez!

Il attaqua Parks qui para vivement.

A l'instant même le heurt de la porte d'entrée se faisait violemment entendre.

Les deux adversaires s'écartèrent l'un de l'autre, et Whittle dit en grondant:

—Quand nous aurons été débarrassés de ce visiteur importun, nous reprendrons.

—Comme vous voudrez! répliqua avec calme Parks. Et il ajouta, ironique: Puisque vous tenez tant à vous faire tuer...

—Ou bien je vous tuerai! interrompit

rageusement le major. Et je vous tuerai certainement, ajouta-t-il, en frappant un meuble du plat de sa lame, pour vous empêcher de me prendre ma femme et de vous rire de moi!

Parks éclata de rire.

Mrs Whittle, indignée, clama:

—Vous parlez comme un vrai fou, Sam... Taisez-vous!

—Et si vous me tuez, Parks, poursuivit le major qui avait l'air de devenir tout à fait fou, avant de mourir, je tuerai ma femme!

—Horreur! cria Mrs Whittle avec épouvante. Mais aussitôt elle poussa un long rugissement d'hyène, tira un court poignard de son corsage et, menaçante, gronda:

—Sam, si vous tentez de me tuer, je me défendrai!

—Gueuse! hurla le major.

Il s'élança l'épée haute sur sa femme.

Mrs Whittle s'enfuit dans une pièce voisine, et le major allait l'y poursuivre, lorsqu'un domestique introduisit deux officiers qui se jetèrent sur Whittle, le désarmèrent en un tour de main et le maintinrent solidement.

—Whittle, dit l'un d'eux sur un ton froid, nous avons ordre de vous conduire auprès du gouverneur.

Le major regarda ces deux officiers, qui étaient de ses amis, avec une sorte d'hébetement. Puis il s'éroula sur un siège et se mit à pleurer.

Un silence se fit durant lequel Mrs Whittle, très livide et un mouchoir sur les yeux, rentra dans le salon. A Parks qui lui lança un coup d'oeil d'intelligence elle sourit.

En apercevant sa femme, Whittle fut de nouveau repris par la fureur.

—Vipère! râla-t-il.

Il voulut se ruer contre elle.

Les officiers le retinrent. Et celui qui avait parlé dit encore sur un ton autoritaire:

—Whittle, le gouverneur attend; venez si vous ne tenez pas à être traîné de force par nos soldats!

Le major fit entendre un sourd gémissement. Il se leva, lança à Parks un regard sanglant, à sa femme un regard de haine, et dit avec un juron:

—Allez, messieurs, je vous suis!

IV

—Au Château Saint-Louis, dans la salle des audiences, deux cadavres étaient étendus sur le parquet, et près de ces cadavres, à genoux et toute vêtue de noir, une femme pleurait.

Le gouverneur Murray était là, debout, les mains appuyées au dossier d'un fauteuil, laissant ses regards humides attachés sur la femme en noir.

Une pendule tinta la demie de onze heures.

Le plus grand silence régnait dans tout l'édifice.

Murray s'approcha de cette femme en pleurs et dit :

—Madame, voulez-vous que je vous fasse conduire dans une chambre où vous vous reposerez quelques instants ?

La femme leva sur le gouverneur son visage mouillé de larmes et balbutia d'une voix éteinte :

—Excellence je vous demande seulement de venger mon mari et mon fils, après... oui, après j'irai mourir à mon tour dans ma maison en deuil.

—Mais votre fils, madame, je vous l'ai dit, n'est pas mort !

—Ah ! Excellence, n'est-ce pas un vain espoir que vous essayez de donner à une épouse et une mère désespérée ?

Une main frappa doucement dans une porte.

Murray alla ouvrir. Un domestique précédait une jeune fille toute en larmes... c'était Thérèse.

Elle courut aux cadavres et se prosterna auprès de l'un en criant :

—Oh ! Etienne ! Etienne... les misérables t'ont assassiné aussi, comme ils ont assassiné ce bon capitaine Aramèle !

Alors, la femme en deuil se leva, s'approcha de Thérèse, se pencha, prit la jeune fille dans ses bras et demanda :

—Thérèse, ne me reconnaissez-vous pas ?

La jeune fille se pendit aussitôt au cou de cette femme en murmurant :

—Ah ! madame DesSerres, quel terrible malheur nous frappe tous !

Elle venait d'apercevoir le corps inanimé de M. DesSerres.

Elle se leva et laissant tomber sa tête blonde sur l'épaule de Mme DesSerres, elle balbutia, la voix éteinte :

—Madame, je sens que je vais mourir à mon tour !

—Non, Thérèse, ne mourrez pas maintenant, car j'ai demandé vengeance !

—Vous serez vengées bientôt ! dit une voix sombre derrière les deux femmes.

Murray était encore là. Il donna des ordres rapides et à voix basse au domestique qui avait amené l'orpheline, et le domestique s'éloigna.

—Et Léon ? interrogea d'une voix tremblante Thérèse.

—Je ne sais pas où il est, répondit Mme DesSerres ; mais le gouverneur m'a assurée qu'il est vivant !

—Vivant !... murmura Thérèse. Oh merci, mon Dieu, de l'avoir épargné, lui au moins... Et elle s'agenouilla de nouveau auprès du cadavre de son frère, tandis que Mme DesSerres, épuisée, tombait dans un fauteuil que Murray avait approché.

.....

Un quart d'heure s'écoula.

Le domestique, à qui Murray avait donné des ordres, reparut et lui parla à voix basse.

—C'est bien, dit Murray, allez et faites amener le prisonnier.

La minute d'après, Whittle entra conduit par quatre soldats.

À la vue des deux cadavres et des deux femmes en pleurs il se troubla et devint très pâle, et il comprit que son sort était fixé.

Murray le fit approcher et demanda d'une voix sourde :

—Whittle, reconnaissez-vous ces deux victimes ?

Le major vit l'accusation venir, après l'accusation ce serait la condamnation. Il décida de faire face à l'orage et de sauver sa tête, et, calme et froid, il répondit :

—Non, Excellence, je ne connais pas ces cadavres. Mais ce qu'il importe de savoir à cette heure, c'est le motif qui me fait amener ici ainsi escorté.

Whittle avait pris un air arrogant en désignant les quatre soldats qui l'entouraient.

—Ah ! ah ! fit Murray en élevant la voix, vous voulez savoir pourquoi, par mes ordres, vous êtes amené ici ? Eh bien ! sachez-le, vous êtes accusé d'avoir assassiné ou fait assassiner ces deux personnes ainsi que le capitaine Aramèle !

—Mensonge! hurla Whittle en faisant un geste énergique de dénégation.

—Whittle, prenez garde, nous avons des témoins. Aujourd'hui même vous avez ourdi la trame d'enlever cette jeune fille. Vous avez profité des circonstances qui semblaient favorables pour perpétrer votre crime. Vous avez apposté des gens à vos gages pour s'introduire au sein d'une foule de citoyens paisibles, et pour y frapper de leurs poignards M. DesSerres, son fils et Etienne Lebrand. Il était dans votre complot que le capitaine serait frappé d'une autre façon et dans un autre lieu, parce que vous avez eu peur que ce lion ne fût manqué et qu'il ne vous dévorât. Vous avez prémédité un enlèvement qui n'était qu'un piège pour attirer le capitaine dans une embuscade où vous l'avez fait tuer à coups de fusil. Vous étiez masqué, mais vous avez été reconnu.

—C'est une infamie, cria Whittle avec force, je suis innocent!

Au même instant, une porte s'ouvrait et par cette porte un homme, vêtu d'un long manteau et portant un masque de velours noir sur son visage, entra. Il s'approcha de Murray et prononça d'une voix tragique en désignant le major Whittle:

—Excellence, je reconnais bien l'homme qui a été l'âme du noir complot de cette nuit, l'homme qui a fait assassiner le capitaine Aramèle.

—Ah! c'est vous qui...

Le major se tut aussitôt par crainte de prononcer des paroles qui le condamneraient. Mais pourtant il sentait la peur l'envahir, et instinctivement, comme s'il eût cherché une issue pour s'enfuir, il jeta un rapide regard autour de lui. Il vit, debout et le regardant avec haine et mépris, les deux femmes qu'il avait vues pleurer, et l'une d'elles était Thérèse. Tout son être trembla affreusement.

—Oui, reprit l'inconnu, je suis celui qui ai surpris votre trame; malheureusement, je suis arrivé trop tard pour sauver vos victimes.

—Vous êtes un menteur et un imposteur! cria Whittle hors de lui.

—Ah! ah! se mit à rire l'inconnu. Regardez-moi donc un peu et dites encore que je suis un imposteur!

Il enleva son masque.

Thérèse jeta un cri de joie et de reconnaissance.

Whittle tomba à genoux, et devant lui se dressait, la physionomie terrible et vengresse, le jeune duc de Manchester.

—Grâce, Monseigneur, balbutia le major frappé du vertige de l'épouvante.

Le duc regarda Mme DesSerres et Thérèse pour les consulter du regard. Les deux femmes, pour toute réponse, s'agenouillèrent à nouveau près des cadavres.

Alors le duc se pencha vers Whittle, écrasé et pantelant, et murmura:

—Elles seules pourraient vous accorder la grâce que vous implorez, mais elles en sont incapables parce qu'elles souffrent trop.

—Oh! s'écria Whittle avec folie, j'irai me traîner à leurs pieds...

Murray l'interrompit rudement en commandant aux soldats:

—Allez! exécutez vos ordres!

Whittle jeta un hurlement et fit un bond énorme comme pour échapper au châtement qui l'attendait.

Mais les soldats s'étaient jetés sur lui, et après une courte lutte il fut garotté et entraîné hors de la salle.

Un long silence suivit.

Tout à coup les deux femmes s'entre-regardèrent avec surprise: elles venaient de s'apercevoir qu'elles étaient seules.

A la seconde précise plusieurs coups de feu éclatèrent dehors comme un seul, et le même silence tragique se fit à l'intérieur.

Mme DesSerres et Thérèse tressaillirent vivement, et elles comprirent que leurs morts étaient vengés.

Peu après, la porte du fond s'ouvrit doucement, une ombre humaine s'avança vers les deux femmes... une ombre pâle et chancelante, mais souriant doucement.

Mme DesSerres et Thérèse se jetèrent dans ses bras...

C'était Léon!



ÊTRE INSTRUIT

Est une nécessité. En déposant 100 par jour, dans une de nos banques que nous vous donnons **gratis** vous aurez suffisamment pour créer une **DOT** pour votre fille ou pour un cours **universitaire** pour votre fils.

Demandez détails

VICTOR ARCHAMBAULT
SURINTENDANT PROVINCIAL
THE EMPIRE LIFE INSURANCE CO.

Edifice La Patrie, - MONTREAL

SANTÉ DES DAMES

Nombreux sont les accidents critiques qu'on observe chez la femme, soit à la **formation**, soit normalement, soit à l'époque du **retour d'âge**, l'âge critique entre tous. Ce sont des **irrégularités**, des **malaises**, des **bouffées de chaleur**, des **vertiges**, des **étouffements** et des **angoisses**, accompagnées souvent **d'hémorragies** diverses et plus ou moins abondantes: ce sont des **palpitations de coeur**, des **douleurs** et des **névralgies**; parfois la femme souffre de **dyspepsie**, de **gastralgie**, et de **constipation** purement nerveuse. Enfin la mauvaise circulation du sang engendre une foule de maladies telles que les **varices**, la **phlébite**, les **hémorroïdes**, et les **congestions** de toute nature. Il existe cependant un endroit où vous trouverez le moyen de **prévenir** ou **d'améliorer** toujours ces infirmités; c'est en consultant à:

**L'Institut de
Prophylaxie de Montréal**

34 rue Hutchison,

--

MONTREAL

BELAIR 7140-7150

4204 ST-DENIS

PAUL A. PINARD

Utilisez le service de tramways ST-DENIS—WINDSOR ils vous conduisent directement à destination.

PRIX MODERES — QUALITE SUPERIEURE — SATISFACTION GARANTIE

Un riche assortiment de mobiliers de maisons de la plus grande nouveauté.

SALLES A MANGER
CHESTERFIELDS
CAROSSES
CHAISES
LITS

LAMPES
BIBLIOTHEQUES
TABAGIES
ETC.

CHAMBRES A COUCHER
DIVANETTES
FAUTEUILS
MIROIRS
RUGS

JUGEZ PAR VOUS-MEME — VENEZ VOIR LES PRIX DU CONCOURS
exhibés dans mes vitrines

Notez bien: J'accorderai une réduction de 10% sur tous les articles d'ameublement que vous achetez de moi si vous m'apportez la circulaire "La Propagande", organe officiel du concours, me démontrant que vous faites partie du concours. Venez donc me rendre une visite.



Gin Canadien Melchers Croix d'or

(Fabriqué à Berthierville, Qué., sous la surveillance du Gouvernement Fédéral, rectifié quatre fois et vieilli en entrepôt pendant des années.

TROIS GRANDEURS DE FLACONS:

Gros:	40 onces	\$3.65
Moyens:	26 onces	2.55
Petits:	10 onces	1.10

The Melchers Gin & Spirits Distillery Co., Limited
MONTREAL



J. A. MERCIER Bijoutier et Horloger

Assortiment complet de bagues diamants, montres pour dames et messieurs, bijoux de fantaisies, argenteries, etc. Offre tout spécial pour le mois de mai, montres de dames, forme rectangulaire en 14k avec mouvement 15 pierres. Valeurs de \$20.00 pour \$11.75. Réparations faites avec soin et garanties.

1410 rue Beaudry,

MONTREAL

1ère porte au nord de la rue Ste-Catherine-Est

Téléphone EST 9894

Résidence EST 1407F

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS

(SUPPLÉMENT AU "ROMAN CANADIEN")

No 23

MOENSUEL

POUR NOS LECTEURS

Notre concours remporte actuellement un succès vraiment phénoménal, de 13.000; notre tirage atteint maintenant 30.000 et cela dans quelques mois seulement, il nous a fallu changer notre système de listes, répondre à tous les changements d'adresses, voir à ce que tout le monde soit satisfait; nous avons fait l'impossible, cependant, il se peut que quelques erreurs se soient produites. D'avance, nous demandons l'indulgence du lecteur, et si quelques abonnés ne recevaient pas leur numéro régulièrement, nous leur serions reconnaissants de nous en avvertir au plus tôt.

CAUSONS

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

La vie littéraire chez nous poursuit son petit bonhomme de chemin. En dépit de la décision assez surprenante des braves gens qui président à la distribution du prix David, d'habitude plus que débonnaires, à l'effet qu'aucun travail d'imagination édité durant ces derniers douze mois n'ait mérité même une mention honorable, j'ai devant moi au moins quatre ou cinq romans canadiens de grand intérêt.

Les Editions du Mercure nous ont présenté une oeuvre du terroir plutôt remarquable dans "Les Sacrifiés" de Carignan et de Roquebrune a apporté à notre édifice littéraire une contribution admirable avec son "Les Dames Lenormand".

L'Action Canadienne (autrefois Action Française), nous a donné "La Dame Blanche" de Bernard, également du domaine de l'imagination.

De son côté, Les Editions Garand, outre sa publication habituelle de romans canadiens à bon marché, a édité nombre d'oeuvres

remarquables et entre autres, ce recueil de contes vraiment remarquables, dû à la plume d'une enfant de douze ans, Mademoiselle Morin.

Dans le domaine de la critique, Les Editions du Mercure nous ont donné "Brièvetés" de l'abbé Maurault, "Etudes et croquis" de Monseigneur Camille Roy et nous promettent des travaux de Jean Chauvin, E. Z. Massicotte, etc.

"LA VIE CANADIENNE"

C'est avec plaisir que nous saluons l'apparition d'une nouvelle revue canadienne dont l'esprit semble être bien de chez nous. Avec la "Vie Canadienne" Madame Huguenin réalisera-t-elle le rêve qui a présidé à la fondation de la "Revue Moderne"? S'il faut en juger par les premiers numéros parus, nous sommes persuadés que, cette fois, Madame Huguenin réalisera son rêve de toujours: doter notre province d'une revue de lectures vraiment de chez nous.

Il va sans dire que la tâche à accomplir est lourde, qu'elle nécessite un travail de chaque jour, il y a toute l'éducation d'un peuple à faire: mais enfin les efforts de pionniers tels que Madame Huguenin, Carrier, Garand, etc., pour faire connaître et aimer par nos compatriotes les oeuvres de chez nous, et ce, sans distinction de côteries, ont déjà produit leur effet salutaire et le livre de chez nous commence à être en demande chez nos compatriotes.

"MON MAGAZINE"

Cette autre publication attire notre attention par une nouvelle orientation dans le sens de l'indigénisme que ses nouveaux directeurs viennent de lui donner. Le nouveau programme que semble s'être tracé les Messieurs Fortin en prenant la direction de "Mon Magazine" est de donner dans leurs colonnes des oeuvres de chez nous, non pas nécessairement des oeuvres dites du terroir; mais le fruit du travail des nôtres, quel que soit le sujet qu'ils traitent.

Souhaitons que ces diverses publications obtiennent tout le succès qu'elles méritent. Nous n'avons pas à craindre la compétition, il y a chez-nous place pour dix entreprises de ce genre, le tout est de faire l'éducation du peuple canadien, lui faire comprendre que pour avoir été conçu par un cerveau canadien, un roman de chez-nous peut être aussi intéressant, comporter plus d'enseignements et être beaucoup plus moral que ce qui nous arrive d'outre mer.

UN TEMOIGNAGE

Il est extrêmement flatteur pour nous de constater que les titres que nous avons donnés à nos diverses publications ont été tellement trouvés heureux que l'on a décidé de les accaparer.

Ainsi, "La Vie Canadienne" nom de notre supplément, dûment enregistré à Ottawa par notre Direction, et dont nous nous servons depuis plus de deux ans a été accaparé par M. J. E. Turcot et Madame Huguenin.

D'un autre côté, notre marque de commerce "L'Action Canadienne" vient également d'être expropriée — sans jugement ni indemnité — par l'ancienne "Action Française" qui a jugé prudent de se donner un alias depuis la condamnation de son homonyme de Paris.

Enfin, à Paris, l'on vient de lancer une

nouvelle collection "Le Roman Canadien" dont le second volume, "Le signe du Caribou" n'a certes rien de canadien sinon le pseudo caribou qui orne la première page et qui est bien de chez nous tout en n'étant pas un caribou, mais un original

Ernest RAL

LA VIE CANADIENNE

LITTÉRATURE ET LITTÉRATEURS
(Supplément au "Roman Canadien")

Publié dans le but de mettre plus de vie dans le monde littéraire Canadien et de coopérer à l'oeuvre du "Roman Canadien".

Nous recevrons avec plaisir tous manuscrits que l'on voudra bien nous soumettre et si refusés, seront retournés à nos frais.

Correspondance, adressez :

"La Vie Canadienne"

Casier postal 969

MONTREAL

ONDULATIONS PERMANENTES

Les ondulations permanentes et les teintures garanties faites par les experts de

L'AIGLON LIMITEE

326, rue Ste-Catherine Est, -:- MONTREAL

sont ce qui se fait de mieux en ville.

Prenez vos appointements — — Est 0052

MADAME

Votre lavage blanchi comme à la maison. Service parfait à un prix minime

Trois Services à la livre

Une partie repassé, tout repassé et lavage humide.

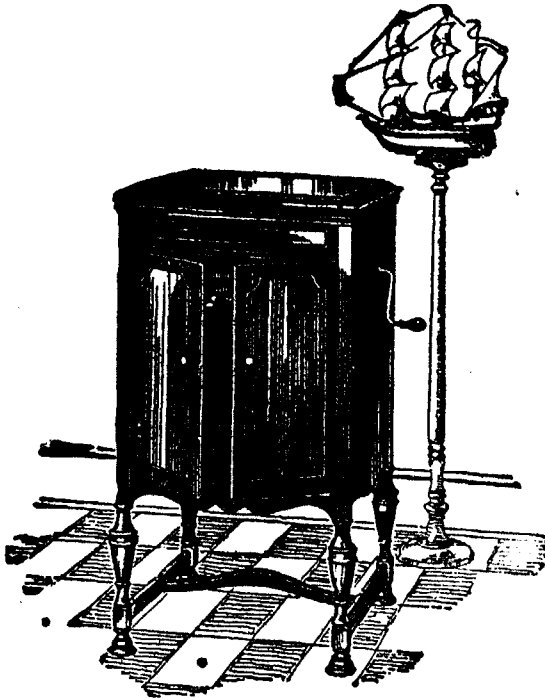
Notre devise:—Qualité et service

THE NEW METHOD WASHING Limited

6425 CHRISTOPHE COLOMB — Calumet 0544

Orthophonic

"True in Sound"



L'AUTHENTIQUE
 ne coûte pas plus cher
 que les imitations.
 — Procurez-vous le —
 Voyez à ce que le nom
 soit imprimé à
 l'intérieur du
 couvercle.

Nous avons toujours
 en main tous les
 modèles à partir de
\$115. jusqu'à \$1,400

Modèle 4-3. **\$115.00**
 Avec moteur électrique **\$155.00**

Profitez de votre visite à notre magasin pour examiner les
Pianos Pratte — Radios Rogers sans batterie
PATHEX CAMERA ET PROJECTEUR

J. Donat Langelier
LIMITÉE

368 est, rue Ste-Catherine, -:- MONTREAL
 Le plus grand magasin du genre au Canada

VOLUMES PARUS DANS LA COLLECTION

1.— <i>L'Iris Bleu</i>	Par J. E. Larivière
2.— <i>Le Massacre de Lachine</i> , épuisé	Par X X X
3.— <i>Ma cousine Mandine</i> , 2ème édition	Par N. M. Mathé
4.— <i>Les Fantômes Blancs</i> , épuisé	Par Aulla Richefort
5.— <i>La Mâtisse</i> , 2ème édition	Par Jean Féron
6.— <i>Gaston Chambrun</i>	Par J. F. Simon
7.— <i>Le Lys de Sang</i> , épuisé	Par Henri Doutremont
8.— <i>Le Spectre du Ravin</i> , 2ème édition	Par Mme A. B. Lacerte
9.— <i>Le Médaillon Fatal</i> , épuisé	Par André Jarret
10.— <i>L'Avengle de St-Eustache</i> , 2ème édition	Par Jean Féron
11.— <i>Nypsis</i>	Par Henri Doutremont
12.— <i>Fierté de Race</i>	Par Jean Féron
13.— <i>Rozane</i> , épuisé	Par Mme A. B. Lacerte
14.— <i>La Revanche d'une Race</i> , épuisé	Par Jean Féron
15.— <i>L'Espatrice</i>	Par André Jarret
16.— <i>L'Associée Silencieuse</i>	Par J. E. Larivière
17.— <i>L'Ombre du Beffroi</i>	Par Mme A. B. Lacerte
18.— <i>La Besace d'Amour</i>	Par Jean Féron
19.— <i>Le Grand Sépulture Blanc</i>	Par Emile Lavole
20.— <i>Les Cachots d'Haldimand</i>	Par Jean Féron
21.— <i>La Cité dans les Fers</i>	Par Ubald Paquin
22.— <i>La Taverne du Diable</i>	Par Jean Féron
23.— <i>Le Trésor de Bigot</i>	Par Alexandre Huot
24.— <i>Le Patriote, 1837-38</i>	Par Jean Féron
25.— <i>Le Mort qu'on Venge</i>	Par Ubald Paquin
26.— <i>Le Manchoit de Frontenac</i>	Par Jean Féron
27.— <i>Fleur lointaine</i>	Par François Provençal
28.— <i>La Ceinture Fléchée</i>	Par Alexandre Huot
29.— <i>La Bracelet de Fer</i>	Par Mme A. B. Lacerte
30.— <i>La Digue Dorée</i> , Roman des Quatre	Par Ubald Paquin, Alexandre Huot, Jean Féron, Jules Larivière
31.— <i>La Besace de Haine</i>	Par Jean Féron
32.— <i>Le Lutteur</i>	Par Ubald Paquin
33.— <i>Le Siège de Québec</i>	Par Jean Féron
34.— <i>Le Mystère des Mille-Iles</i>	Par Pierre Hartex
35.— <i>Le Drapeau Blanc</i>	Par Jean Féron
36.— <i>Les Caprices du Cocur</i>	Par Ubald Paquin
37.— <i>Les Trois Grenadiers</i>	Par Jean Féron
38.— <i>L'Impératrice de l'Ungava</i>	Par Alexandre Huot
39.— <i>Le mystérieux monsieur de Paigle</i>	Par Mme A. B. Lacerte
40.— <i>Le Mendiant Noir</i>	Par Marc Lebel
41.— <i>L'Espion des Habits Rouges</i>	Par Jean Féron
42.— <i>L'Empoisonneur</i>	Par Jean Nel
43.— <i>Le capitaine Aramèle</i>	Par Jean Féron
44.— <i>Le Massacre dans le temple</i>	Par Ubald Paquin.

LE ROMAN CANADIEN

1423-1425-1427, rue Ste-Elisabeth

Casier Postal 969, - Tél. Lancaster 6586 MONTREAL